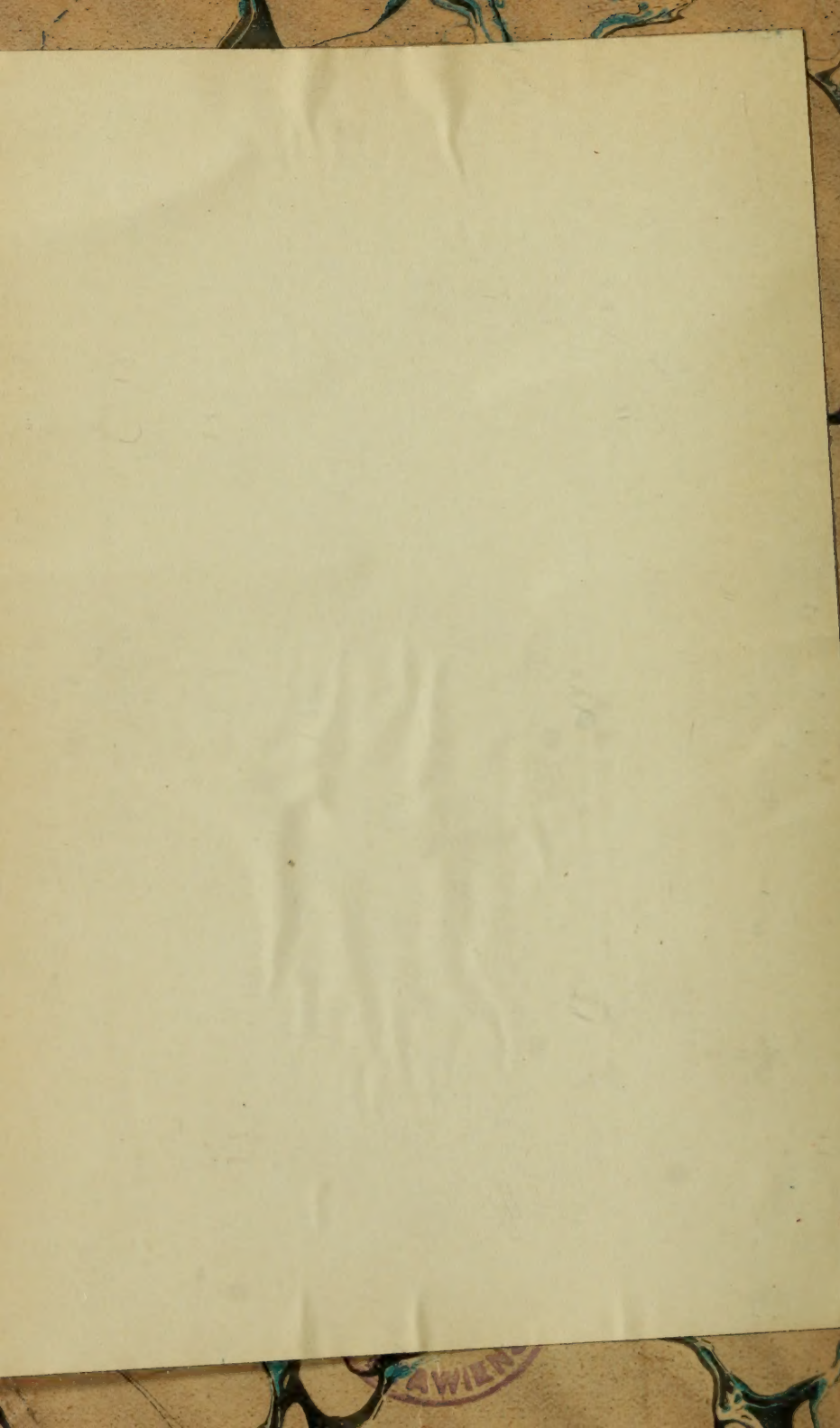
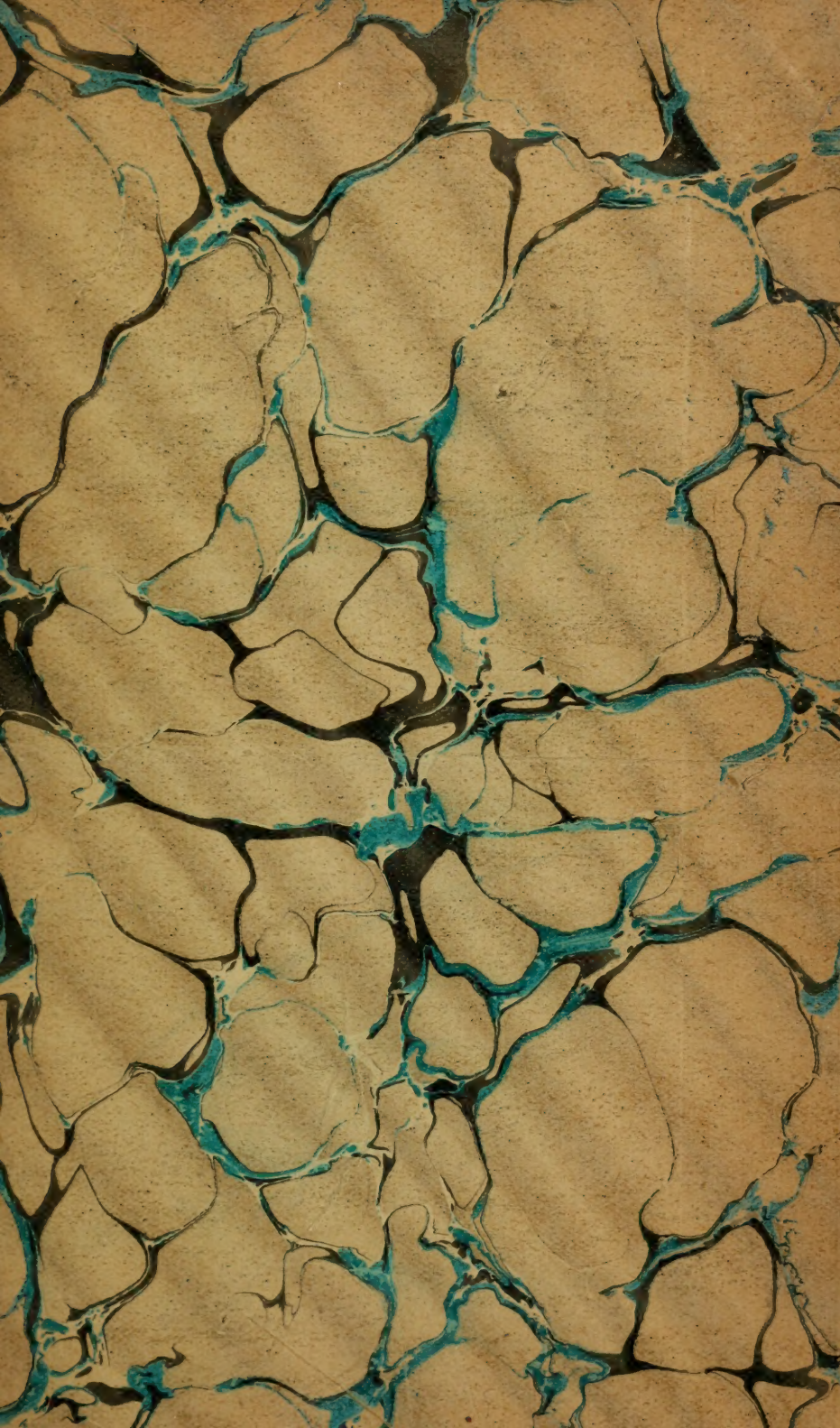


U d/of OTTAWA



39003010557196





APPROBATIONS

Nous avons lu par ordre du T. R. P. Provincial un volume intitulé : « **Dimanches et Fêtes de l'Avent**, avent prêché en 1890-1891, dans l'église S. Andrea della Valle, à Rome, par le T. R. P. MONSABRÉ », et nous l'avons jugé digne de l'impression.

VU ET APPROUVÉ

FR. A. GARDEIL

Maitre en Sacrée Théologie

FR. REGINALD MONPEURT

Lecteur en Théologie

Ex-Provincial

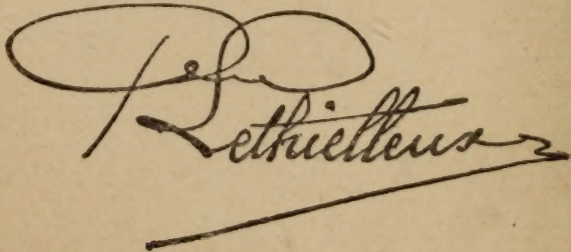
Imprimatur

Parisiis, die 40 Julii 1902

† FRANCISCUS CARD. RICHARD

Arch. Parisiensis

L'éditeur réserve tous droits de reproduction et de traduction de cet ouvrage qui est sa propriété.



Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Novembre 1902.

DIMANCHES ET FÊTES

DE

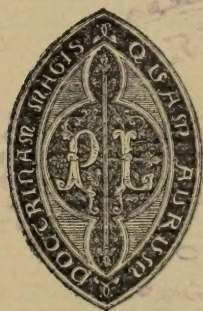
L'AVENT

Par le T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

des Frères-Prêcheurs

Avent prêché à Rome en 1890-1891

dans l'église S.-Andrea della Valle



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



MONTDIDIER. — IMPRIMERIE BELLIN.

BV
4254.5
.M627
1902

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE : « *Erunt signa, etc.* »

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

Mes Frères,

Béni soit Dieu qui m'envoie dans cette sainte Ville pour y prêcher son Évangile.

Je devrais vous parler du haut de la chaire, comme je le fais partout ; mais elle m'a paru si éloignée de vous (1) que j'ai demandé à me rapprocher, afin de me mettre mieux en communication avec vos âmes et de vous lancer de plus près les flèches de ma parole. Du reste, je suis en lieu célèbre. Une inscription

(1) En Italie les chaires sont très élevées. On les remplace souvent par un *palco*, large estrade qui rapproche le prédicateur de son auditoire et le met plus à l'aise dans ses mouvements.

m'apprend que le saint et éloquent Pontife Pie IX a prêché à l'endroit où je me tiens présentement, et, sous mes pieds, un illustre orateur, le P. Ventura, dort son dernier sommeil. Entre ces deux gloires, je serais écrasé, si je ne me sentais fort de la bénédiction du glorieux Pontife dont l'accueil paternel sera un de mes plus précieux et plus chers souvenirs, et surtout de la protection de la bienheureuse Vierge qui a toujours été la patronne de ma parole.

Je n'irai pas chercher ailleurs que dans la liturgie les sujets de mes instructions. Les Évangiles des Dimanches et fêtes sont pleins d'enseignements dont vous ne connaissez pour la plupart que la superficie. J'essaierai, avec la grâce de Dieu, de vous faire entrer dans leurs saintes profondeurs. Commençons.

« *In illo tempore dixit Jesus discipulis suis : Erunt signa in sole, et luna, et stellis, et in terris pressura gentium. Et reliqua. (Luc, cap. XXI).* »

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, et sur la terre grande angoisse des peuples, etc ».

L'Église nous rappelle, au commencement et à la fin de son année liturgique, les prophéties lugubres du jugement dernier, comme pour nous garantir contre l'excès des joies, des consolations et des espérances que nous donnent les grands mystères tour à tour célébrés par elle. Le Verbe de Dieu a pris notre nature : *Et verbum caro factum est*. Il a habité parmi nous : *et habitavit in nobis*. On l'a vu en cette vallée d'exil et il a conversé familièrement avec les enfants des hommes. *In terris visus est et cum hominibus conversatus est*. Ses délices sont de demeurer au milieu d'eux : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum*. Quelle joie ! Il a noyé le péché dans son précieux sang, il

nous a mérité la grâce du pardon, il a réconcilié le monde avec Dieu offensé, de maudits que nous étions il a fait de nous des fils de bénédiction, il nous offre dans nos tribulations, nos chagrins, nos douleurs, sa croix pour appui, ses plaies pour refuge ; son cœur est toujours prêt à parler à notre cœur ; — quelle consolation ! — Il est ressuscité et nous a donné dans la gloire de son corps revivifié le gage de nos destinées. Il est monté aux cieux pour nous y préparer une place. Pontife éternel il montre à son divin Père sa chair martyrisée et ne vit là-haut que pour intercéder en notre faveur : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Il nous communique son Esprit, il prépare en nous par la vertu de sa chair adorable notre future résurrection. — Quelles espérances ! — Mais parce que, ces joies, ces consolations, ces espérances pourraient produire dans nos âmes une sorte d'enivrement funeste qui dégénérerait en présomption et engendrerait, peut-être, l'oubli du devoir, notre prudente et pieuse mère l'Église a soin d'offrir à nos méditations les vérités

terribles du jugement, afin que nous sachions une fois pour toutes que notre salut doit s'opérer dans le tremblement et que la crainte est le commencement de la sagesse, selon cette parole du Psalmiste : *Initium sapientiæ timor Domini*. J'entre donc à pleines voiles dans l'esprit de l'Église en vous annonçant aujourd'hui le jugement. Daigne nous bénir et nous assister la très sainte Mère qui sera un jour notre avocate auprès du divin juge. *Ave Maria.*

L'Apôtre saint Paul a dit : « Tout homme doit mourir ; après cela le jugement : *Statutum est omnibus hominibus semel mori, post hoc autem iudicium* (1) ». — C'est la loi : *statutum est* ; on n'échappe pas plus au jugement qu'à la mort, et, entre ces deux choses, la justice divine ne nous accorde aucun délai.

Investi du souverain pouvoir de prononcer sur notre sort éternel, le Fils de Dieu vient au devant de nous, et nous attend près de la

(1) HEB., cap. ix, 27.

porte sombre par où l'âme, tremblante et fatiguée des luttes de l'agonie, sort de ce monde. En un instant nous sommes pénétrés d'une clarté divine qui nous révèle notre état ; en un instant nous sommes convaincus et nous sommes saisis par une irréformable sentence qui nous fixe dans l'éternité que nous avons méritée.

Horrible entrevue pour le pécheur ! Et ce n'est pas la dernière. Dieu a pensé que le jugement particulier, dans lequel l'âme comparait seule au tribunal de Jésus-Christ, ne suffisait pas à la manifestation de sa justice et à la réparation de l'honneur de son Fils ; il a fait annoncer par ses prophètes, et le Sauveur, lui-même, nous a prédit un jour de colère qui rassemblera l'humanité tout entière en un même lieu, pour être jugée une seconde fois et publiquement.

C'est de ce dernier jugement que je veux vous entretenir, mes frères. D'abord, j'emprunterai aux saintes Lettres la terrible peinture des catastrophes qui doivent le précéder, en second lieu je vous exposerai les raisons qui

expliquent et justifient ce solennel et extrême déploiement d'action judiciaire de la part de Dieu et de son Christ.

I

Il s'accomplit, d'habitude avant la mort d'un homme, une révolution dans laquelle s'épuisent ses forces : dernière crise de la nature, dernier combat de la vie, sinistre avant-coureur du départ de l'âme et de la dissolution du corps ; — l'homme est malade. Tous ceux qui le voient attendent, avec anxiété, la prochaine catastrophe qui le doit emporter.

Ainsi en sera-t-il du monde avant la fin des temps. On verra apparaître, dans sa robuste constitution et dans ses harmonieux mouvements, des signes de décadence, auxquels s'ajouteront de nouveaux signes, de plus en plus menaçants et terribles, jusqu'à l'entière explosion de la colère de Dieu sur la nature infestée par le péché, et tombée, avec l'homme, sous les coups de cette sentence : « Tu mour-

ras de mort : *Morte morieris* ». Le monde sera malade, c'est-à-dire qu'on remarquera en lui je ne sais quelle lassitude et quel dégoût de la vie : une agitation étrange, des troubles singuliers, des nausées mystérieuses, des défaillances jusqu'alors inconnues. Il sera plongé dans une telle angoisse qu'à chaque instant il semblera prêt à passer.

Mais précisons. A quels signes certains reconnaîtra-t-on la dissolution prochaine de la nature et l'arrivée imminente du souverain juge de l'humanité ? A quels signes, mes frères ? — Je ne les inventerai pas : les fantaisies de l'imagination la plus riche seraient moins lugubres et moins effrayantes que les prophétiques descriptions du Sauveur lui-même, consignées dans l'Évangile.

Écoutez-les :

« *Audituri estis prœlia et opiniones prœliorum* : Vous entendrez le bruit des combats, partout on parlera de guerre... Mais ce n'est pas encore la fin : *Sed nundum est finis* » (1).

(1) MATTH., cap. XXIV, 6.

— Il ne s'agit plus de ces mesquines collisions dont les peuples nous ont donné jusqu'ici le spectacle. Ce ne sont plus deux athlètes ambitieux et acharnés, se disputant un lambeau de pays ou l'honneur de la domination, pendant que l'univers tranquille les regarde derrière les retranchements de sa neutralité ; mais, agitées toutes ensemble par une fureur jalouse, « les nations se dresseront l'une contre l'autre ; et plutôt que d'être écrasés sous le poids de leurs voisins, les royaumes se jetteront sur les royaumes, et leur mutuelle puissance volera en éclats : *Consurget enim gens in gentem et regnum adversus regnum* » (1). Le sabre, l'épée, la lance, la baïonnette, les balles, les boulets, la mitraille, dont la besogne est si terrible pourtant, feront place, sans doute, à je ne sais quel engin de destruction, dans lequel l'enfer, par une permission divine, aura condensé son génie, depuis le commencement appliqué à la ruine du genre humain.

(1) MATTH., cap. xxiv, 7.

Et cette monstrueuse invention ne suffira pas. La faucheuse, qui abat chaque jour quatre-vingts ou cent mille hommes, appellera encore à son aide. « Après la guerre, la peste ; après la peste, la famine : *Et erunt pestilentiaë et fames* » (1). On verra les pâles humains errer de tous côtés, demandant à l'air et à la terre la vie qu'ils leur refusent. Le sol qui les porte trahira leur dernier espoir ; ils ne pourront mourir couchés, car la terre, frappée à coups redoublés par des forces invisibles, s'ouvrira pour les engloutir : « *Et erunt terræ motus per loca* » (2).

Ce n'est encore que le commencement des douleurs : « *Hæc autem sunt initia dolorum* ». Faites bien attention, voici l'agonie qui commence.

Au sein des temples profanés, les faux prophètes et les faux Christs achèvent de séduire les peuples épouvantés. La foi se voit à peine au milieu de la perversité générale, et alors apparaissent les derniers signes.

(1) MATTH., cap. XXIX. 7.

(2) Ibid.

« Le soleil, vie de notre globe, lassé d'éclairer nos iniquités, le soleil s'obscurcit ; en même temps la lune refuse sa lumière. A travers l'espace en deuil, les étoiles blafardes tombent de toutes parts et les forces des cieux sont ébranlées. *Sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cælo, et virtutes cælorum commovebuntur* (1). Oui, ce firmament magnifique, honneur et joie de nos belles nuits, tombera tout à coup dans la plus épouvantable confusion. Les astres, comme pris de vertige, se jetteront l'un sur l'autre, semblables aux hommes ivres qui sortent d'une orgie. Les lois merveilleuses qui les enchaînent à leur orbite seront rompues ; et leur troupe, jusque-là si bien disciplinée, se dispersera sans ordre dans l'espace : « *Virtutes cælorum commovebuntur* ».

La mer dont les forces ne seront plus contenues par l'équilibre du ciel, la mer poussera d'affreuses clameurs. Ses flots tumultueux s'élanceront hors de leurs digues,

(1) MATTH., cap. xxiv, 7.

comme des géants qui se disputent une proie et se culbutent pour la saisir et la dévorer, à qui le premier. Devant ce spectacle, « les misérables restes de l'humanité, pressurés par la terreur, dessécheront dans l'anxieuse attente de la justice divine : *In terris pressura gentium, præ confusione sonitus maris et fluctuum. Arescentibus hominibus præ timore, et expectatione, quæ supervenient de cælo* (1). Tous les yeux se fixent vers le ciel, car l'heure suprême est arrivée.

Alors paraît le signe du Fils de l'homme, la croix : *Tunc parebit signum Filii hominis in cælo.* — Les peuples pleurent et se lamentent : *Et plangent omnes tribus terræ.* — Le Fils de l'homme lui-même vient sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté : *Et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cæli cum virtute multa et majestate* » (2).

Devant lui la voix retentissante des trompettes angéliques réveille les morts et ras-

(1) LUC., cap. XXI, 25, 26.

(2) MATTH., cap. XXIV, 30.

semble les élus de tous les lointains, de toutes les profondeurs où ils cachent leur bonheur (1). Mais n'y a-t-il que les élus qui se rendent à ce signal ? — Non, pécheurs, non, vous viendrez tous. Tous, vous appellerez à vous les éléments dispersés de vos corps ; tous, vous serez à nouveau revêtus de la chair qui fut complice et instrument de vos iniquités ; tous, vous assisterez à la gigantesque catastrophe ; tous, vous serez témoins de l'agonie du monde, et pendant que, sous vos pieds, sur vos têtes, autour de vous, la nature expirante fera entendre son dernier râle, tous, vous serez jugés une seconde fois.

Vous me direz peut-être, mes frères, pourquoi ce second jugement ? — Que le monde soit malade, que les lois organiques, en vertu desquelles il vit, soient bouleversées, nous le voulons bien. C'est l'inévitable extension de l'arrêt porté contre celui qui fut créé pour être roi de l'univers. « Tu mourras de mort :

(1) Et mittet angelos suos cum tuba et voce magna ; et congregabunt electos ejus a quatuor ventis, a summis cœlorum usque ad terminos eorum (Ibid., 31).

Morte morieris ». Cet arrêt frappe la vie de l'homme et toutes ses dépendances. La nature condamnée passera donc par une crise suprême qui lui fera vomir les souillures qu'elle a contractées dans son contact avec les pécheurs, et la préparera ainsi à son éternelle régénération.

D'autre part, il est juste que Dieu accumule tous les maux à la fin des temps, pour que les hommes qui resteront expient, d'un seul coup, les fautes de leur vie ; car, alors, il n'y aura plus, entre le ciel, la terre et l'enfer, de lieu intermédiaire pour les recevoir et les purifier.

Mais si la catastrophe prédite par l'Évangile se raisonne et s'explique, il n'en est pas de même du dernier jugement. Notre sort n'est-il pas à jamais fixé ? La sentence qui, aussitôt après la mort, assigne à chacun de nous le lieu de son éternité n'est-elle pas irréformable ? Et alors, à quoi bon ce retour vers le passé ? Pourquoi donner à ce passé une inutile publicité ?

Mes frères, Dieu ne fait rien d'inutile. S'il

veut nous juger encore après avoir prononcé définitivement sur nos destinées éternelles, il doit avoir ses raisons. Je vais vous les dire, si vous voulez bien me continuer votre attention.

II

La convocation générale de l'humanité aux dernières assises du souverain Juge est un acte de justice que réclame, tout d'abord, l'honneur de Dieu.

λ) Le gouvernement divin, arrivé à son terme, a besoin d'être solennellement justifié en présence de tous ceux qui furent soumis à son action. Pendant le cours des siècles, il s'est enveloppé de mystères que nous devons adorer dans le respect et le silence. Mais combien d'orgueilleux se sont révoltés contre ces mystères, y cherchant des raisons d'accuser la Providence, et d'intenter aux perfections divines un procès sacrilège ? Est-il possible qu'il y ait, au sommet des choses, un pouvoir sage, juste, bon, miséricordieux ? N'est-ce

pas plutôt le hasard qui nous gouverne ; la fatalité des lois qui nous emporte ? — Voilà ce que dit la superbe humaine, en présence de certains faits étranges dont l'explication lui échappe. Le bruit de ces sceptiques murmures retentit dans les âmes faibles qui, dès que l'occasion se présente, s'affaissent sous le poids du scandale. Eh bien, mes frères, l'honneur de Dieu exige que ce scandale soit levé, et il ne peut l'être que par la révélation publique et définitive des mystères du gouvernement divin. Ces mystères ont servi à assurer à la Providence le concours de toutes les énergies humaines, pour l'accomplissement successif de ses desseins. Toutes choses étant arrivées à leur consommation, il n'y a plus de secret à garder. On a vu des justes accablés par l'épreuve et comme noyés dans la tribulation ; — on saura que Dieu leur faisait expier ainsi leurs fautes les plus légères, parce qu'il avait hâte de les recevoir dans son sein ; qu'en augmentant leurs mérites il enrichissait le trésor de son Église, et qu'il les avait choisis pour perpétuer l'exemple de son

Christ souffrant, et faire entrer dans les âmes pécheresses, au spectacle de leurs maux, la salutaire pensée de l'expiation par la douleur. On a vu les pécheurs mener, ici-bas, une vie tranquille et prospère, et remplir leur ventre de faveurs mystérieuses ; — on saura que ces faveurs étaient la récompense de vaines œuvres et de vaines vertus complètement perdues pour l'éternité, et que sous le couvert de ses libéralités, Dieu, outragé par l'ingratitude et l'endurcissement, se préparait de terribles représailles. On a vu prévaloir dans les conflits des nations, des peuples moins dignes d'être grands que ceux qu'ils écrasaient ; — on saura que ces derniers ont mérité leur opprobre et leur malheur, par l'abus des grâces choisies qui leur ont été faites et par une lâche apostasie de leur mission. On a vu, pendant une longue suite de siècles, des nations marcher dans l'ombre de l'erreur et croupir dans la corruption des passions, — on saura par quelles monstrueuses prévarications, par quelle opiniâtre complicité avec les puissances ténébreuses de l'enfer, elles

ont arrêté, plus d'une fois, à leurs frontières, les courants de la vie divine tout prêts à les envahir, et comment, par des canaux mystérieux, ces courants ont pénétré jusqu'aux âmes de bonne volonté et préparé des élus au sein de l'infidélité générale. Enfin, tous les scandales apparents du gouvernement divin seront publiquement rapprochés de leurs causes, par nous ignorées, et feront briller d'un plus vif éclat les éternelles perfections que l'orgueil et la sottise humaine avaient accusées.

2) Mais la plus grave injure que Dieu ait reçue dans son gouvernement, c'est la répudiation publique de Celui en qui il a incarné sa miséricorde. Investi de la grande et douce mission de sauver les pécheurs, le Fils de Dieu, Jésus-Christ, s'est sacrifié à cette œuvre et a conquis, par ses douleurs et par son sang répandu, le droit de régner sur le monde racheté. Rien de plus honorable et de plus salutaire que son joug ; il forme, ici-bas, les peuples parfaits, et prépare pour le ciel la glorieuse armée des saints.

Cependant, mes frères, il s'est rencontré des hommes qui, non contents d'insulter à la royale grandeur de Jésus-Christ par les dérèglements d'une vie toute païenne, ont méprisé insolemment son autorité et vomi contre elle le blasphème et la malédiction. — « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous, ont-ils dit : *Nolumus hunc regnare super nos* » (1). Notre raison vaut sa parole ; notre conscience vaut sa loi. « Brisons ses liens, rejetons loin de nous son joug » (2). Tout homme a droit à la libre pensée et à la libre vie. — Ainsi, ils ont perverti et engagé à l'apostasie une foule d'âmes dont le Christ avait pris possession. Déjà, le divin juge, dans une première comparaison, leur a rendu, avec usure, les persifflages et les violences dont ils ont usé et abusé contre lui ; mais, parce qu'ils ont agi publiquement, c'est en public qu'il doit les confondre et exiger d'eux une réparation de son honneur outragé. Hélas ! ces corrupteurs

(1) LUC., cap. XIX, 14.

(2) *Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* (PSALM., II).

ne sont pas morts tout entiers le jour où leur cadavre a été enfoui dans la terre. Leurs livres, leurs statues, leurs portraits, leurs noms, inscrits sur les monuments et dans l'histoire, ont provoqué, de temps en temps, les panégyriques des académies et les apothéoses de la canaille ; mais, le jour où ils apparaîtront devant l'univers convoqué pour être témoin de leur confusion, ce sera la mort : la vraie et éternelle mort de l'autorité scandaleuse qu'ils avaient acquise par leur funeste talent. Le monde s'étonnera qu'ils soient si petits, après un si grand faste de leur prétendue science et de leur orgueilleux pouvoir ; et le Sauveur, vengé par leur abaissement et par leur impuissance, se moquera d'eux avec ses élus : « *In interitu vestro ridebo vos et subsannabo vos* » (1). Lumières des siècles, beaux conducteurs de peuples, vous n'aurez plus alors les poses superbes que vous a données l'art humain et devant lesquelles s'ex-tasiait notre imbécillité ; mais, sous le feu de tous les regards indignés, vous cacherez

(1) PROV., cap. I. 26.

de vos mains tremblantes vos fronts décou-
ronnés, et vous paierez du mépris universel
la sinistre gloire que vous avez usurpée. Les
peuples renégats, qui vous ont écoutés, vous
entoureront et vous presseront comme les
flots d'une mer furieuse, en vous reprochant
leurs crimes, et, tous ensemble, réparant par
un hommage public vos impiétés et vos blas-
phèmes, vous répéterez, en vous enfuyant aux
abîmes éternels, cette strophe du cantique des
élus : « O Christ, tu es le roi de gloire : *Tu
rex gloriæ, Christe* ».

6) N'y a-t-il que la gloire de Dieu et de son
Fils qui demande un second jugement ? —
Non, mes frères. Saint Thomas nous enseigne
que le pécheur ne peut être plénièrement con-
vaincu et châtié que dans la suprême action
judiciaire de Jésus-Christ. « Bien que la vie
temporelle de l'homme, dit-il, soit terminée
par la mort, il reste sous la dépendance de l'a-
venir en plusieurs choses. La réputation qu'il
s'est faite, la race qu'il a formée, le retentis-
sment de ses œuvres, le corps qu'il doit re-

prendre, les objets auxquels il a attaché son cœur, tout cela est soumis à l'appréciation définitive du souverain Juge, et tout cela ne peut être parfaitement jugé et manifesté que lorsque le temps aura terminé son cours » (1). En quelques mots, mes frères, le jugement dernier a pour objet de convaincre l'homme tout entier, de confondre les lâches, de démasquer les hypocrites, de nous révéler et de châtier la contagion et la folie du péché.

(1) Sciendum est quod licet per mortem vita hominis temporalis terminetur secundum se, remanet tamen ex futuris secundum quid dependens. Uno quidem modo, secundum quod adhuc, vivit in memoriis hominum, in quibus quandoque contra veritatem remanet bonæ famæ, vel malæ. Alia modo in Filiis, qui sunt quasi aliquid patris, secundum illud. Eccl. 30. *Mortuus est pater ejus, et quasi non est mortuus : similem enim reliquit sibi post se :* et tamen multorum bonorum sunt mali filii et e contrario. Tertio modo quantum ad effectum suorum operum : sicut ex deceptione Arii, et aliorum seductorum pullulat infidelitas usque ad finem mundi : et usque tunc proficit fides ex prædicatione apostolorum. Quarto modo quantum ad corpus, quod quandoque vero relinquitur insepultum, et tandem incineratum omnino resolvitur. Quinto modo quantum ad ea, in quibus homo suum affectum defixit ; puta in quibuscumque temporalibus rebus, quarum quædam citius finiuntur, quædam diutius durant. Omnia autem hæc subduntur existimationi judicii divini. Et ideo de his omnibus perfectum, et manifestum judi-

« Il est juste, dit Bossuet, que le Fils de Dieu, après avoir pris la nature humaine tout entière, soumette l'homme tout entier à son tribunal ». L'âme seule a été convaincue dans un premier jugement ; il faut que cette conviction descende des hauteurs de la conscience et pénètre jusqu'aux fibres les plus cachées de la chair que les siècles ont pulvérisée, mais que Dieu ressuscite pour la gloire de ses justes et la confusion des pécheurs. C'est tout l'homme qui a péché. L'âme a fourni le principal de l'iniquité : le discernement et le consentement ; mais notre misérable corps apporte son contingent en chacune de nos fautes. Toujours complice et souvent provocateur, il doit répondre de la loi maudite qui combat, en ses entrailles, la loi de Dieu et appesantit l'esprit. Son absence rendait la justice inachevée ; dès qu'il se sentira revivre, il ira de lui-même au-devant de son juge, afin de voir

cium haberi non potest, quamdiu hujus temporis cursus durat. Et propter hoc oportet esse finale judicium in novissimo die, in quo perfecte id quod ad unumquemque hominem pertinet quocumque modo, perfecte, et manifeste judicetur (*Sum. Theol.*, III P. quæst. LIX, a. 5).

de ses yeux sa terrible majesté, d'entendre de ses oreilles la sentence qu'il a méritée, et de prononcer de sa bouche l'aveu déjà formulé par la conscience. « Tu es juste, Seigneur, et ton jugement est plein d'équité : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* » (1). Ténébreux, difforme, bouleversé par l'épouvante, rempli d'un virus mortel qui le tuerait, si Dieu ne le conservait éternellement, il manifestera au monde les sombres mystères de l'âme réprouvée. Alors seulement la conviction sera plénière et la justice parfaite.

Le pécheur, en effet, sera honteux de se voir manifesté. La honte, ce premier et naturel châtiment du péché, il y a des misérables qui ont su se l'épargner : les lâches par des excuses ; les hypocrites, par des feintes. Dans leur rapide et secrète entrevue avec le divin Juge, ils n'ont point été confondus et démasqués comme il convenait. Le Christ attendait pour cela ses grandes assises, afin de les donner en spectacle au monde entier, comme il l'a fait annoncer par son prophète : « Je

(1) PSALM., CXVIII.

montrerai aux peuples votre nudité et à tous les royaumes votre ignominie : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.* — J'entasserai vos abominations sur vos têtes et je vous ferai voir à tout le monde : *Projiciam super te abominationes... et ponam te in exemplum* » (1).

Lâches qui vous êtes caché à vous-mêmes la gravité de vos fautes et la laideur de votre état, vous serez confondus par des réponses héroïques à toutes les excuses dont vous vous êtes servis pour vous abuser. L'âge, la faiblesse, les passions, les milieux, les circonstances, les obstacles, tout ce que vous avez invoqué, afin de vous rassurer contre les protestations de la conscience et les reproches de ceux qu'affligeait votre vie pécheresse, tout vous sera montré, dans la vie triomphante des élus, qui, peut-être, plus faibles, plus tourmentés, plus éprouvés que vous, et moins bien doués des dons de la nature et de la grâce, sont pourtant demeurés fidèles au devoir et à la vertu. Votre confusion les vengera de la

(1) NAHUM., cap. III, 5-6.

hautaine pitié que vous affectiez pour couvrir vos lâchetés. Ils vous rendront, en compagnie du Christ, leur maître et leur modèle, les mépris dont vous les avez abreuvés, et vous ne pourrez leur répondre que par de stériles regrets : « Insensés que nous étions, direz-vous, nous regardions leur vie comme une folie, et les voilà comptés parmi les fils de Dieu, appelés à la glorieuse destinée des saints : *Nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam. Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est* » (1).

Près des lâches confondus, les hypocrites démasqués. Vous pensez, mes frères, que j'entends désigner, par ce nom d'hypocrites, ceux qui se parent des dehors de la religion et de la vertu pour couvrir d'un voile impénétrable les désordres d'une vie souillée par quelque vice secrètement entretenu. Assurément ces misérables seront manifestés, et Dieu leur fera avaler en public la honte qu'ils ont méritée ; car « nul, dit Bossuet, ne ravilit

(1) SAP., cap. v, 4.

davantage l'honneur de la piété que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne viole la sainte majesté de Dieu d'une manière plus sacrilège que l'hypocrite qui, s'autorisant de son nom auguste, lui veut donner part à ses crimes et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu plus sévère que l'hypocrite qui a entrepris de le faire, en quelque façon, son complice » (1). Mais, mes frères, il est un genre d'hypocrites, plus bruyants et plus funestes que les hypocrites de religion et d'honnêteté, et non moins dignes qu'eux des sévérités publiques du jugement de Dieu : ce sont les hypocrites de science et de liberté, qui se sont servis de ces deux nobles choses pour faire la guerre à Dieu et à son Église. Combien de naïfs ont cru à leur sincérité, lorsqu'ils prétendaient justifier, par l'autorité de leurs études et de leurs découvertes, l'impiété qu'ils ont affichée jusque dans la mort ; lorsqu'ils s'efforçaient de persuader que leur haine, leurs tracasse-

(1) *Avent. Premier dimanche : Jugement dernier.*

ries, leurs violences contre l'Église procédaient du généreux désir d'affranchir les États et les peuples des exigences d'un pouvoir usurpé, irréconciliable ennemi de la libre expansion des forces humaines et du progrès. Ils ont eu leur jour de triomphe, et les jugements ondoyants de l'histoire ont laissé planer le doute sur la réputation qu'ils se sont faite. Il faut qu'on sache, enfin, que cette réputation est un faux. Ces imposteurs publics seront publiquement démasqués. Les générations crédules qu'ils ont trompées verront que la science et la liberté n'étaient pour rien dans leurs parades d'impiété et de haine ; car le doigt vengeur du Christ montrera au genre humain leurs tares secrètes, et les convaincra d'avoir obéi à quelque honteuse passion.

A la honte d'être manifesté se joindra l'affreux saisissement d'une révélation qui mettra le pécheur en présence de toutes ses victimes. On peut mesurer l'énormité du péché dans l'acte lui-même ; il faut attendre jusqu'à la fin des temps pour en bien connaître la contagion ; car trop souvent, hélas ! le péché sort

de lui-même, et se répand comme une peste dans une longue suite de générations. Les hérésiarques, les penseurs scélérats, les écrivains immoraux, les pouvoirs sans conscience ont empoisonné des peuples entiers ; les pères impies et libertins ont empoisonné leurs familles ; tout pécheur scandaleux a empoisonné quelque âme innocente dont la contagion a pu se multiplier à l'infini. Il nous est impossible de voir et de prévoir le long retentissement des fautes que notre coupable insouciance oublie si facilement. Mais le divin Juge, qui a suivi d'un œil attentif toutes les fluctuations de la vie morale, dans les individus, les familles et les sociétés, saura peser équitablement notre terrible responsabilité. A lui seul il appartient de nous faire connaître le nombre et le malheur de ceux qui ont souffert de nos iniquités. Quand la course du temps, subitement arrêtée, ne permettra plus au péché de prolonger son action funeste, il convoquera à son tribunal les innombrables victimes des docteurs d'impiété, des professeurs de libertinage, du pouvoir, des chefs de famille infi-

dèles à leur mission, des traîtres qui ont abusé du prestige de l'esprit et des séductions de l'amour pour corrompre. Ne pouvant nous frapper pour des crimes où notre volonté n'est intervenue que d'une manière indirecte, c'est bien le moins qu'il nous inflige en public ce châtement : de voir tous ensemble ceux que nous aurons perdus, d'entendre leurs cris lamentables et d'être traités d'empoisonneurs et d'assassins ; pendant que les justes auront la joie de voir les fruits bénis de leur zèle et de leurs vertus, et de recevoir les actions de grâces des générations qu'ils auront sauvées et sanctifiées.

Éclairé sur la contagion de ses fautes, le pécheur doit subir une dernière révélation. Déjà convaincu de sa folie, au for intérieur de la conscience, dans un premier jugement, il la verra des yeux de son corps. Le péché nous détourne de Dieu pour nous retourner vers les créatures. Eh bien ! toutes les créatures que le pécheur a préférées au souverain bien seront renversées pêle-mêle, dans les ruines de l'univers, et sur ces ruines il enten-

dra le divin Juge lui dire : — Regarde, pécheur insensé, regarde tes idoles et meurs éternellement avec elles.

Tout est fini. Le gouvernement de Dieu est justifié, la puissance de Jésus-Christ est proclamée et vengée, l'homme tout entier est jugé et convaincu, les lâches sont confondus, les hypocrites sont démasqués, la contagion et la folie du péché sont révélées et châtiées, l'humanité se rend compte de son état final, des crises par lesquelles elle a passé, de ce qu'on lui retranche, de ce qui lui reste. Le ciel et l'enfer se referment ; c'est pour l'éternité.

Vous êtes sans doute tentés, mes frères, de me demander comme les disciples au Sauveur : « *Quando hæc erunt ?* Quand tout cela arrivera-t-il ? » — Je n'en sais rien ; mais tous les préparatifs sont faits. Nous avons vu les nations en guerre contre les nations, les pouvoirs en guerre contre les peuples, les peuples en guerre contre les pouvoirs. Armés jusqu'aux dents, les empires les plus civilisés sont tout prêts à se jeter l'un sur l'autre. La

peste et la famine ont fait à plusieurs reprises le tour du monde ; à l'orient, à l'occident la terre s'ébranle, s'entr'ouvre, se déchire et garde les cicatrices d'épouvantables catastrophes. Les faux prophètes de la raison et de la liberté séduisent les peuples ; des milliers et des milliers d'âmes baptisées ne rendent plus le son de la foi. Il n'y a plus que les derniers signes à venir ; en un clin d'œil ils peuvent se manifester, car le Seigneur a dit qu'il viendrait à l'improviste. Il ne lui faut qu'un instant pour obscurcir les astres, qu'un mot pour affoler leur course. — Mais quand bien même le monde pourrait compter encore sur des milliers d'années, à quoi cela vous servirait-il ? Demain, peut-être, votre sort sera fixé ; du côté où vous serez tombés vous resterez. Comme vous aurez été jugés une fois, vous le serez à la fin des temps ; ce n'est pas une revision, mais une confirmation de votre procès qui se fera en présence de l'univers.

Regardez donc dans votre vie présente : regardez, vous y verrez peut-être les signes

avant-coureurs de votre prochain jugement. Entre la grâce et la nature, entre votre raison et vos passions, entre votre santé et l'âge qui la démolit, que de bruits de guerre ! Les éléments qui entretiennent votre vie cachent un subtil venin qui l'abrège, c'est une peste chronique. Vous n'êtes jamais contents ; la famine du bonheur tourmente vos entrailles et croît avec chaque déception. Les secousses de votre organisme sont vos tremblements de terre. L'abomination de la désolation est dans le temple de votre âme par le péché. Faux prophètes et faux christes, vos illusions ne cessent de vous abuser. Avec l'âge, votre beauté s'éclipse, la lumière de votre intelligence s'obscurcit, les ressorts de votre volonté s'énervent, vos facultés semblent vouloir se disperser en même temps que vos membres raidis deviennent rebelles au commandement. Hélas ! tout cela veut dire que vous paraîtrez bientôt devant votre grand Juge. Entendrez-vous tomber de sa bouche une bénédiction ou une malédiction ? — Je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il faut prendre vos sûretés, en

suisant ce conseil de l'Apôtre : « Faites votre salut dans la crainte et le tremblement : *Cum metu et tremore salutem vestram operamini* (1) ».

(1) PHILIP., cap. II, 12.

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE : « *Cum audisset Joannes, etc.* »

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

In illo tempore : Cum audisset Joannes in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis ait illi : Tu es qui venturus es, an alium expectamus ?... Et reliqua.

(MATTHIEU, chap. xi).

Mes Frères,

L'Évangile de ce jour se compose de deux parties, ou si vous l'aimez mieux de deux témoignages, du témoignage que Jésus-Christ rend de lui-même et du témoignage qu'il rend à son précurseur. De lui-même, Jésus-Christ affirme qu'il est le Messie ; de son précurseur, il affirme qu'il n'est pas comme le reste des

hommes le jouet des vaines passions qui nous agitent, mais que par sa vertu et son ministère il s'est élevé jusqu'à la dignité des anges. Écoutez l'évangéliste : — Jean étant en prison entend parler des œuvres merveilleuses du Christ, aussitôt il envoie vers lui pour lui demander s'il est celui qui doit venir ou s'il faut en attendre un autre. Ce n'est pas qu'il doute de la mission du Sauveur ; le ciel a parlé, l'Esprit Saint est publiquement descendu sur celui qu'il appelait l'Agneau de Dieu. Mais, se sentant près de mourir, il veut que ses disciples, sous prétexte d'être fidèles à sa mémoire, ne commencent pas un schisme dans l'Église naissante. Il attend de Jésus-Christ une démonstration de sa divinité ; elle lui sera donnée. Le Sauveur n'a pas besoin pour cela d'une longue et difficile argumentation ; il lui suffit de mettre sous les yeux des disciples de Jean l'étonnant spectacle des prodiges qu'il opère. — Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts res-

suscitent, les pauvres sont évangélisés. — Voilà mes œuvres. Rien de plus fort, car rien de plus divin. Et cependant : Bienheureux, dit le Sauveur, celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet : *Beatus qui non scandalizatus fuerit in me*. Jésus-Christ tient à prémunir ceux qui l'interrogent contre le scandale des jours mauvais dont ils seront les témoins, jours des passions et des puissances de ténèbres, dont la mélancolique prévision se mêle à tous les actes considérables de la vie du Sauveur. Jésus est le Messie, les disciples de Jean en sont convaincus par le spectacle des merveilles qui s'opèrent sous leurs yeux. Mais leur maître qu'est-il donc ? Jésus le leur apprend par le témoignage qu'il rend à son précurseur. Ce n'est pas une âme inconstante qui s'incline sous le poids des préjugés et de l'opinion comme le roseau sous le souffle de tous les vents. Ce n'est pas un juif charnel attendant du Messie un règne temporel, une prospérité grossière qui flattent l'ambition et la mollesse ; c'est un prophète, c'est l'ange prophétisé dont il a été dit qu'il doit préparer

la voie de Dieu. L'ordre des temps, des événements et des personnes est si bien établi par ces deux témoignages qu'il est impossible désormais de se méprendre sur l'accomplissement des prophéties.

Voilà, mes frères, la lettre de l'Évangile ; son interprétation est facile, son application ne l'est pas moins. Nous en pouvons déduire un double témoignage pour nos temps affligés par l'incrédulité et la mollesse des enfants de Dieu : — témoignage que Jésus-Christ rend de lui-même contre les incrédules, — témoignage que nous devons attendre de lui, nous qui faisons profession de lui appartenir. *Ave Maria.*

I

La société contemporaine, mes frères, est partagée en deux camps au milieu desquels se tient le Sauveur. Les uns, héritiers d'une foi de dix-huit siècles, se prosternent au pied de la croix, à la porte du tabernacle, devant les images du Christ en chantant : *Tu es qui venisti ad nos.* Nous t'avons attendu pendant

plus de quarante siècles, ô Dieu de nos désirs ! Quels longs retards de ta miséricorde et combien nos pères ont souffert de ton absence ; mais enfin les nuées du ciel se sont abaissées et le Juste est tombé comme une rosée bien-faisante sur la terre desséchée par l'iniquité. Verbe divin, splendeur du Père éternel : C'est toi qui es venu vers nous : *Tu es qui venisti ad nos.* Toi, Sauveur, qui délivres l'humanité pécheresse du joug de Satan et l'arraches à la mort éternelle ; toi, consolateur qui répands sur les misères humaines le baume de ta parole et l'onction de ta grâce ; toi, législateur, qui répudies les observances d'une loi faite pour un seul peuple, et soumetts l'univers entier aux prescriptions d'une loi nouvelle ; toi, modèle de toutes les vertus, qui confirmes par des exemples parfaits l'autorité de ta loi ; toi, roi des âmes et des peuples, véritable Fils de Dieu dont il faut croire la doctrine et suivre les commandements : *Tu es qui venisti ad nos.* — A côté du peuple des croyants un autre peuple attend dans une agitation fiévreuse l'objet de ses désirs. Humilié par les ténèbres

qui pèsent sur l'intelligence humaine et par les passions qui troublent le cœur, il demande la lumière et la paix ; il rêve l'ère heureuse d'un progrès chimérique qu'il place sur la terre au lieu de le placer dans les cieux, et qui doit être le fruit de nos efforts et le produit de notre nature. Il crie en avant ! toujours en avant, et il ne se retourne vers le passé que pour dire au Christ avec un mépris insultant : *Tu es qui venturus es, an alium expectamus ?* Est-ce toi qui dois venir ? Ne devons-nous pas attendre autre chose que toi ?

A ces questions le Christ répond par le grand argument de ses œuvres : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés ». Malgré les impertinences de l'incrédulité qui se contente de nier sans preuves l'intervention surnaturelle de Dieu au sein de l'humanité, le miracle demeure une preuve évidente et irrésistible de cette intervention. Ces coups soudains frappés sur les lois de la nature et

en suspendant le cours sans rien changer à l'ordre universel ne peuvent partir que d'en haut. Au nom des perfections divines ils s'unissent aux affirmations des thaumaturges et prouvent la vérité de ces affirmations. N'est-il pas évident, mes frères, que Dieu ne serait pas la suprême sagesse, la suprême véracité, la suprême bonté, que Dieu ne serait pas lui-même si sa puissance éclatant dans la main d'un homme pouvait épouser le mensonge qui tombe de sa bouche ? Tout le monde comprend cet argument, c'est la plus simple et la plus populaire des preuves de la vérité. Jésus-Christ l'emploie à l'origine de sa prédication pour convaincre les disciples de Jean. Saisissez-en bien la force démonstrative, mes frères, afin que vous puissiez comprendre l'aveuglement de l'incrédulité et l'injustice de ses résistances.

On demande à Jésus-Christ s'il est celui qui doit venir. Or Celui qui doit venir, c'est un fils de la race humaine, un descendant de Juda, une fleur de la tige royale de David, le chaste enfant d'une vierge, un docteur, un

prophète, un saint, un rédempteur, un roi, et par-dessus tout le Fils de Dieu, Emmanuel, Dieu avec nous. Ainsi parlent les oracles qui depuis quatre mille ans tiennent le genre humain en suspens. Si Jésus-Christ n'était pas l'objet suprême des oracles, il devait non seulement se taire, mais nier énergiquement comme le fit Jean lui-même quand on lui demanda s'il était le Messie. Eh bien, il ne se tait pas, il ne nie pas, mais il unit la question qui lui est faite à la souveraine puissance de ses œuvres. Pesez bien la force du témoignage qu'il se rend à lui-même. « Vous me demandez si je suis celui qui doit venir? — Mais Isaïe n'a-t-il pas dit de celui qui doit venir qu'il ouvrirait les yeux des aveugles, qu'il ferait bondir les boiteux comme les cerfs de la montagne, qu'il purifierait toute chair corrompue, qu'il rendrait l'ouïe aux sourds, qu'il rappellerait les morts de leurs tombeaux, qu'il annoncerait aux passants l'Évangile de la paix sur le penchant des montagnes. Eh bien ! voyez : *cæci vident...* Donc je suis celui qui doit venir; le fils de la race humaine, le des-

pendant de Juda, etc. Il n'en faut pas attendre un autre.

Mes frères, cette réponse de Jésus-Christ a conservé toute sa vigueur, bien que dix-huit siècles nous séparent de son apparition terrestre. Le miracle ne cesse pas d'être une œuvre divine parce qu'on ne le voit plus, ou plutôt le miracle ne cesse pas d'être vu. Il nous apparaît radieux dans les lumières de la tradition. Un phénomène analogue à ceux qui se produisent dans l'atmosphère se produit dans le milieu des âges. Le soleil envoie ses rayons d'une couche à l'autre couche de l'air qui nous environne jusqu'à ce que nous soyons enveloppés de sa lumière ; les sons d'une harmonie lointaine transportés par les ondes frémissantes de l'atmosphère arrivent jusqu'à notre oreille. Ainsi les faits de l'histoire, ainsi, entre tous les faits, ceux qui se sont accomplis aux origines du christianisme. *Cæci vident...* Ces paroles ont passé du premier siècle chrétien au second, du second au troisième et ainsi jusqu'à nos jours. Nous les voyons, nous les entendons encore. Les

grandes œuvres du Christ sont vivantes dans un récit fidèle que nous possédons en sa naïveté et intégrité primitives. Vous qui rêvez un transformateur de l'humanité, vous osez encore demander à Jésus-Christ s'il est Celui qui doit venir ; mais prenez donc l'Évangile et lisez : *Cæci vident* etc. Dieu se montre avec l'éclat de sa toute-puissance.

Mais il y a plus encore. Le Christ en mourant n'a pas emporté aux cieus son merveilleux pouvoir sur la nature. Il a craint pour nous l'éloignement des siècles et afin de rapprocher de chaque génération la démonstration triomphante du miracle, il a communiqué aux siens la vertu qui sortait de sa personne adorable. « En vérité, en vérité, disait-il, celui qui croira en moi fera les mêmes œuvres que moi et de plus grandes encore ». En effet les apôtres ont étonné le monde par les prodiges qu'ils opéraient au nom de Jésus de Nazareth. L'ombre de Pierre guérit les malades qui s'attrouperent sur son passage. A son commandement le paralytique du temple bondit, alerte et joyeux, chantant les louanges

du Christ dont le nom béni vient de le délivrer de sa longue et incurable infirmité. Pierre dit à la sainte femme dont les pauvres pleurent la mort : Lève-toi, et elle se relève vivante du lit où elle gisait inanimée. Paul ne craint pas de faire appel à ses miracles pour confirmer l'autorité de son apostolat : *Signa autem apostolatus mei facta sunt super vos.. in signis et prodigiis.* Enfin Dieu se plaît à rendre témoignage à la vérité des paroles de grâce qui sortent de la bouche de ses apôtres par des signes divins et des prodiges : *Testimonium perhibente verbo gratiæ suæ, dante signa et prodigia fieri per manus eorum.* Les successeurs des Apôtres ont recueilli dans un cœur pur et une chair sanctifiée leur divin héritage. Depuis dix-huit siècles les morts et les vivants répandent à profusion la vertu qui guérit toutes les infirmités humaines. Il n'est aucun âge de l'humanité chrétienne qui, à cette question : *Tu es qui venturus est ?* ne réponde pour Jésus-Christ : *Cæci vident etc.*

Mais n'eussions-nous pas cette armée de merveilles rangées autour de la divinité du

Sauveur, un seul et grand miracle pourrait les remplacer et servir à notre raison de point d'appui. Je l'appellerai, mes frères, le miracle du genre humain. Tel qu'il est, avec ses infirmités, ses disgrâces et ses déshonneurs, le genre humain est un vaste miracle représenté prophétiquement par tous ceux que le Christ a opérés. C'est la doctrine des Pères que tous les prodiges du Sauveur étaient en même temps des faits et des symboles. Des faits qui préparaient à la foi la première génération chrétienne ; des symboles de l'universelle et totale régénération du monde. L'aveugle, le boiteux, le lépreux, le sourd, le mort, le pauvre de l'Évangile, c'est le genre humain, dit saint Augustin. — Aveugle, car il marche dans les ombres de mort amassées par l'erreur sur les chemins qu'il parcourt. Boiteux, car il n'a plus pour se soutenir qu'une volonté affaiblie par les passions. Lépreux, car il est couvert de crimes qu'on n'ose pas nommer, l'impureté la plus honteuse est devenue comme le vêtement de sa chair corrompue. Sourd, car il n'entend plus les rares accents de la

vérité. Mort et enseveli dans ses vices, sans espoir qu'aucune énergie humaine puisse le rappeler à la vie de la vertu qu'il a tant de fois trahie. Pauvre et opprimé par les besoins grossiers qui l'empêchent de chercher, même dans l'ordre naturel, les grands mystères du vrai et du bien. Mais Jésus-Christ arrive. Sa parole bénie tombe sur l'humanité désolée; admirez le prodige: — *Cæci vident*. Les meilleures traditions se raniment. L'esprit incertain et confus est éclairé sur les grandes questions d'origine, de devoirs et de destinées. Ceux qui vivaient sans Dieu le voient tout à coup au commencement et à la fin de toutes choses, ceux qui tourmentaient la nature pour y trouver les divinités propices, tournent leurs regards vers le ciel où leur apparaît le Seigneur des Seigneurs. — *Claudi ambulat...* La volonté redressée va tout droit dans le chemin du devoir. Devenue robuste et audacieuse sous l'influence de la grâce qui la pénètre, elle ose affronter les sacrifices les plus douloureux à la nature et bondit vers les sacrés sommets de la perfection dans le bien. — *Leprosi mun-*

dantur... Au sein de la corruption universelle et malgré les sollicitations toujours pressantes des passions, on voit germer les plus aimables vertus : la pudeur, la chasteté et la sainte virginité. Des foules d'âmes innocentes fleurissent comme le lis, et ne profitent de leur vertu que pour répandre sur toutes les misères humaines le trop plein de leur amour. — *Surdi audient...* La parole qui n'avait pas le pouvoir de réveiller les endormis de l'erreur et du crime, descend vive et pénétrante jusqu'aux plus secrètes divisions de la nature, jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'âme humaine et y rencontre mille échos. — *Mortui resurgunt...* Le péché est atteint dans le sanctuaire qu'il a profané, et l'âme, mystérieusement inondée par une vertu dont elle ignorait les secrets, se sent revivre dans la conscience de sa dignité et de sa grandeur. — *Pauperes evangelizantur...* Les pauvres, ces abandonnés de la science antique, ces misérables qui n'avaient pas même droit aux reliefs des festins intellectuels que partageaient entre eux les philosophes des académies et

des lycées ; les pauvres que le labeur de chaque jour condamne à l'ignorance ; les pauvres reçoivent dans de courtes formules une doctrine complète qui les élève jusqu'à Dieu. La vérité devient vulgaire afin que les grandes vertus soient le patrimoine des vies les plus humiliées, et on voit avec admiration d'un bout du monde à l'autre des mains pieuses recueillir les ossements des pauvres, des lèvres pieuses baiser les ossements des pauvres, les pauvres vénérés sur des autels parés comme des trônes, parce que les pauvres évangélisés sont devenus des saints.

Quel miracle ! chrétiens, quel miracle ! Et voilà bientôt dix-neuf cents ans que cela dure, et c'est Jésus-Christ qui a fait cela. N'est-il donc pas le transformateur divin ? Est-il besoin d'en attendre un autre ?

Et pourtant, l'incrédulité n'est pas vaincue par la splendeur d'un pareil prodige. Pourquoi donc, ô mon Sauveur ? Que manque-t-il à la démonstration de votre divinité ? Ah chrétiens ! c'est ici le lieu d'appliquer cette parole mystérieuse de Jésus-Christ que nous lisons

dans notre saint Évangile : *Beatus qui non scandalizatus fuerit in me*. S'il n'y avait que de la lumière autour de notre divin Maître, j'ose croire qu'aucun esprit ne serait tenté de se retrancher dans une insolente rébellion. Mais il y a une ombre, une ombre terrible à la lâcheté humaine, scandaleuse pour les passions. Jésus-Christ en se produisant en public ne marche jamais sans sa croix, sa croix c'est son bâton de voyage à travers les temps et les espaces, sa croix c'est le sceptre de sa royauté douloureuse et sanglante. Il nous la montre, la voici ! Eh bien, me direz-vous, elle n'est pas si terrible cette croix sacrée. Ses bras étendus et son bois couvert de la pourpre du martyr touchent plus qu'ils ne scandalisent. O lit du sacrifice ! O autel de l'expiation ! O source du fleuve qui purifie l'humanité pécheresse et abreuve les âmes saintes : O croix notre unique espérance, gloire et salut du monde, reçois nos hommages : *O crux, ave, spes unica, mundi salus et gloria*. C'est bien, chrétien, sois attendri, tombe tout en pleurs au pied de la croix, couvre-la de tes baisers.

Mais l'incrédule est là debout derrière toi, il te regarde avec une méprisante compassion. Il sait bien, lui, jusqu'où va le mystère, et il taxe de fureur aveugle ton amour passionné pour ce bois adorable. Jésus-Christ nous montre sa croix, mais il ne se contente pas de dire à chacun de nous : crois et adore; il ajoute : embrasse et couche-toi dessus. Oui, chrétien, fils de mes opprobres et de mes douleurs, de mon sang et de ma mort, couche-toi à côté de moi sur la croix. J'ai été humilié, sois humilié avec moi; anéanti, sois anéanti avec moi; souffrant, sois souffrant avec moi, mourant, sois mourant avec moi. Meurs, chrétien, meurs chaque jour et à chaque instant, meurs à ton orgueil, meurs à ton égoïsme, meurs à ta cupidité, meurs à tes folles amours, meurs à tes plaisirs, meurs à tes passions, meurs à la terre, meurs à tout ce qui te séduit et t'enchaîne ici-bas, meurs, meurs, meurs ! Ainsi, mes frères, pendant que le bruit des œuvres merveilleuses se répand dans le monde, pendant que l'humanité revivifiée par le Sauveur pousse un cri de

triomphe, cette sinistre parole : meurs, meurs, meurs ! retentit comme un glas funèbre sur notre nature tremblante et amoureuse de ses aises. Voilà le scandale. L'homme ne croit pas parce qu'il ne veut pas mourir à l'iniquité dans le crucifiement des passions. Il résiste à l'évidence des preuves pour se soustraire aux exigences d'une loi austère ; il demeure libre-penseur, pour demeurer libre-viveur.

Chrétiens, vous êtes pressés de toutes parts par le flot des libres-penseurs et des libres-viveurs que scandalise le mystère de la croix. Qu'êtes-vous et que devez-vous être au milieu de ce scandale ? Quel témoignage devez-vous attendre de Jésus-Christ ? Je vais vous le dire.

II

Rappelez-vous les interrogations du Sauveur aux disciples de Jean. Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? *Arundinem vento agitatam* ? — Non. — Vous connaissez l'héroïque fermeté de Jean. Vous savez qu'il n'a pas craint de sacrifier

sa liberté pour dire au tyran qui violait les saintes lois du mariage : *non licet*. — Est-ce un homme vêtu mollement ? — Non. — Ces gens-là se rencontrent à la cour des rois. Jean est l'homme du désert, de la pénitence et de la mortification. — Est-ce un prophète ? — Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète, car il est celui dont il a été dit : Voici que j'envoie mon ange devant ta face et il préparera devant toi le chemin que tu dois parcourir : *Ecce ego mitto angelum meum....*

Jésus-Christ peut-il rendre de vous le même témoignage, mes frères ? — Je crains bien que non ; — car n'êtes-vous pas, vous, des roseaux agités par le vent ? *Arundinem vento agitatam* ? Voyez sur le bord des fleuves et des lacs ces roseaux aux tiges flexibles couronnées de panaches mobiles :

Un roitelet pour eux est un pesant fardeau
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Les oblige à courber la tête.

Ils vont à droite, à gauche, ils s'inclinent,

se balancent, s'agitent, se tourmentent, jouets faciles de toutes les variations de l'atmosphère. Hélas ! mes frères, comme cela vous ressemble ! Combien de chrétiens plantés sur le sol de l'Église, près des courants et des réservoirs de la vérité, obéissent à tous les souffles de l'erreur. Timides, pusillanimes, lâches dans leur foi, ils n'osent pas protester contre les négations et les blasphèmes qu'ils entendent. Ils croient, et ils se tiennent au milieu de l'incrédulité comme s'ils ne croyaient pas. Leur esprit s'abandonne à tous les souffles de l'opinion et lassé par de perpétuelles oscillations finit par se remplir de préjugés grossiers. Le témoignage des œuvres divines n'a pas le pouvoir de les affermir. Ils ont le sentiment du devoir, mais leurs mœurs se laissent aller aux courants de l'atmosphère corrompue, empestée des mœurs mondaines. — Roseaux agités par le vent : *Arundinem vento agitatam* ! — Ou bien encore, combien de chrétiens qui ont horreur du mystère de la croix ! — c'est-à-dire de tout ce qui s'appelle humiliation, mépris, mortification, pé-

nitence. L'austérité évangélique leur semble une barbarie. Partout où ils la voient exprimée par des actes généreux, ils la repoussent avec une sorte d'indignation. Les saints ne leur apparaissent que comme des extravagants. Il faut à leurs péchés des homélies doucereuses qui ne compromettent pas l'existence et ne gênent pas le jeu de leurs passions. Ils accommodent tant bien que mal leur vie à la loi chrétienne qu'ils ne veulent pas abandonner, et à la loi du monde qu'ils veulent suivre de point en point. Ils se confessent et communient au moins à Pâques humblement; quelquefois plus souvent comme pour mieux payer d'audace devant Dieu. Ils envahissent tous les dimanches une messe tardive. Ils remplissent, çà et là, par quelques prières et quelques bonnes œuvres les vides de leurs journées, et pour compenser tant de dévouement à la sainte cause de Dieu, ils se permettent tout : modes extravagantes et sans pudeur, conversations sans retenue, luxe scandaleux et immoral, bals, théâtres, festins, plaisirs de l'imagination, plaisirs du cœur,

plaisirs des sens, tout. Leur vie baignée dans le sang du Christ martyrisé, ensevelie avec le Christ dans sa mort par le saint baptême, leur vie consacrée par des promesses solennelles au renoncement des vanités et aux œuvres de pénitence, leur vie est revêtue de mollesse. *Hominem mollibus vestitum.*

S'il y a parmi vous de ces chrétiens, qu'ils se réveillent et qu'ils écoutent la parole du Sauveur : *Quid existis videre ?* « Oh ! pas de roseaux agités par le vent, pas de ces âmes incertaines qui ploient dans la tempête des blasphèmes et des préjugés. Pas d'hommes revêtus des habits de la mollesse, pas de ces chrétiens que le prince de ce monde appelle autour de lui et compte au nombre de ses courtisans, je n'en veux pas ; non, mes enfants, je n'en veux pas. Ceux qui m'appartiennent doivent être plus que des prophètes honorés des visions de Dieu ; mais des anges ». Entendez-vous, chrétiens, et comprenez-vous toute la force et la grandeur de ce témoignage ? Aujourd'hui, à cause des envahissements de l'erreur, à cause des tempêtes d'in-

crédulité qui soufflent de tous côtés, à cause de l'universelle mollesse qui tend à nous pénétrer, nous devons être des anges. Tel est le témoignage qu'il faut attendre de Jésus-Christ. Tel doit être le caractère du christianisme contemporain : pour faire contrepoids à tant de gens qui se rapprochent de la bête par l'obscurcissement de leur esprit, et la corruption de leurs mœurs, le chrétien doit se rapprocher de l'ange. L'ange est fixé dans la vision de Dieu ; ainsi devons-nous être fixés dans les visions de la foi. L'ange est ferme dans sa contemplation ; ainsi devons-nous être fermes dans nos croyances. L'ange est un miroir immaculé de la perfection de Dieu ; ainsi devons-nous être dans notre vie des miroirs immaculés de Jésus-Christ, le maître et le modèle de toutes les vertus. L'ange, fidèle ministre de Dieu, prépare sa voie dans les âmes ; ainsi, fidèles ministres du Sauveur, devons-nous préparer son avènement dans les âmes qui nous sont chères. Un apostolat angélique : telle doit être notre vie, chrétiens, en ses pensées, ses désirs, ses paroles, ses

actions. Édifions donc le foyer domestique et la société qui nous entoure, par le rayonnement et la splendeur de nos vertus. Agissons, parlons au nom et pour la gloire du Sauveur que nous aimons. Faisons de notre vie parfaite un miracle où se révèle irrésistiblement la toute-puissante action de Dieu, et qui supplée à la force démonstrative des signes divins que méprise l'incrédulité. Montrons qu'on ne peut pas espérer pour la nature humaine plus que la perfection chrétienne, et que celui qui la produit dans les âmes est bien celui de qui le monde attendait son salut et sa régénération, et qu'il n'en faut pas attendre un autre. Enfin, ne nous croyons chrétiens que lorsque nous entendrons au fond de notre conscience ce témoignage du Christ à son précurseur : *Hic est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam qui præparabit viam tuam ante te.* Ainsi soit-il.

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE : « *Miserunt Judæi, ad Joannem,*
etc. »

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

In illo tempore miserunt Judæi ab Jerusalem sacerdotibus et levitis ad Joannem, ut interrogarent eum : tu quis es ? Et reliqua. (JOAN., cap. I).

Mes Frères,

Les Pères de l'Église se sont appliqués à sonder les intentions des prêtres et des lévites dont il est parlé dans l'Évangile de ce jour. Étaient-ils de bonne foi ? Cherchaient-ils sincèrement le Messie ? Ou bien voulaient-ils surprendre dans ses paroles l'homme étrange dont l'influence toujours croissante ébranlait.

leur crédit? Je n'en sais rien. Quel que fût leur dessein, je ne pense pas qu'ils aient voulu contribuer à notre édification. Abandonnons-les au jugement de Dieu, qui pénètre les plus secrètes pensées et tournons nos regards vers le saint Précurseur.

Il ne répond que par d'énergiques dénégations à toutes les questions qui tentent sa modestie. On lui demande s'il est le Christ. Il ne refuse pas de répondre, il ne déguise pas sa pensée, mais il confesse ouvertement qu'il n'est pas le Christ : *Et confessus est et non negavit : Et confessus est quia non sum ego Christus.* Êtes-vous Élie? — Non. — Êtes-vous prophète? — Non. — Mais alors qui êtes-vous donc? Que dites-vous de vous-même? — Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droit le chemin du Seigneur, *Ego vox clamantis in deserto : diligite viam Domini.* — Pourquoi baptisez-vous si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète? Je baptise dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas : c'est lui qui doit venir après moi ; il est au-dessus de moi, et je

ne suis pas **digne** de délier la courroie de sa chaussure. *Cujus non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti* (1).

Si Jean-Baptiste n'eût été qu'un homme vulgaire, il eût pu tromper la bonne foi du peuple ou tomber dans les pièges de la synagogue. Mais au moment où l'opinion publique lui offre un piédestal, au moment où l'on fait appel en son cœur à la passion dont tout cœur d'homme suit si facilement la pente, il se rapetisse, il s'abaisse, il nous donne à tous une magnifique leçon d'humilité. Ne vous attribuez pas la gloire qui n'est point en vous, couvrez d'une ombre discrète les vertus et les privilèges dont il a plu à Dieu de vous honorer, ne reconnaissez pas d'autre grandeur que la sienne et prosternez-vous devant elle dans un sentiment profond de votre indignité. Voilà ce qu'il nous dit. Paroles austères en même temps que sublimes, bien dignes d'être offertes à la méditation des âmes chrétiennes.

Cependant, mes frères, je vois quelque chose de plus grand dans notre Évangile : J'y

(1, JOAN., cap. XI, 19-28.

vois la transfiguration du ministère sacerdotal en ses deux actes essentiels : la parole et le sacrement. Debout entre les temps anciens et les temps nouveaux, Jean-Baptiste annonce la fin du sacerdoce judaïque et proclame l'excellence du sacerdoce chrétien. Appliquez-vous, je vous prie, à ces considérations.

I

Les deux actes essentiels du ministère sacerdotal sont la parole et le sacrement. La parole instrument de la vérité, le sacrement instrument de la grâce, cette énergie surnaturelle qui s'ajoute à la nature humaine afin de la rendre digne d'entrer en rapport avec la divinité. C'est un grand spectacle que nous donne l'humanité religieuse et qui confondra éternellement les prétentions de ceux qui ne demandent la lumière qu'à leur raison, et la force qu'à leur courage ; de ceux dont toute la religion se résume en cette orgueilleuse formule : Dieu et moi ; pas d'intermédiaire entre ma nature et son être sublime. —

De tout temps, et chez les peuples les plus barbares, nous entendons une parole qui n'est pas la parole de l'homme ; nous voyons des signes mystérieux ayant pour but de consacrer la nature humaine, de l'initier au culte de la divinité et de lui donner, selon la parole d'un ancien, « comme le principe d'une vie meilleure ». Le prêtre, à quelque culte qu'il soit asservi, raconte au peuple les secrets du ciel et en répand sur ceux qui les demandent les bénédictions. Memphis, Babylone, Athènes et Rome ne conservent, au sein de l'erreur et de la corruption, une attitude religieuse que grâce aux deux actes essentiels du ministère sacerdotal, la parole et le sacrement. — La parole est dépravée, le sacrement est infirme ; mais tous deux ils rendent témoignage d'une tendance universelle de la nature humaine, cherchant Dieu, et se reconnaissant impuissante à entretenir avec lui le commerce sacré dont elle a besoin.

L'histoire accuse les prêtres des cultes antiques d'ambition, de ruse, d'exploitation déloyale et sacrilège des instincts populaires, et

l'histoire a raison ; mais en signalant un abus elle affirme une loi ; en réprouvant un crime elle constate une vérité générale : à savoir que Dieu n'a pas fait l'homme pour qu'il marchât vers ses destinées éclairé seulement par la lumière incertaine de sa raison, appuyé seulement sur les forces chancelantes de sa volonté ; que Dieu a ajouté aux lumières de la raison les lumières de son Verbe, aux forces de la volonté les forces de sa grâce. Au faite de tous les pouvoirs et de tous les ministères, Dieu a placé le pouvoir et le ministère sacerdotal armé de la parole et du sacrement. Nier ces deux choses c'est refuser à Dieu le droit et la puissance d'entrer en rapports intimes avec des êtres dont il est le père et le maître, c'est outrager la nature humaine dans sa plus haute, sa plus légitime, sa plus universelle tendance.

Parole et sacrement ; ces deux choses ont été altérées par l'ignorance et les passions humaines. C'est pourquoi le Seigneur offensé de l'erreur et de la superstition, est intervenu d'une manière solennelle. Son peuple, sorti

des flancs généreux du père des croyants, venait d'échapper à la servitude de l'Égypte, aux étreintes d'un peuple barbare, comme parle l'Écriture : *In exitu Israël de Egypto domus Jacob de populo barbaro*. Le peuple égyptien déjà célèbre par ses lois et ses gigantesques travaux, était cependant un peuple barbare. Barbare, car il avait prostitué aux idoles les adorations qui n'étaient dues qu'à Dieu. Barbare, car ses traditions et ses rites avaient été défigurés par un sacerdoce infidèle, et avaient reçu l'empreinte du génie funeste qui depuis l'origine du monde trouble l'humanité dans ses actes religieux. Barbare, car le commerce sacré que tout homme doit entretenir avec la divinité n'avait plus lieu chez lui qu'entre des âmes avilies et une nature déshonorée. Dieu appela donc son peuple au désert. Il fit passer sous ses yeux les traditions et les rites primitifs à travers les feux purificateurs du Sinaï. Il chargea son serviteur Moïse d'instituer un sacerdoce sans tache ; et à ce sacerdoce il donna sa parole et ses sacrements. La révélation mosaïque était donc sous la garde

d'un sacerdoce vénéré. Sans y rien changer Dieu l'enrichissait de temps à autre par des oracles qui calmaient les impatiences de son peuple, trop empressé de voir s'accomplir les grands événements dont il portait le germe en son sein. Debout au seuil du sanctuaire, couvert de l'éphod, du rational et de la mitre, le prêtre attendait les enfants d'Israël, que des solennités sagement distribuées dans le cours de l'année attiraient vers Dieu. Il expliquait la loi, il prenait dans ses bras les enfants pour les consacrer au Seigneur, il immolait les victimes, il brûlait les holocaustes, il aspergeait de sang les pécheurs qui demandaient le pardon de leurs fautes, car sans le sang il ne pouvait pas y avoir de rémission du péché : *Non sine sanguine fit remissio peccatorum.*

Il en fut ainsi jusqu'aux jours de Jean-Baptiste. Les siècles du désir et de l'espérance touchaient à leur fin ; de nouveaux temps allaient commencer et avec ces nouveaux temps un nouveau sacerdoce. Dieu, qui prépare toujours d'une manière savante les grands événements, trouva bon de consommer le sacerdoce

antique et d'essayer le sacerdoce nouveau dans la personne du Précurseur de son Fils. Semblable à l'étoile du matin qui brille au firmament pendant que le soleil se balance invisible sous la courbe de l'horizon comme pour prendre son élan vers le sommet des cieux ; semblable à l'étoile du matin, dernier reste d'une nuit consolée par des légions d'astres froids et pâles, et miroir de l'astre glorieux qui va paraître, Jean-Baptiste se lève et brille à l'aurore du Nouveau Testament. La Judée est pleine du bruit de sa renommée ; les souvenirs de sa prédication vigoureuse et austère se transmettent d'une région à l'autre, de tous les pays on accourt à son baptême, et la synagogue agitée par de sinistres pressentiments plutôt que par de religieuses espérances lui envoie demander qui il est : *Tu quis es ?*

Il n'est pas prophète, dit-il, c'est-à-dire, qu'il n'a pas reçu mission d'entrevoir et d'annoncer dans le lointain le Désiré des nations, mais il le voit près de lui et le montre du doigt. Comme Isaïe il a reçu le feu sacré,

et comme Jérémie il a été appelé et sanctifié dans le sein de sa mère, non pas par une vertu anticipée du Rédempteur, mais par son mystérieux attouchement. Ses premiers tressaillements sont une prédication qui révèle la présence même de celui dont les prophètes disaient : il doit venir. A son égard il est plus que prophète, il est révélateur. David chantait son glorieux fils que Dieu lui montrait dans les lumières de l'inspiration. Il chantait la nuit et le jour, mais ses oracles inaccomplis tombaient douloureusement dans le vide des siècles. Les figures qui réjouissaient son cœur paternel ne disparaissaient que pour le laisser dans une solitude désolée où il ne rencontrait plus que le souvenir importun de ses iniquités. L'ivresse de ses larmes succédait à l'ivresse de ses transports prophétiques. Mais Jean-Baptiste est l'heureux témoin des mystères qu'il annonce. Il voit devant lui le fils glorieux de David, il le voit et son cœur est inondé d'une joie que n'ont point connue les prédicateurs de l'avenir. Voici, s'écrie-t-il, au milieu de ses discours, voici l'agneau de Dieu

qui enlève les péchés du monde. *Ecce agnus Dei qui tollit peccatum mundi*. Ne le laissez pas passer sans incliner vos cœurs et sans préparer vos âmes. *Dirigite viam Domini... parate vias Domini...* Le voici ! le voici ! *Ecce ! Ecce !* Daniel, le chronologiste de la Providence, a compté avec une scrupuleuse exactitude les soixante-dix semaines d'années qui doivent s'écouler jusqu'à la venue du Messie. Mais les juifs trompés par des désirs charnels ont oublié son calcul. Jean les met sur la voie, car son œil abreuvé de la lumière divine a découvert celui qui se cachait dans l'ombre d'une vie humiliée. Il est au milieu de vous, dit-il, et je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure : *Medius stetit vestrum*.

Tu quis es ? Jean, qui es-tu ? Il n'est pas Élie, c'est-à-dire, il n'est pas en chair et en os le prophète dont la mémoire est si aimée du peuple juif. Élie s'est enfui dans la solitude pour éviter le contact d'une génération corrompue. Il a rempli le désert de ses prières et de ses miracles. Il a vécu dans les austérités

de la pénitence. Mais il attendit l'âge d'homme pour commencer sa vie solitaire et mortifiée. Jean tout petit enfant a quitté la maison paternelle et s'est séparé des humains. En compagnie des bêtes fauves auxquelles il demandait ses vêtements, nourri à l'aventure comme les mendiants, il se préparait à sa manifestation. Quand il parut, on reconnut en lui l'esprit et la vertu d'Élie ; mais déjà il avait surpassé ce prophète vénéré. Il était mûr à l'âge où l'autre commençait à peine, car il n'eut point d'enfance, il fut toujours homme ; la tradition se tait sur ses premières années parce qu'il n'en connut point les misères et les faiblesses. *Tempus siletur infantix eo quod infantix impedimenta nescivit* (1).

Tu quis es ? Jean qui es-tu ? Il n'est pas le Christ. Il le confesse, et bien loin de revenir sur cette confession, il la répète avec une sainte énergie : *confessus, et non negavit et confessus est*. Il n'est pas le Christ, mais entre toutes les figures qui le précèdent et l'annon-

(1) S. AMBROISE, *in Luc.*, lib. 2.

cent il est la plus parfaite. Prophétisé comme lui, figuré comme lui, comme lui annoncé par un ange, comme lui porteur d'un nom céleste, comme lui répandant la joie à sa naissance, comme lui croissant en grâce et en sagesse, comme lui préparant dans l'ombre et le recueillement sa manifestation, comme lui entrant dans la vie publique à l'âge de trente ans, comme lui commençant sa prédication par la pénitence, comme lui entouré de disciples et de foules avides d'entendre sa parole, comme lui en butte à la jalousie des pharisiens, comme lui démasquant leur hypocrisie, comme lui tombant dans la lutte, victime d'une haine implacable et d'une méprisable faiblesse : voyez comme il ressemble au Christ. Cependant il n'est pas le Christ, il le confesse et le reconfesse. *Confessus est... et confessus est.*

Tu quis es? O Jean, qui es-tu donc ? Voici le témoignage que nous te rendons : si tu n'es pas prophète, tu es plus que prophète ; si tu n'es pas Élie, tu possèdes son esprit et sa vertu ; si tu n'es pas le Christ, tu en es la

figure la plus vive, la plus saisissante, la plus accomplie. — Voici le témoignage que te rend le Sauveur : « En vérité, je vous le dis, entre tous les fils de la femme, il ne s'en est pas élevé de plus grand que Jean-Baptiste : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista* ». O Jean, quel témoignage ! Ni les patriarches, ni les prophètes, ni les rois, ni les sages, ni rien de tout ce qui fut grand au monde n'égale ta grandeur. Mais toi que dis-tu de toi-même : *Quid dicis de te ipso?*

Écoutez, chrétiens, écoutez le témoignage que se rend à lui-même le Précurseur : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : rendez droit le chemin du Seigneur, *Ego vox clamantis in deserto : dirigite viam Domini*. Je suis celui qui baptise dans l'eau : *Ego autem baptizo aqua*. C'est-à-dire : je suis un prêtre muni de la double puissance de la parole et du sacrement. Je suis le dernier des prêtres de l'antiquité. Fils d'Aaron et de Lévi, à terre vos vêtements flottants et somptueux devant la tunique de peaux de bêtes qui me couvre, à terre l'éphod et le rational devant ma cein-

ture agreste, à terre vos tiaras et vos mitres devant ma tête nue, à terre vos signes sacrés devant la piscine où je baptise. Taisez-vous, n'étendez plus vos mains pour bénir; j'ai dans la bouche la dernière parole et entre les mains le dernier sacrement des siècles préparateurs. Car, entendez-le bien, celui qui devait venir est arrivé. Préparez sa voie, c'est-à-dire, que votre âme soit disposée par la foi à recevoir sa parole bénie; lavez-vous dans le baptême d'eau, c'est-à-dire, que votre âme soit préparée par la pénitence à recevoir la grâce de la régénération, dans les feux de l'Esprit Saint. Voici venir le grand-prêtre de Dieu, le prêtre éternel et avec lui une nouvelle parole, de nouveaux sacrements, un nouveau sacerdoce. Vrai Melchisédech je te salue, et avec toi je salue la génération sacrée qui doit te succéder jusqu'à la fin des siècles. Je la vois, je la vois dans toute la splendeur de son ministère, et je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure: *Non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti.*

II

Mes Frères, je viens d'abaisser le Précurseur du Christ devant ses successeurs. En ai-je le droit ? N'est-ce pas contredire aux paroles du Sauveur que je citais tout à l'heure : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista*. Je ne le pense pas, et vous serez de mon avis si vous comparez dans la personne et le ministère de Jean-Baptiste le sacerdoce ancien au sacerdoce nouveau. Jésus-Christ devait à son parent et à son ami le témoignage qu'il a rendu de lui, mais c'était sans préjudice de la race nouvelle et spirituelle qui devait perpétuer dans le monde sa présence adorable et son action salutaire.

Depuis que Jésus-Christ a fait entendre sa parole, depuis que sur la croix il a offert son sacrifice, le sacerdoce est transfiguré. Il n'est plus permis aux prêtres assaillis par les questions de nos pharisiens modernes de répondre

à ces paroles : *Tu quis es ?* Qui es-tu ? par les énergiques dénégations de Jean-Baptiste. Le prêtre n'a point usurpé ses grands honneurs et ses grands pouvoirs, il les a reçus de Dieu, maître de toute gloire et de toute puissance. Hier il n'était rien, rien que le fils oublié d'une famille obscure, sans nom et sans pouvoir ; il s'est couché près du marchepied de l'autel, comme pour mieux protester de son néant, la voix d'un père a encouragé son âme tremblante, il s'est approché, il a été oint et béni, il a touché les vases du sacrifice et voilà qu'il se relève avec un nom au-dessus de tout nom, un pouvoir au-dessus de tout pouvoir.

Déjà l'antiquité avait élevé le prêtre, en son estime, au-dessus des majestés couronnées. Le roi personnifiait la puissance et la gloire humaine, le prêtre personnifiait la plus sublime des idées, l'idée de Dieu, le plus noble des sentiments, le sentiment religieux. La vénération publique lui faisait une existence privilégiée d'où l'on écartait les charges et les soins profanes, afin qu'il fût tout entier

à ses fonctions sacrées. « C'est la loi, disaient les anciens, que le prêtre soit plus haut de nature que le reste des hommes, et qu'il ait comme un caractère divin, afin que, placé en qualité de médiateur sur les confins des deux mondes, il apaise la divinité et la rende propice aux humains, et que ceux-ci reçoivent par son ministère les bienfaits que Dieu leur destine ».

Si telle était l'opinion des anciens, que devons-nous penser du prêtre depuis que le prêtre éternel l'a transfiguré? Approchez-vous de lui, et demandez-lui : qui es-tu : *Tu quis es ?* Es-tu prophète? — Pourquoi serais-je prophète? Nous n'avons plus besoin d'oracles. La réalité promise s'est manifestée au monde dans une incomparable lumière ; aujourd'hui nous l'embrassons, nous la tenons, nous en jouissons dans les amoureux transports de notre foi. — *Tu quis es ?* Qui es-tu? Es-tu Élie. — Pourquoi serais-je Élie? Son heure n'est pas encore venue. Attendez la suprême catastrophe qui doit le ramener sur la terre. — *Tu quis es ?* Qui es-tu? Es-tu le Christ ?

Ah! chrétiens, voici la grande et souveraine

question ! Que va répondre le prêtre ? — Eh bien, il confesse, et loin de revenir sur cette confession, il confesse de nouveau avec une ferme conviction, avec une pieuse reconnaissance, avec une sublime fierté, qu'il est le Christ : *Confessus est, et non negavit et confessus est quia sum ego Christus*. Un pareil aveu n'est-il pas le fait d'une ambition coupable et sacrilège ? Non, chrétiens, non. Le prêtre se connaît. Il sait que comme vous il est né misérablement dans l'iniquité, il entend les appels sinistres de ses passions, il voit l'abîme de ses misères, il est convaincu qu'il est indigne, plus que vous, peut-être, oui plus que vous de porter un fardeau qui serait redoutable aux anges eux-mêmes. Cependant il confesse de nouveau qu'il est le Christ : *Confessus est, et non negavit, et confessus est quia sum ego Christus*. Admirable substitution ! Le prêtre éternel voulant exercer dans les cieux l'office de sa perpétuelle intercession et séduire constamment le cœur de son Père par le spectacle de ses blessures et de ses plaies, le prêtre éternel a laissé sur la terre un homme

comme nous. Il ne s'est pas contenté de lui dire comme aux anciens : va à ce peuple : *vade ad populum istum* ; mais il l'a saisi au plus intime de son être. Il a marqué son âme d'un signe mystérieux auquel on le reconnaîtra éternellement. Son caractère sacerdotal n'est pas seulement une chose sainte et salutaire, c'est une chose tenace, ineffaçable, perpétuelle et incorruptible comme l'esprit dans lequel elle est imprimée, c'est le serment de Dieu écrit dans l'âme humaine. — « Tu es prêtre, pour toujours ». — Le prêtre est marqué, et en le marquant, le Christ a transfiguré son âme et élevé ses puissances. Après cela il lui a dit : Va, enseigne et baptise, je suis avec toi jusqu'à la consommation des siècles. *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*. Les fils d'Aaron et de Lévi pouvaient dire ces paroles de saint Paul : *Pro Deo legatione fungimur*. Les continuateurs du sacerdoce de Jésus-Christ ne se contentent pas de dire : *Pro Christo legatione fungimur*. Et cependant c'est une personne auguste et sacrée que la personne d'un ambassadeur. — Je suis

le roi de France, disait avec fierté un de nos ambassadeurs à un prince qui l'insultait. — Je suis le Christ, peut dire le prêtre à ceux qui lui demandent qui il est. Je suis le Christ, non seulement parce qu'il m'envoie, mais parce que j'ai reçu son onction. Christ veut dire : oint, sacré. N'ai-je pas été comme lui oint et sacré ? Écoutez donc, je le confesse et recon- fesse : Oui je suis le Christ : *Sum ego Chris- tus*. Il est avec moi. Il est en moi. — Jésus a dit : *Ego et Pater unum sumus* : Moi et le Père nous ne sommes qu'un, et moi je dis : *Ego et Christus unum sumus* : Moi et le Christ nous ne sommes qu'un. — Jésus a dit : *Qui videt me videt et Patrem*. Qui me voit, voit mon Père, et moi je dis : *Qui videt me videt et Christum* : Qui me voit voit le Christ. Je suis un autre Christ : *Sacerdos alter Christus*. J'ai dans ma bouche sa parole, dans mes mains ses sacrements.

Ainsi donc, Chrétiens, le prêtre de la nou- velle alliance c'est le Christ lui-même faisant entendre ses saintes et puissantes clameurs pour rassembler autour de lui les âmes qui

veulent se baigner dans les lumières de la foi. Il crie au désert, *Ego Christus clamans in deserto*. Le désert c'est la solitude dépeuplée de tout ce qui charme et séduit les sens ; ruisseaux, fleurs, ombrages, concerts de la nature, rien de tout cela dans les plaines arides que dévore le soleil. Ainsi la vie du prêtre. Il a renoncé aux affections qui émeuvent en vous la chair et le sang, il a renoncé aux plaisirs qui délassent votre esprit et votre cœur quand ils ne le corrompent pas. Sans se compromettre il ne peut pas aimer ce que vous aimez, il ne peut pas être ce que vous êtes, il ne peut pas faire ce que vous faites. Le désert, la solitude austère, c'est sa patrie ; c'est de là qu'il vous appelle. Quand vous n'y êtes plus avec lui il se recueille, il prie, le silence le prépare à pousser plus vigoureux et plus pénétrants les cris qui vous appellent de nouveau.

« *Ego Christus clamans in deserto*. Je ne me contente pas de crier comme les anciens : Ouvrez vos âmes, celui qui doit venir arrive, préparez sa voie ; mais cette voie je

vous la montre : La voici ! c'est l'Évangile, tout plein des vérités que l'éternel témoin des choses divines a apportées du ciel : Vérités sur les perfections cachées de Dieu et sur les mystères de sa vie intime, vérités sur les ineffables opérations de sa puissance et sur les bienfaits de son amour, vérités sur les relations de notre esprit, de notre volonté, de notre conscience avec la mystérieuse conduite de sa Providence ; vérités sur les fins que Dieu se propose et sur le but de notre vie ; vérités dont l'ensemble doit nous éclairer mieux que ne le pourraient faire toutes les sciences humaines, sur notre origine, notre nature, notre état, nos devoirs, nos destinées. Si je vous demande d'humilier votre raison devant des mystères qu'elle ne peut pas comprendre, de vous prosterner devant l'humanité sainte dont le Verbe s'est revêtu pour rapprocher de vous la divinité et vous racheter, de ne chercher qu'en lui votre joie, votre gloire et votre salut, d'imiter les vertus dont il vous a donné l'exemple, de faire violence à vos passions, de mépriser le monde : ses maximes,

ses opinions, ses préjugés et ses plaisirs, de marcher dans les âpres sentiers de l'abnégation, de l'austérité et de la pénitence, ce n'est pas moi qui parle. Ma doctrine n'est pas mienne; c'est la doctrine du Christ qui m'envoie, — je ne parle que comme il m'a dit de parler; — qui m'écoute l'écoute, qui me méprise le méprise; — Je suis le Christ: *Ego Christus clamans in deserto* ».

Vous entendez, mes frères, le prêtre est le Christ parlant; c'est encore le Christ agissant; non plus à la superficie de la nature humaine, comme le sacerdoce judaïque, comme Jean-Baptiste lui-même, mais jusqu'aux intimes profondeurs de l'âme. Dans les sacrements de la loi ancienne tout venait de l'âme instruite par le signe; dans les sacrements de la loi nouvelle, le signe opère ce qu'il indique, l'âme est atteinte, pénétrée, purifiée, illuminée, transformée par sa vertu. Or, regardez bien, je vous prie, ce signe, ce sacrement est entre les mains et dans la bouche du prêtre; c'est avec cela qu'il peut confesser et reconfesser qu'il est le Christ:

Confessus est, et non negavit, et confessus est quia sum ego Christus.

« Voyez, dit-il, ce que je fais: un enfant est engendré dans le péché, je lui dis: Je te baptise, et il vit à la grâce. Plus tard, il a besoin de lumière et de force, je lui dis: Reçois l'Esprit Saint, et le divin Paraclet prend possession de son âme. Vous-mêmes, vous venez à moi, la mort dans le cœur et les bras chargés de chaînes, je vous dis: Soyez pardonnés, je vous absous; et vous vous relevez joyeux et libres. — Mais, c'est à l'autel qu'il faut me voir. Là, j'immole tous les jours la divine victime qui a été offerte sur le Calvaire. Examinez l'instrument béni dont je me sers pour sacrifier. Je ne dis pas: « Ceci est le corps, cela est le sang du Christ », mais « Ceci est mon corps, cela est mon sang ». Est-ce que je parlerais ainsi si je n'étais qu'un homme? Et quand bien même j'aurais l'audace de prononcer ces étranges formules: « *Je te baptise; reçois l'Esprit-Saint; je t'absous; ceci est mon corps, ce calice est le calice de mon sang,*

est-ce qu'elles produiraient leur effet si le Christ ne les prononçait pas en moi et par moi, s'il n'était pas le premier et principal agent des mystères de grâce que je célèbre ? Il m'emprunte comme un voile sous lequel il dérobe sa gloire, afin d'exercer son perpétuel sacerdoce. Il est en moi, il me pénètre. En vérité, je vous le dis, et je ne me rétracte pas, mais, je le répète avec conviction et fierté : Je suis le Christ : *Confiteor, et non nego et confiteor quia sum ego Christus* ».

O vénérable dignité des prêtres ! *O vere veneranda sacerdotum dignitas !* Le siècle léger paraît ne pas la comprendre, mais on s'aperçoit bien vite qu'il en a gardé le sentiment et le souvenir à la profonde stupeur qu'il éprouve et à la violente indignation qu'il manifeste, lorsqu'il voit un prêtre tomber. Qui s'inquiète du brin d'herbe que le pied d'un animal a foulé, ou du grain de sable qu'emporte la vague ? Mais quand le chêne se brise avec fracas, tout le monde regarde le géant foudroyé ; quand une montagne s'effondre,

toute la science est en émoi. A l'effet que produit la chute d'un prêtre on peut juger de sa grandeur.

La haine même de ses ennemis est un témoignage de son éminente dignité. Ils se gardent bien de lui demander : qui es-tu ? Car ils savent aussi bien que nous qu'il est le Christ. C'est pour cela qu'ils cherchent à le déconsidérer en inventant contre lui une foule d'accusations aussi ridicules qu'odieuses et en s'efforçant de tarir par des lois sacrilèges les sources du sacerdoce. Dans le fait, le prêtre n'est coupable à leurs yeux que de leur rappeler l'éternel Pontife dont le pardon inefficace pour leurs âmes corrompues, les accuse d'ingratitude et de trahison devant Dieu et devant les hommes. S'ils pouvaient atteindre le prêtre divin et le supprimer, il leur serait indifférent qu'il y eût des prêtres dans le monde. Les lamas, les talapoins, les bonzes, les brahmanes, les muphtis, les derviches, les rabbins et même les ministres des sectes protestantes ne les gênent guère ; mais, dans le prêtre catholique, ils voient l'homme de Dieu, le

Christ lui-même : Voilà le secret de leurs haines et de leurs sinistres projets. Sans le vouloir, ils justifient cette belle parole de saint Ephrem : « Oh ! qu'il y a de profondeur dans le formidable et admirable sacerdoce de la loi nouvelle : *O quam magnam in se continet profunditatem, formidabile et admirabile sacerdotium !* »

Formidable ! Le sacerdoce ne peut pas l'être, ne l'est pas pour vous, mes frères. Mais est-il autant admiré et respecté qu'il le mérite ? — N'avez-vous pas les yeux trop ouverts sur les imperfections et les défauts qui peuvent déconsidérer le prêtre dans l'estime des délicats ? — N'êtes-vous pas trop attentifs à ce qui vous semble répréhensible dans la conduite des représentants du Christ. — N'avez-vous pas la funeste habitude de généraliser des fautes qui ne sont, dans le sacerdoce, que de tristes exceptions. — Savez-vous garder dans vos relations les respectueux égards, dans vos conversations la sage discrétion, dans vos jugements la prudente réserve qui conviennent aux enfants de la

famille chrétienne envers ceux que l'Église appelle des anciens et des pères ? Je charge vos consciences de répondre à ces questions et me contente de vous rappeler à l'esprit de foi. Si vous vous laissez conduire par cet esprit, vous ne voudrez voir dans le prêtre que la splendeur de son caractère, l'élévation de ses fonctions, la magnificence de son pouvoir.

Vous écouterez sa parole, non parce que ses harmonies naturelles chatouillent vos oreilles et flattent votre dilettantisme littéraire, mais parce qu'elle est la parole du Christ. Vous ne vous contenterez pas d'aller chercher en lui un homme de bonne compagnie, mais vous irez lui demander la grâce de Dieu et serez à ses pieds comme aux pieds du Christ. Et, si vous rencontrez quelque âme ténébreuse et vide, vous lui direz : « Il y a en ce monde quelqu'un que vous ne connaissez pas assez : *Medius stetit vestrum quem vos nescitis* ». Allez à lui, demandez-lui la lumière et la force, car c'est le Christ ; il vous donnera la parole et la grâce du Christ.

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE : « *Anno quintodecimo, etc.* »

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

Anno quindodecimo imperii Tiberii Cæsaris, procurante Pontio Pilato Judæam, tetrarcha autem Galilææ Herode, Philippo autem fratre ejus tetrarcha Iturææ et Trachonitidis regionis, et Lysania Abilinæ tetrarcha, sub principibus sacerdotum Anna et Caïpha, factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto... Et reliqua. (Luc, cap. III).

Mes frères,

Pourquoi ce luxe d'indications historiques, cette précision de dates, ce début solennel de notre Évangile ? — Saint Luc a-t-il voulu annoncer simplement l'époque de la prédication

de Jean-Baptiste ? — Je ne le pense pas. Assurément Jean-Baptiste est plus grand que tous les personnages nommés par l'Évangéliste, Jésus-Christ, nous l'avons vu, a rendu témoignage à l'éminente dignité qui l'élève au-dessus de tous les hommes des temps anciens, mais il ne me semble pas de taille à supporter tout seul la majesté d'un tel prologue ; ce prologue appartient à plus auguste que lui. L'empire romain, l'unique empire du monde civilisé en ce temps, les princes, les gouverneurs, les prêtres, l'Esprit Saint lui-même, qui inspire les prophètes, sont convoqués autour de celui qui va venir. Jean s'élançe comme ces courriers haletants qui précèdent le char des rois et crient à la foule impatiente : — Préparez-vous, le voici qui arrive, tout à l'heure, vous le verrez : *Et videbit omnis caro salutare Dei*. Les temps sont arrivés à leur terme. Rome a triomphé, la Judée est divisée, le sacerdoce expire, l'Esprit Saint s'empare du dernier des prophètes. — Les préparations de Dieu sont achevées et Jean demande aux hommes de se préparer eux-mêmes : *Pa-*

rate viam Domini. Voilà en quelques mots tout notre Évangile.

Je dis, mes frères, que les préparations de Dieu sont achevées. Ces préparations sont un si grand spectacle pour l'âme chrétienne que j'ai cru bon de vous les mettre sous les yeux. Dieu pouvait introduire le Verbe rédempteur dans le monde à l'heure même où le genre humain devenait pécheur en la personne de son chef ; il ne l'a pas voulu. Il a laissé s'écouler une longue suite de siècles pendant lesquels l'humanité a gémi sous l'empire du péché. Pourquoi cela ? — Je pourrais vous répondre ; parce qu'il est le maître absolu de ses dons. Mais il ne nous défend pas d'entrer, autant que le peut notre faible raison, dans le mystère de ses desseins, et à la manière dont sa justice, sa sagesse et sa puissance ont manié le monde pour arriver à cet an quinzième de Tibère, où se fit entendre la prédication de Jean-Baptiste, on comprend qu'il fallait 1^o que l'humanité pécheresse sentit le besoin d'un Sauveur, que ce Sauveur fût attendu et pût être reconnu ; 2^o que tout fût prêt

pour le recevoir. Appliquons-nous à ces deux considérations, après avoir invoqué l'assistance de Marie. *Ave Maria.*

I

« L'homme avait péché par orgueil, dit saint Thomas, il convenait qu'il fût humilié jusqu'à reconnaître qu'il avait besoin d'un libérateur. Voilà pourquoi Dieu le laisse d'abord aux mains de son libre arbitre dans la loi de nature. La loi de nature ne suffisant pas à empêcher ses défaillances, Dieu lui donne la loi écrite, et, malgré la loi écrite, les défaillances ne faisant que s'aggraver, il faut bien que l'homme, à bout de forces, réclame le divin médecin qui le doit guérir de ses maux » (1). Tel est, mes frères, quant à ce

(1) Non statim post peccatum conveniens fuit Deum incarnari. Primo quidem, propter conditionem humani peccati, quod ex superbia provenerat. Unde eo modo erat homo liberandus, ut humiliatus recognosceret se liberatore indigere. Unde super illud Galat. III. *Ordinata per angelos in manu mediatoris*, dicit Glos. *Magno Dei consilio factum est, ut post hominis casum non illico Dei ius mitteretur.* Reliquit enim Deus prius hominem in

qui nous regarde, la divine économie du douloureux retard qui a suspendu, pendant plus de quarante siècles, l'exécution du décret éternel de l'incarnation. J'y reconnais la touche d'un Dieu sage et bon jusque dans ses sévérités. Nous avons méprisé ses premiers bienfaits ; il ne veut plus nous imposer aucune grâce : Il propose ; et respectant cette liberté dont nous avons abusé pour l'offenser, il veut attendre son acceptation et ses demandes. Mais pour cela il était nécessaire de nous convaincre que Dieu est maître de ses dons, et que ces dons sont indispensables à notre régénération. Or, quel plus sûr moyen pour nous amener à cette conviction que l'expérience ? L'expérience qui, en nous révélant notre faiblesse intellectuelle, nous ferait sentir le besoin d'un maître abreuvé des lumières du ciel ; l'expérience qui, en mettant à nu notre corruption morale, nous forcerait

libertate arbitrii in lege naturali, ut sic vires naturæ cognosceret : ubi cum deficeret, legem accepit, qua data, invaluit morbus non legis, sed naturæ vitio : ut ita cognita sua infirmitate clamaret ad medicum, et gratiæ quæreret auxilium (*Sum. Theol.*, III p. quæst. 1, a 5.)

d'implorer le secours et les soins d'un divin médecin ; l'expérience qui accepterait le bienfait de Dieu avec d'autant plus d'empressement et de foi qu'il serait plus impatiemment attendu ; l'expérience qui, sans nous faire mériter ce bienfait, nous en rendrait moins indignes, en nous permettant d'expier, par nos humbles désirs, l'orgueil qui fut le principe de nos malheurs.

Indubitablement la justice, la sagesse et la bonté de Dieu devaient vouloir cette expérience ; elle entraînait dans le plan des préparations divines.

Eh bien, mes frères, cette expérience a été faite. L'humanité abandonnée aux faiblesses de sa raison, à la corruption de ses instincts, aux égarements de sa volonté, est tombée jusqu'au fond des abîmes de l'erreur et du crime.

La raison !... Elle n'a épargné, hélas, aucune vérité. Dieu, son être unique, son essence, ses perfections, son gouvernement, tout a été défiguré. L'homme, son origine, sa nature, ses devoirs, ses destinées, tout a été avili. De l'universalité de l'erreur tous les

crimes sont sortis, comme par une germination naturelle : idolatrie, superstition, magie, apothéoses des vices encensés comme des divinités, injustices, débauches de la chair, abominables cruautés. Et tous ces crimes se produisant, non comme des accidents réprouvés, dans la vie des individus, des familles et des sociétés, mais comme des habitudes passées dans le sang des nations, et se développant à l'aise sous le triple patronage des lois, de l'opinion et de la religion.

Dans ces abîmes d'iniquités, le peuple juif a jeté ses prévarications. Dieu l'a séparé des gentils et lui a donné sa loi sainte pour la préserver de sa corruption. Toujours protégé, toujours béni, toujours consolé, toujours sauvé, il multiplie ses ingratitude. Il murmure, il se plaint, il oublie les promesses, il méprise les menaces, il mêle son sang au sang des étrangers, il déserte le temple, il court aux bois sacrés, il sacrifie sur les hauts lieux, il immole ses enfants aux divinités cruelles, il imite les infamies des nations et, après avoir pleuré les saints rois, il se

jette aux bras des monstres que les prophètes maudissent et que la loi excommunie. On voudrait pouvoir reposer sur lui son regard attristé, et se consoler en le contemplant de l'effroyable spectacle qu'offre le genre humain. Mais, non, il comble la mesure et achève l'expérience de nos faiblesses et de nos misères.

Soyons donc fiers après cette expérience et croyons encore à la toute-puissance de la raison et de la volonté humaines ! Cependant, mes frères, vous pouvez me demander si Dieu ne s'est pas trompé, si en voulant donner une leçon à notre orgueil, il n'a pas poussé l'humanité jusqu'au désespoir. Eh bien, non. Il y a toujours au fond de l'âme humaine un reste de droiture, qui l'éclaire sur sa misère. Il était impossible que, dans l'universel naufrage de la vérité et de la vertu, l'humanité ne sentit pas le besoin d'un Sauveur. Toutefois ce besoin ne pouvait que creuser l'âme humaine jusqu'à la désespérer, si rien ne lui eût dit qu'elle dût être un jour satisfaite. Aussi entrerait-il dans le plan des préparations de Dieu

que le Sauveur fût attendu et qu'on pût le reconnaître au jour de son avènement. — Étudions sur ce point la conduite de la Providence.

Le Sauveur que Dieu destinait au monde c'était son propre Fils. Il n'attend pas que l'expérience de nos erreurs et de nos crimes soit consommée pour le promettre, mais il fait tomber du ciel l'espoir de notre délivrance en même temps que la malédiction qui condamne la femme à des enfantements douloureux. A partir de la chute du genre humain, les oracles se suivent à travers les siècles : non pas des prédictions incertaines et équivoques qu'on n'entend qu'à de rares intervalles ; mais des prédictions certaines, précises, continues, qui saisissent à l'avance et fixent en traits lumineux toute la vie du libérateur attendu. Le premier de tous, le père du genre humain entend une parole d'espérance. Le serpent est maudit, le fils de la femme triomphera de ses embûches, le Promis de Dieu sera un enfant de la race humaine (1). — En

(1) GEN., cap. III, 15.

toi et en ta descendance seront bénies toutes les nations de la terre, est-il dit à Abraham, à Isaac et à Jacob (1). — C'est bien, les peuples ont renié la lumière, désormais le Promis sera pressé sur le cœur d'un peuple fidèle, — mais quelle tribu dans ce peuple héritera de la promesse ? — Juda, tes frères te loueront, car de toi sortira celui qui doit être envoyé (2). — C'est bien encore, le Promis sera le fils de Juda ; mais donnez toujours de la lumière, ô divin Esprit, qui inspirez les prophètes, dites-nous quelle famille en Juda fera passer son sang dans les veines sacrées de Celui qui doit venir. — « Je l'ai juré sur mon Saint des Saints, est-ce que je mentirais à David ? Son royaume demeurera éternellement (3). — Je susciterai à David un descendant plein de Justice et son nom sera Jéhovah notre juste » (4). Tout est dit sur la descendance. Le Promis sera fils de l'humanité, de la race choisie des patriarches, de la

(1) *Ibid.*, cap. xii, 3 : — cap. xxvi, 4 : — cap. xxviii, 14.

(2) GEN., cap. xlix, 8 et seq.

(3) PSALM., LXXXVIII.

(4) JEREM., cap. xxiii, 5, 6.

tribu bénie de Juda, de la famille royale de David. — Mais encore de la lumière, ô saints prophètes, encore, encore. Quand le Promis viendra-t-il ? — Écoutez, mes frères : « Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le chef de sa race jusqu'à ce que vienne le Messie, et celui-là sera l'attente des nations (1). — Le second temple sera témoin de sa présence et de ses œuvres (2). — Comptez soixante-dix semaines d'années à partir de l'édit des Perses pour la reconstruction du temple de Jérusalem, arrêtez-vous trente-trois ans avant la moitié de la dernière semaine, et tombez à genoux près d'un berceau ; c'est là que repose l'envoyé de Dieu (3). — Où donc est-il ce berceau ? « O toi, Bethléem, tu es une toute petite ville en Juda, de toi cependant sortira le dominateur d'Israël qui vient de l'éternité » (4). Il naît à Bethléem, mais comment naît-il ? « Merveille inouïe, la femme toute

(1) GEN., cap. XLIX, 10.

(2) AGG., cap. II, 4, 10.

(3) DANIEL., cap. IX, 21 et seq.

(4) MICH., cap. V, 2 et seq.

seule portera l'homme en son sein (1) ! — Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils que l'on appellera Emmanuel » (2). — Que deviendra ce prodigieux enfant ? « Dieu envoie son ange devant lui pour préparer sa voie » (3). — Il fait entendre pour la première fois aux confins de Zabulon et de Nephtali sa parole bénie (4). — Il vient accomplir la volonté de celui qui l'envoie (5). — Il ne brise point le roseau déjà froissé, il n'éteint point la mèche assombrie (6). —

Il prêche les préceptes du Seigneur (7), — il est le docteur de la justice (8), — il passe avec Dieu un nouveau contrat d'alliance (9). — Il fait voir les aveugles, entendre les sourds, marcher les boiteux, parler les muets, il fortifie les mains languissantes et soutient

1) JEREM., cap. xxi. 22.

2) ISAI., cap. ix, 1, 2.

3) MALACH., cap. iii, 1.

4) ISAI., cap. ix, 1, 2.

5) PSALM., xxxix.

6) ISAI., cap. xlii, 2, 3.

7) PSALM., ii.

8) JOEL, cap. ii, 23.

9) JEREM., cap. xxxi, 31 et seq.

les genoux tremblants (1). — Il réveille ceux qui dorment du sommeil de la mort (2). — Il est prophète comme Moïse, qui n'eut point son pareil (3). — Il est trahi par les siens (4), — ceux qu'il aime se déclarent ses ennemis (5), — il est pris dans leurs filets comme l'oiseau que guette le chasseur (6). — Il tend la joue à ceux qui le frappent et se laisse rassasier d'opprobres (7). — On a pesé trente deniers pour la récompense de celui qui l'a livré (8), et ses ennemis ont dit : Condamnons-le à la mort la plus infâme (9), — servons-nous du bois pour le faire mourir (10). — Il a livré son âme, et il a été mis au nombre des scélérats (11). — On a percé ses pieds et ses mains, on a compté tous

(1) ISAI., cap. xxxv, 3 et seq.

(2) *Ibid.*, xxvi, 19.

(3) DEUT., cap xviii, 15 et seq. ; cap. xxiv, 10.

(4) PSALM., xl et liv.

(5) *Ibid.*, cviii.

(6) JEREM., THREN., cap. iii, 52 ; cap. iv, 20.

(7) JEREM., cap. iii, 30.

(8) ZACH., cap. xi, 12, 13.

(9) SAP., cap. ii, 20.

(10) JEREM., cap. xi, 19.

(11) ISAI., cap. liii, 12.

ses os (1). — On lui a donné du fiel pour nourriture, et dans sa soif on l'a abreuvé de vinaigre (2). — Ceux qui le voient l'insultent (3). — Mais lui prie pour les violateurs de la loi (4). — Il est le dernier des hommes, il connaît tous les secrets de la souffrance (5). — Mais Dieu lui donnera le prix de ses douleurs, il justifiera un grand nombre de ceux dont il a porté les iniquités, le Seigneur lui départira une nombreuse postérité, parce qu'il s'est livré à la mort (6). — Son sépulcre sera glorieux (7). — Dieu ne permettra pas que son saint voie la corruption (8). — Mais il le retirera des portes de la mort et lui dira : Asseyez-vous à ma droite (9). — Il est le prince de la paix (10). — Sa domination s'étend d'une mer à l'autre mer, et jusqu'aux

(1) PSALM., XXI.

(2) *Ibid.*, LXVIII.

(3) *Ibid.*, XXI.

(4) ISAI., cap. LIII, 12.

(5) *Ibid.*, cap. LIII, 2 et seq.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*, cap. XI, 10.

(8) PSALM., XV.

(9) *Ibid.*, IX-CXIX.

(10) ISAI., cap. IX, 6.

extrémités de la terre (1). — Dieu l'a donné comme chef et pour précepteur aux gentils (2). — Son empire se multiplie (3) et les idoles s'écroulent devant lui (4). — Son royaume durera depuis maintenant jusqu'à toujours (5). — O saints prophètes, quel homme prodigieux vous nous annoncez ! — Taisez-vous, mortels, ce n'est pas un homme, « sa génération est dans le principe et dès l'éternité (6), — qui pourra la raconter (7) ? — Dieu lui a dit dans un aujourd'hui qui n'a ni commencement ni fin : Tu es mon fils, je t'engendre à présent, demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage (8). — C'est l'Admirable, le Conseiller, le Dieu tout-puissant, le Père de l'éternité, Emmanuel ou Dieu avec nous (9). — C'est Jéhovah notre Juste (10) ».

(1) ZACH., cap. ix, 10.

(2) ISAL., cap. lv, 4.

(3) *Ibid.*, cap. ix, 7.

(4) *Ibid.*, cap. ii, 18.

(5) *Ibid.*, cap. ix, 7.

(6) MICH., cap. v, 2.

(7) ISAL., lxi, 8.

(8) PSALM., ii.

(9) ISAL., cap. ix, 6.

(10) JEREM., cap. xiii, 6.

Ne dirait-on pas une histoire, mes frères ? Eh bien, non. C'est une longue suite d'oracles qui s'accumulent et se soudent l'un à l'autre en traversant les siècles et dont le plus jeune précède de quatre cents ans le libérateur annoncé. Un peuple privilégié les recueille. Aussi voyez comme il se penche vers l'avenir, au milieu des ombres de mort qui planent sur le genre humain. Surpris par la mort, les vrais Israélites ne se croient pas trompés, mais ils s'endorment avec la douce confiance qu'un jour l'envoyé de Dieu, le libérateur, viendra visiter leurs tombeaux, et toucher d'une main bienfaisante leurs os flétris, leurs cendres oubliées. Prêtez l'oreille aux humbles et touchantes expressions de leurs désirs : « Seigneur, disent-ils, nous attendrons celui qui doit nous sauver (1), — fais appel à ta puissance et viens nous délivrer (2). — Montre-nous ta face adorable et nous serons

(1) *Salutare tuum expectabo Domine* (GEN., cap. XLIX, 18).

(2) *Excita potentam tuam et veni, ut salvos facias nos* (PSALM., LXXIX).

sauvés (1). — Aie pitié de nous, nous t'attendons (2). — Regarde, nous sommes ton peuple (3). Que ne déchires-tu les cieux ! Que ne descends-tu vers nous (4). — Cieux, répandez votre rosée et que les nuées pleuvent le juste (5). — Que la terre s'entr'ouvre et germe le Sauveur (6). — Envoie, ô Jéhovah, l'Agneau dominateur de la terre (7). — Ah ! il va venir, il ne tardera pas (8). — C'est notre Dieu ; nous l'avons attendu, il nous sauvera » (9). — Semblables à ces murmures, à ces bruits, à ces explosions de voix qui animent la nature aux approches de l'aurore,

(1) *Ostende faciem tuam et salvi erimus (Ibid).*

(2) *Miserere nobis, Domine, miserere nobis. (TOB., cap. VIII).*

(3) *Domine, miserere nostri, te enim expectavimus. (ISAI., cap. XXXIII, 2).*

(4) *Utinam dirumperes cœlos et descenderes (Ibid. cap. LXIV, 1).*

(5) *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum (ISAI., cap. XLV, 8).*

(6) *Aperiatur terra et germinet salvatorem (Ibid).*

(7) *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ (ISAI., cap. XVI, 1).*

(8) *Veniet et non tardabit (HABAC., cap. II, 3).*

(9) *Expectavimus eum et salvabit nos. (ISAI., cap. XXV, 9).*

les prières deviennent plus pressantes à mesure que les temps s'avancent. Les désirs sont au comble à l'heure où le vieux Zacharie entonne son *Benedictus*.

Ne croyez pas, mes frères, que ces désirs soient tellement propres au peuple de Dieu que le reste de la terre les ignore. Israël espère mieux, c'est vrai, parce que ses promesses sont plus certaines et plus précises ; mais grâce à ses pérégrinations et à ses malheurs, les oracles ont pénétré partout et l'on peut voir chez tous les peuples une agitation sainte ; ils comptent sur l'avenir. L'Orient et l'Occident, les grandes villes, les steppes barbares, les forêts sauvages, les îles égarées et les lointains continents, attendent sous des noms divers, et sous des figures altérées le libérateur universel. Les prêtres avivent cette espérance et les sages la confirment. « Il faut, dit Platon par la bouche de Socrate, que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous conduire envers les dieux et envers les hommes » ; à quoi Alcibiade répond : « Quand viendra ce temps ?

Qui nous enseignera ces choses ? J'ai un désir ardent de connaître ce quelqu'un » (1). Enfin, sur le seuil du nouvel âge, Virgile chante en ces termes l'espoir de l'univers :

« Les temps annoncés par l'oracle sont arrivés.
L'ordre immense des siècles se renouvelle,
Un nouveau-né est envoyé des cieux.
Il prendra vie au sein de la divinité,
Il verra les héros mêlés aux dieux et sera lui-même distingué par eux.

Il gouvernera l'univers apaisé par les vertus de son père.

L'heure a sonné, viens prendre tes grands honneurs,

Viens, cher fils d'un Dieu, grand rejeton de Jupiter !

Regarde devant toi, le globe s'incline et te salue.

La terre, la mer immense, le ciel profond,

Regarde, tout est en joie à l'approche du siècle qui vient » (2).

Le libérateur est attendu. N'oubliez pas, mes frères, que c'est le Fils de Dieu. Il couvre son infinie majesté du voile de notre nature

(1) PLATON, *Alcibiade II*

(2) VIRGIL., *Eglog.* IV.

et s'abaisse jusqu'à nous. Par conséquent, il va falloir imposer au genre humain la foi au profond et incompréhensible mystère d'un homme-Dieu, mystère que les humiliations, les souffrances, la mort du rédempteur rendront plus profond, plus incompréhensible encore, et, disons-le sans crainte, plus répugnant. Une apparition subite, un témoignage inattendu pouvaient-ils suffire à cette œuvre difficile ? J'entends bien que Dieu n'est pas à court de ressources et qu'il peut secrètement émouvoir les âmes pour les attirer à son fils ; mais je comprends mieux qu'il respecte la liberté de l'homme et qu'il offre à sa raison une preuve saisissante qui, sans lui faire comprendre le mystère, lui donne l'assurance que c'est un fait accompli. De cette manière il engage fortement notre responsabilité soit dans l'acceptation, soit dans la résistance, et son Fils ne risque pas une fausse entrée que compromettrait sa sainte majesté.

Or, mes frères, cette preuve saisissante, qui doit convaincre la raison avant que la foi la prosterne devant le mystère adorable

que lui propose l'incarnation réparatrice, c'est la preuve des prophéties. Dans le vaste champ des siècles Dieu sème les oracles, il dirige et fait converger vers son Fils le mouvement sacré de l'inspiration. Ce mouvement progresse à mesure que le temps s'avance, et quatre siècles avant l'heure bénie de l'apparition il ne manque rien au tableau prophétique de la personne, de la vie, de l'œuvre, des triomphes du Verbe rédempteur. L'humanité attend une manifestation grandiose. Si le Fils de Dieu n'est pas reconnu il ne faudra s'en prendre qu'à l'aveuglement des passions ; car, de son côté, Dieu a fait tout ce qu'il était possible de faire pour introduire dans le monde une si grande majesté. Les oracles sont nombreux ; tant mieux : leur confrontation avec la réalité promise n'en sera que plus convaincante. Les oracles sont placés à de longues distances sur l'échelle des âges ; tant mieux : il sera plus impossible de découvrir dans leur admirable liaison des attaches naturelles. Ces oracles, un siècle à l'avance, un seul prophète aurait pu les lancer sur le

monde tels que vous venez de les entendre, c'eût été une merveille digne de la majesté du Fils de Dieu, mais, pour renforcer la preuve qu'en doit tirer notre raison et se prémunir contre les discussions de l'orgueil et de la mauvaise foi, l'industrielle Providence les sème à travers de longs âges, afin qu'après avoir rassemblé tous les fragments épars de cette mosaïque nous ne puissions plus, sans folie et sans crime, refuser de reconnaître comme l'envoyé du ciel, le libérateur du genre humain, le Dieu Sauveur, celui qui en reproduira dans sa personne, sa vie et son œuvre, l'exacte ressemblance. Aucune pièce de cette mosaïque prophétique ne se perdra, car un peuple protégé la garde avec un soin jaloux, et aux heures où l'oubli envahit sa mémoire, les merveilleuses interventions de la Providence lui rappellent le dépôt qui lui est confié. Bref, le Sauveur est attendu, les oracles qui l'annoncent sont les signes auxquels on doit le reconnaître, et quand il apparaît dans le monde, tout est prêt pour le recevoir.

II

Nous remarquons, dit saint Thomas, que les actes typiques par lesquels Dieu amène les choses à leur point suivent un ordre progressif qui va du moins parfait au plus parfait (1). La création ne s'est point faite tout d'un coup; à la matière confuse a succédé la matière ordonnée, dans la matière ordonnée la vie est éclosée, et la vie, rudimentaire et obscure dès le principe, a été peu à peu développée et perfectionnée pour former les règnes, les embranchements, les familles, les genres, les espèces. Bien que la science n'ait pu mesurer encore d'une manière exacte le temps de l'action créatrice, ni définir tous les maniements qu'a subis le monde avant que Dieu le jugeât digne d'être le palais du roi des créatures, elle ne nous laisse aucun doute

(1) Non fuit conveniens statim post peccatum Deum incarnari... propter ordinem promotionis in bonum secundum quem ab imperfecto ad perfectum proceditur (*Summ. Theol.*, III p, quæst. 1, a. 5)

sur la vérité d'une longue et patiente opération qui a mesuré sagement les délais pour nous faire suivre et admirer ses progrès. Tout est bien quand l'homme va paraître, tout est parfait quand il prend possession du monde : *Cuncta sunt valde bona.*

Or, Messieurs, si Dieu, par égard pour la dignité de l'homme, a cru devoir procéder lentement à la préparation de sa demeure, si, dans un monde où personne ne pouvait contester l'empire du maître, le Tout-puissant s'est plu à multiplier et à grandir petit à petit les essais et comme les promesses de cette vie plus haute et plus noble qui était appelée à régner sur les autres vies, s'il a pensé que les cataclysmes étaient nécessaires pour asseoir le trône et étendre la domination de sa créature privilégiée, que ne devait-il pas à la majesté de son Fils? L'introduire dans le monde par une surprise, c'était méconnaître sa grandeur non moins que l'ordre accoutumé des actes providentiels. A la venue du Verbe incarné, il fallait une préparation en harmonie avec la dignité de sa

personne et avec l'importance de l'œuvre qu'il devait accomplir. Puisque le monde matériel a été si longuement et si puissamment manié et révolutionné pour être digne de recevoir l'homme-roi à qui il a été dit : *Dominamini, subjicite*, comment croire que le monde moral n'ait eu à subir aucun travail pour passer sous la domination de l'homme-Dieu à qui le Seigneur a dit : Je te donnerai les nations pour héritage : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam*. Dieu a donc travaillé le monde pour y préparer la venue de son Fils.

Quand le genre humain, dépositaire de la promesse miséricordieuse faite à son premier père, eut corrompu ses voies, Dieu se choisit un peuple, qu'il appela son peuple, et fit de sa vie le mystérieux courant dans lequel les desseins de la Providence devaient s'acheminer vers leur accomplissement. Il le sépare de toutes les nations en la personne de son fidèle Abraham, il dépose en son sein le germe sacré du Rédempteur, et en même temps qu'il multiplie les oracles comme vous venez de le voir, pour soutenir et grandir ses espé-

rances, il prodigue les merveilles pour le rendre inexterminable. Il charge ses anges de guider les pas des patriarches et de faire respecter leur tente voyageuse. Il exalte un de leurs enfants et le fait asseoir près du trône des Pharaons, pour sauver la race de la famine, assurer la multiplication des tribus et les initier à la civilisation. Il arme les mains de Moïse de fléaux, pour mettre fin à la dure captivité d'Égypte. Il entr'ouvre les mers pour sauver le peuple fugitif et fait pleuvoir du ciel un pain miraculeux pour le nourrir au désert. Il lui donne sa loi dans une tempête de gloire. Il renverse les murailles et arrête le soleil pour lui assurer la conquête de la terre promise. Il suscite des guerriers, des femmes héroïques, des anges exterminateurs pour le délivrer de ses ennemis. Et, lors même qu'il le châtie par des dispersions et des esclavages, il entretient dans son cœur l'inébranlable espoir du retour dans la patrie et de la divine reprise de sa mission. Chose prodigieuse ! les fléaux et les gigantesques collisions qui font disparaître autour de lui les

petites et les grandes nations ne peuvent rien contre son impérissable vie. Il use sur son corps mutilé les forces des royaumes et des empires. Les colosses s'écroulent et lui reste debout, l'âme toujours tendue vers le libérateur qui doit venir et qu'il porte dans son sang.

Jetez un regard, je vous prie, sur les catastrophes, à la fois terribles et bienfaisantes qui bouleversent autour de lui le monde et l'agitent lui-même sans le briser, comme un vase précieux destiné à répandre partout le parfum de ses croyances, de ses promesses et de ses espérances. — La vieille Égypte si fière de la fertilité de ses champs et de la richesse de ses villes, de la science de ses prêtres et de la gloire de ses Pharaons, grands jusque dans la mort, de la sagesse de ses institutions et de la puissance de ses armes, qui ont épouvanté les rivages de l'Indus, « la vieille Égypte, dit Bossuet, finit par marcher enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils : elle ne sait plus ce qu'elle fait,

elle est perdue » (1), et devient successivement la proie facile d'un Sabacon et d'un Cambyse. Sur les bords du Tigre, Ninive est bâtie, c'est l'héritage du fils de Nemrod. Marchez, Ninus, à la tête de votre million de guerriers, rãvagez dans vos promptes expéditions l'Inde et l'Égypte, agrandissez votre capitale aux quinze cents tours, donnez à son enceinte trois journées de marche ! Et vous, illustre Sémiramis, bâtissez les villes et taillez les monts ! Viennent ensuite des rois valeureux, tout cela va finir par un voluptueux qui d'avance a gravé sur son tombeau cette épitaphe impie : « Passant, écoute le conseil de Sardanapale, fondateur des cités : mange, bois, jouis, tout le reste n'est rien ». L'empire ninivite tombe aux mains d'Arbace et de Bélésis qui se le partagent. Mais Ninive s'écroule bientôt sous les coups de Babylone sa rivale. La voyez-vous cette ville superbe dont le nom passera à la postérité la plus reculée pour signifier immensité, splendeur et corruption ! Comme elle est fièrement assise sur les

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, 3^{me} partie, ch. viii.

bords de son Euphrate qui la traverse et l'entoure de ses bras protecteurs ! Comme elle est pleine de merveilles que rien n'égale, ni n'égalerà jamais peut-être ! Comme elle se glorifie de ses palais, de ses temples, de ses jardins suspendus, de ses bois sacrés, de ses énormes murailles, de la multitude qui s'agite en son vaste sein, du génie de ses rois, de l'audace de ses capitaines, de la vaillance de ses soldats, de la science de ses devins, de la protection de ses dieux ! Le grand Nabuchodonosor contemple avec orgueil tant de splendeurs ; de la terrasse de son palais, il insulte à la fortune des nations, à la majesté de Dieu lui-même. Regarde bien vite, roi insensé ! Balthasar est dans ton sang et Cyrus est prédit. Il ne faudra qu'une nuit pour faire passer ton empire aux mains des Perses. Les Perses triomphent : maîtres de l'Asie, ils portent en Afrique leurs armes victorieuses. Un instant ils espèrent la conquête de l'Europe et du monde entier ; mais la Grèce commence à user leurs forces. Unifiée par l'astuce de Philippe, elle remet ses destinées aux mains

d'un héros. Les jours de la Perse sont comptés. Bien que Darius soit juste, vaillant, courageux, aimé de ses peuples, il ne peut tenir pourtant contre une audace que dirige le génie et que pousse en avant une ambition démesurée. Alexandre vainqueur sous les murs d'Issus et dans les champs d'Arbelles, triomphe à Babylone et poursuit sa marche jusqu'aux rivages de l'Indus. La terre stupéfaite ne répond à ses victoires que par son silence. Mais voilà qu'il s'éteint dans une orgie, avec lui s'éteignent sa race et son empire. Toutes les bêtes de la vision prophétique se sont mangées l'une après l'autre. Le dernier festin reste à la dernière bête que Dieu prépare depuis sept siècles. Rome s'élance. Dans ses bras de fer, elle étouffe, l'un après l'autre, les royaumes agonisants et couverts encore des plaies saignantes que leur a faites sa rude épée. Plus vorace que les animaux qui l'ont précédée sur le chemin des siècles, elle prend tout : les chefs-d'œuvre, les lois, les coutumes, les hommes, les dieux. — Elle est maîtresse. Quels événements ! quelles catastrophes !

Mes frères, une philosophie vulgaire ne veut voir dans ces événements et ces catastrophes que le jeu des passions et de la fortune; une philosophie plus haute et plus saine y adore les coups de la justice divine; les voyants que la foi éclaire, y admirent les préparations de Dieu dirigeant les révolutions du monde vers l'arrivée du Promis. Remarquez, je vous prie, que ces grands empires, qui se succèdent heurtent tour à tour contre le peuple de Dieu, le brisent et le dispersent. L'Égypte a déjà reçu la visite d'Abraham et des fils de Jacob. Ses armées victorieuses viennent prendre des captifs en Israël, et, après la ruine de Jérusalem, le vieux Jérémie va pleurer sur les bords du Nil avec ses compagnons d'infortune. Jonas prêche à Ninive, Salmanazar y emmène en exil les dix tribus séparées, et les rois d'Assyrie contemplant avec admiration les vertus des Tobie. Nabuchodonosor prend ce qui reste du peuple juif. Ezéchiel et Daniel prophétisent au cœur de son empire, et sur les bords des fleuves babyloniens les enfants de Sion pleurent leurs in-

fortunes et chantent leurs espérances. Cyrus commence la délivrance; Assuérus épouse la belle Esther. Alexandre s'arrête pénétré de respect devant la majesté du grand prêtre Jaddus et va au temple de Jérusalem adorer Jéhovah; un de ses successeurs fait traduire en grec les livres saints. Enfin Rome passe un traité d'alliance avec les Machabées. Dispersés par les catastrophes, les Juifs ont laissé partout des frères qui les rappellent; de là cette fièvre de voyages, ces allées et venues qui remplissent les deux derniers siècles. Les enfants de Jacob ont leurs quartiers jusqu'au centre de Rome. Avec eux ils emportent leurs oracles, les gentils peuvent en prendre connaissance, réveiller leurs souvenirs, corriger leurs traditions et s'unir à l'espérance du Libérateur. C'est donc avec raison que j'ai appelé les catastrophes solennelles et bienfaitantes. D'autant, mes frères, qu'en opérant la diffusion des promesses divines elles préparent leur accomplissement. Tous ces peuples écroulés sont comme des stratifications sur lesquelles s'appuie l'universelle domination

du peuple-roi. Les lumières de la civilisation, partout répandues, vont entourer le Libérateur d'une auréole qui ne permettra pas à l'impiété des siècles futurs de contester son existence. L'univers, ployé sous un seul pouvoir, comprendra mieux l'universel pouvoir du Christ sur les esprits. Les grands chemins ouverts par les généraux et les proconsuls, serviront aux apôtres de la bonne nouvelle. Et l'empire lui-même, l'empire converti un jour dans son chef, proclamera le règne du Sauveur et lui cédera sa capitale.

Tout est prêt ; les préparations de Dieu sont achevées ; aux hommes maintenant de se préparer. — Esprit de Dieu qui avez inspiré les oracles et provoqué les désirs de l'humanité, allez au désert ; emparez-vous de l'âme du dernier des prophètes ; l'heure de sa prédication a sonné. — C'est fait : *Factum est Verbum Domini super Joannem in deserto.* Jean-Baptiste, plein de l'Esprit-Saint, prêche à tous le baptême de pénitence. — Celui qui doit venir est au milieu de vous, dit-il, et je ne suis pas digne de délier les cordons de sa

chaussure. Il va frapper à la porte de vos âmes et demander à entrer, mais il n'entrera que si vos âmes sont purifiées par la pénitence. Préparez donc sa voie : *Parate viam Domini*. O Juifs charnels ! remplissez de pieux désirs et de saintes aspirations les abîmes de convoitise où s'agite l'amour des biens terrestres et des prospérités temporelles. Ce sont des biens célestes et des grâces spirituelles que vous apporte le Sauveur : *Omnis vallis implebitur*. — O Juifs orgueilleux ! renversez ces montagnes de superbe, faites du vain espoir d'un libérateur qui doit vous donner l'empire matériel du monde. Humiliez-vous comme le Fils de Dieu s'humilie pour s'abaisser jusqu'à vous : *Omnis mons et collis humiliabitur*. — O Juifs pointilleux et formalistes ! renoncez à ces interprétations tortueuses de la loi qui la dépravent et la détournent du droit chemin par lequel la figure aboutit à la réalité : *Erunt prava in directa*. — O Juifs égoïstes ! corrigez cette âpre fierté et cet esprit d'exclusivisme qui vous porte à croire que vous êtes pour jamais l'unique

peuple de Dieu et qui écarte les nations de la voie du salut : *Et aspera in vias planas*. Le temps du privilège est passé. Le promis de Dieu ne veut faire qu'un seul empire, qu'une seule Église. Toute chair doit voir son Sauveur et être délivrée par lui du péché : *Et videbit omnis caro salutare Dei*.

J'ai fini, mes frères, l'interprétation de notre Évangile, je ne vous quitterai pas sans vous prier de le faire passer dans vos âmes. C'est à vous aussi bien qu'aux auditeurs de Jean-Baptiste que s'adresse ces paroles : *Parate viam Domini*. Par une miséricordieuse persévérance du bon vouloir de Dieu qui poursuit en toutes les âmes son œuvre de délivrance et de salut, l'avènement du Sauveur se renouvelle spirituellement tous les jours, et particulièrement en ce saint temps. Les âmes justes comptent sur cet avènement. Éveillées par de douces promesses remplies d'amoureux désirs, elles attendent un accroissement de la sainte intimité qui les unit au cher Fils de Dieu. Mais combien d'âmes pécheresses laisseront passer avec indifférence

les joyeuses fêtes de la Nativité du Sauveur ! Et pourtant, elles sont instruites par une longue expérience de leur faiblesse et de leurs égarements ; elles sentent le besoin d'un acte sauveur qui les délivre de la honte du péché et leur rende la paix de la conscience. Dieu les appelle et leur promet son amitié. Sa sage Providence a peut-être multiplié dans leur vie les catastrophes intimes qui détruisaient, l'un après l'autre, tous les objets capables de les charmer. Les préparations divines sont achevées en elles, pourquoi tardent-elles à se préparer ? — O chères âmes, je vous en prie, préparez la voie du Seigneur : *Parate viam Domini*. Comblez par le repentir les abîmes qu'ont creusés vos convoitises. Abaissez cet orgueil que révoltent les salutaires humiliations de la pénitence ; redressez vos habitudes perverses, débarrassez le chemin qu'encombrent vos fautes. Justes, pécheurs, préparez-vous ; et puisse cette parole du prophète être vraie pour tous : « Toute chair verra le salut de Dieu : *Et videbit omnis caro salutare Dei* ».

AVENT. — IMMACULÉE CONCEPTION

ÉVANGILE: « *Missus est Angelus, etc.* »

AVENT. — IMMACULÉE CONCEPTION

In illo tempore, missus est Angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, et nomen Virginis Maria. Et reliqua.

Mes Frères,

« En ce temps-là l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, vers une vierge épousée par un homme qu'on appelait Joseph ; et le nom de la Vierge était Marie. L'ange s'étant introduit chez elle lui dit : — Salut, pleine de grâce : le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes ».

Voilà, mes frères, tout l'évangile de ce jour, et trois mots de cet évangile résument le mystère de grâce que l'Église propose à nos hommages et à nos pieuses méditations dans la bienheureuse fête de l'Immaculée Conception : *Ave, Gratia plena*. — Marie est pleine de grâce, non seulement à l'heure où l'envoyé du ciel la salue, mais à toute heure de son existence terrestre. L'éminente sainteté que l'ange vénère en elle n'est que l'épanouissement du germe sacré qui préserva sa conception de toute souillure, et d'où devait sortir tout un monde de perfections. L'Immaculée Conception ! — Singulier privilège qui distingue Marie entre toutes les créatures humaines, pour préparer son exceptionnelle grandeur, grâce unique que l'âme chrétienne salue respectueusement avec l'ange et chante avec amour.

Nous ne rougissons point de cette admiration et de cet amour, bien qu'on nous reproche parfois d'exagérer notre culte à l'égard de la Très sainte Vierge et de méconnaître, sur ce point, l'austère tradition des premiers siècles

de l'Église. Ce reproche suppose l'ignorance compliquée d'une méprise : ignorance de la tradition et de notre véritable enseignement, méprise qui nous attribue les extravagances d'une piété mal éclairée. Nous ne sommes point responsables de ces extravagances, mais seulement de nos principes et des conséquences que nous en tirons. Or, il est un principe fécond que la théologie exploite depuis plus de dix-huit siècles, et qu'elle exploitera jusqu'à la fin des temps pour stimuler la foi et l'amour du chrétien. Ce principe le voici : Marie est mère de Dieu. A ce titre elle est si hautement placée dans le plan divin, si profondément engagée dans le mystère de l'Incarnation réparatrice, si intimement liée à l'œuvre et aux destinées de son fils qu'on ne saurait ni assez l'admirer, ni assez l'aimer, ni assez l'honorer. Remarquez bien, je vous prie, le sage procédé de la théologie et la haute raison de l'enseignement catholique. Nous n'allons point chercher la maternité divine à travers des grandeurs et des privilèges imaginaires ; mais sur ce fait unique, prodigieux,

inexprimablement noble et beau : Marie est mère de Dieu, nous construisons tout l'édifice de sa gloire.

C'est dans le fait de la maternité divine que nous allons chercher les convenances de la grâce primordiale dont Marie est honorée, après quoi nous étudierons l'excellence et les effets de cette grâce dans sa nature purifiée.

O Vierge sainte, bénissez ma parole et ouvrez l'âme de ceux qui m'écoutent à l'intelligence de ce mystère, afin qu'ils puissent en recueillir et s'en appliquer avec fruit les salutaires enseignements. *Ave Maria.*

1

Vous connaissez, mes frères, la loi qui pèse sur notre nature déchue, loi de mort en vertu de laquelle tout rejeton de la race humaine naît privé de la sève surnaturelle qui animait originairement notre premier père, et devient un enfant du péché. Cette loi n'excepte personne, si ce n'est le Dieu qui, en prenant

notre chair, écarta de sa conception la puissance active par laquelle toute chair est engendrée. Quiconque naît de cette puissance en reçoit la mort en même temps que la vie. Marie n'était point exempte par nature de ce funeste héritage. Enveloppée, comme toute créature humaine dans le courant de la génération, elle devait fatalement être saisie par le courant du péché. Quand je lis sa généalogie, je crois entendre comme un bruit sinistre, semblable à celui d'un fleuve fangeux dont les flots se précipitent, après avoir mêlé à l'onde pure qu'ils reçoivent des blanches neiges le limon des champs par eux dévastés. Depuis Adam jusqu'à Joachim, chaque nom des généalogies, comme une vague plaintive, murmure ces paroles des saints livres : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea* (1). Voici que j'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché. — Par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché, la mort : *Per unum hominem peccatum*

(1) PSALM., L.

in hunc mundum intravit et per peccatum mors » (1). O loi terrible du péché, la nature veut que vous triomphiez. Mais Dieu permettra-t-il ce triomphe ? Ne fera-t-il rien pour prévenir dans l'âme de Marie l'invasion du péché ?

Il a choisi éternellement cette enfant de notre race maudite, pour introduire dans le monde le Libérateur ; et prévenant ses destinées glorieuses, il l'a associée au culte anticipé que les choses de l'humanité rendaient à son fils pendant les longs siècles qui ont précédé sa venue : au culte silencieux et ignoré des figures, au culte éloquent et public des prophéties. Le buisson ardent de Moïse inondé de la gloire de Dieu et conservant au milieu des flammes l'humidité de sa sève, la fraîcheur de sa verdure, le parfum de ses fleurs (2) ; n'est-ce pas Marie épousée par le Dieu d'amour, véritablement Mère du Verbe fait chair, et conservant dans l'honneur de la Maternité la sève, la fraîcheur, le parfum de sa

(1) Rom., cap. v, 12.

(2) Exod., cap. iii.

virginité ? La verge d'Aaron fleurissant dans les solitudes du tabernacle (1) ; n'est-ce pas Marie qui au moment où les mères d'Israël espèrent donner le jour au Messie, semble renoncer à cette gloire insigne, et qui, pourtant, dans le silence et la retraite, engendre la fleur prophétisée ? L'arche d'alliance où se conservent, près des tables de la loi, les souvenirs des bienfaits de Jehovah ; n'est-ce pas Marie tabernacle de la loi vivante, sanctuaire vénérable du plus grand des bienfaits, l'Incarnation ? Et cette courageuse Débora, cette fière Judith qui combattent pour le peuple de Dieu, cette belle et timide Esther qui fléchit la colère d'un roi jaloux de sa gloire, et ouvre aux enfants de Jacob le chemin de la patrie ; n'est-ce pas la Vierge puissante à laquelle l'humanité régénérée doit dire un jour : « Secours des chrétiens, porte du ciel, priez pour nous ? »

Préparée, comme son fils, par les figures, Marie prend place auprès de lui dans les prophéties. Dieu la montre à nos premiers

(1) NUM., cap. xviii.

parents alors que, navrés de leur malheur, ils cherchent un point d'appui pour leur espérance. C'est sur cette seconde Ève et sur son fruit béni que le serpent concentre toute sa haine, c'est elle qui doit lui écraser la tête : *Et ipsa conteret caput tuum* (1). Elle est encore enveloppée de l'ombre des temps, mais peu à peu la lumière se fait autour d'elle. David entrevoit sa beauté, et de sa langue prophétique, plus rapide que la plume d'un scribe qui se presse, il salue avec les charmes triomphants du roi des rois la majesté de la reine qu'il voit assise à ses côtés. « Écoute, fille du Très-Haut, lui dit-il, écoute, oublie ton peuple et la maison de ton père ; le roi convoite ta beauté, et ce roi c'est ton Dieu, celui que tout le monde adorera ; et toi, tu verras les filles de Tyr t'apporter des présents, et les peuples puissants s'incliner en priant devant ta face » (2). Dans la vision multiple où lui ap-

(1) GENES., cap. III., 15.

(2) *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis. — Speciosus forma præ filiis hominum... specie tua et pulchritudine tua, intende, prospere procede et regna. — Astilit regina a dextris tuis in vestitu deaurato circum-*

paraissent ensemble les épouses mystiques du Verbe et de l'Esprit Saint, Salomon chante, et l'humanité du Sauveur, et l'Église et l'âme sanctifiée, et Marie, la plus belle des femmes, l'aurore de la rédemption, l'astre radieux qui, reçoit, avant tous, les baisers du soleil éternel, la colombe, la bien-aimée (1). Plus rapprochés de la plénitude des temps, Isaïe et Jérémie, après avoir contemplé la source même des grandeurs de Marie, sa divine maternité, annoncent au monde le grand signe des miséricordes, la nouvelle et unique merveille de la toute-puissance de Jehovah, la vierge qui concevra et enfantera l'Emmanuel (2), la femme par excellence, qui toute seule, et sans autre secours que la vertu du

data varietate. — Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam : et obliviscere populum tuum, et domum patris tui. — Et concupiscet Rex decorem tuum : quoniam ipse est dominus tuus, et adorabunt eum. — Et filia Tyri in muneribus : vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis (PSALM., XLIV).

(1) CANT.

(2) Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel (ISAÏ., cap. VII, 14).

Très-Haut, sera mère de l'homme attendu (1). Et dès lors on entend circuler parmi les peuples des bruits mystérieux, le nom d'une femme se mêle à la tradition partout répandue du Rédempteur, la Vierge qui doit enfanter reçoit les hommages des sybilles et des vieux druides, et la voix harmonieuse des poètes invite l'enfant divin, en qui le monde espère, à reconnaître sa mère par un sourire (2).

Ainsi donc, Marie est aimée et choisie par Dieu de toute éternité. Elle est préparée dans le temps conjointement avec son fils, elle reçoit, en sa compagnie, le culte anticipé des figures et des oracles. A ce culte doit succéder le culte présentiel d'obéissance et d'amour que le Fils de Dieu lui-même rendra à sa mère, les louanges et les bénédictions de l'humanité chrétienne, les éternels cantiques des anges et des élus. Admirable chaîne, dites-vous, dont les deux extrémités se perdent

(1) *Creavit Dominus novum super terram : femina circumdabit virum. (JEREM., XXI, 22).*

(2) *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem (VIRGIL., Eglog. IV).*

dans le sein de la divinité ! — Ne vous hâtez pas d'admirer, Messieurs. Si la Vierge prophétisée doit subir la loi commune et être envahie comme tout enfant de la race humaine, par le péché originel, la chaîne est rompue ; ses tronçons désunis s'en vont de côté et d'autre dans les deux ères qui partagent le temps, nous n'apercevons plus dans la conduite de Dieu, à l'égard de celle qu'il a séparée du reste des créatures par tant de privilèges, le caractère révélateur de sa parfaite sagesse : l'unité. Car, si prompt qu'il soit à purifier l'âme de Marie, il n'en est pas moins vrai que pendant un temps elle est souillée, pendant un temps elle est odieuse à son créateur, pendant un temps tout hommage doit cesser devant elle, pendant un temps il y a solution de continuité entre l'ère de préparation et l'ère de grâce. O grand Dieu ! prenez garde à votre sagesse !

Prenez garde aussi à votre dignité ! Elle est menacée par cette longue suite de pécheurs qui précède la mère de votre fils. Le Verbe que vous engendrez éternellement, va

devenir, en prenant chair, le fils d'une femme. Vous, l'incr  , l'infini, vous vous appelez le père ; une créature finie s'appellera la mère. Père et mère d'un même fils, d'un même Dieu. Mon fils Jésus ! direz-vous tous les deux. O père immaculé ! je ne puis comprendre cette mystérieuse et ineffable communauté d'autorité et d'amour entre votre essence éternellement pure et un être plongé, ne serait-ce qu'un instant, dans le fleuve du péché. Si, dans l'association d'une fille de l'humanité à votre acte générateur, si, dans l'harmonie des rapports qui permettent que le créateur et la créature s'expriment de la même façon à l'égard du même fils, il ne peut y avoir de part et d'autre égalité de perfections, c'est bien le moins, ce me semble, qu'il y ait similitude de pureté et d'innocence, et que la dignité du père ne soit jamais offensée par l'indignité de la mère.

Cette haute convenance se fortifie de la considération du moyen que Dieu emploie pour associer Marie à sa paternité. Ce n'est point du commerce vulgaire de la chair avec

la chair que doit naître l'humanité du Sauveur. Elle est conçue par une divine et toute chaste opération. Épouse mystique de l'Esprit de Dieu, Marie ne peut appartenir qu'à lui. Il ne faut pas que ses noces sacrées soient troublées par un souvenir amer, et qu'à l'heure où l'Esprit de lumière prendra dans son sang le sang de la rédemption, l'esprit de ténèbres puisse lui dire : Un jour celle que tu épouses était mon esclave.

Mais pourquoi tant tarder, mes frères, d'en appeler à celui-là même que Marie doit nommer son fils. Éternel et incorruptible gardien, vous voyez le fleuve d'iniquité qui s'achemine vers le sanctuaire de votre incarnation. Pouvez-vous empêcher qu'il ne soit submergé ? Et si vous le pouvez, le voulez-vous ? Je ne vous dirai pas que la honte de la mère rejail- lit sur le fils et qu'il va de votre honneur de ne prendre chair que dans une chair toujours exempte de souillure. Je demande à votre amour filial de sauver l'honneur de votre mère. Un jour, après que vous aurez ouvert les portes du ciel, vous vous pencherez vers cette

triste terre et vous direz à la Vierge exilée : « L'hiver de la douleur a passé, la pluie des tribulations ne tombe plus, les nuages de l'épreuve se dissipent, voici l'éternel printemps. Lève-toi, ma bien-aimée, et viens, viens, tu seras couronnée. *Jam hiems transiit, imber abiit, et recessit ; surge, amica mea, et veni... veni, coronaberis* » (1). De sa tombe, vierge de corruption, la bien-aimée s'envolera vers les cieux. Vous viendrez au-devant d'elle, vous la prendrez par la main pour la conduire au trône de sa gloire. En traversant les hiérarchies célestes vous leur donnerez ce commandement : Anges, prosternez-vous : voici votre reine. Les anges sont vos humbles serviteurs. Cependant s'ils allaient vous répondre : Pourquoi notre reine ? Verbe divin, vous avez choisi pour racheter le genre humain une nature plus petite que la nôtre. Nous l'avons adorée quand votre père, déchirant sous nos yeux les voiles de l'avenir, nous l'a montrée couverte d'opprobres, sanglante et défigurée. Mais en portant les péchés du

(1) CANT., cap. II, 12 ; cap. IV, 8.

monde elle était immaculée, et vous étiez là ; nous pouvions sans déchoir lui rendre nos hommages. Impossible aujourd'hui de nous humilier davantage. Celle qui vient à enfanté votre chair, c'est vrai ; mais n'aurions-nous pas pu, si vous l'aviez permis, vous faire un corps pétri des plus purs éléments ? Regardez-la et regardez-nous. Elle est née d'un sang corrompu, nous sommes sortis de la bouche du Très-Haut ; elle a été souillée par le péché, jamais il n'a flétri notre très pure essence ; un jour, elle vous fut odieuse, jamais nous n'avons cessé de trouver grâce devant vos yeux. Qu'elle règne sur les humains qui ont subi comme elle la loi du péché ; mais pourquoi notre reine ? Dans cet étrange renversement qui soumet à une nature déchue des natures toujours saintes, où est votre sagesse ? Où est votre justice ?

O cher fils de Marie ! il faut, en vous épargnant ces reproches, épargner à votre mère ce suprême affront. Encore une fois, sauvez son honneur. Vous l'aimez avant qu'elle soit conçue et Dieu vous a constitué gardien de la

mère qui vous est destinée. N'allez-vous pas détourner loin d'elle les flots qui apportent à toute génération humaine le funeste héritage du péché, et nous montrer sa nature immaculée, au milieu du monde dévasté par la mort, comme une île fertile, riante, embaumée, de toutes parts baignée par le fleuve de la rédemption ? Vous pouvez ce prodige, car vous êtes le souverain dispensateur de vos mérites, vous le devez à votre amour filial, vous le devez à notre foi. Ne faut-il pas que nous sachions jusqu'ou s'étend l'efficace de votre incarnation réparatrice ? Et comment le saurons-nous si elle ne produit quelque part la justice originelle, si elle ne remporte en quelque vie humaine une complète victoire sur le profanateur des naissances ? Assez de régénérations tardives ! Il est temps ; les préparations de Dieu sont au comble. Commandez. Arrière le péché qui déshonore les germes de l'humanité ! En avant les flots qui purifient ! Que votre bien-aimée soit, dès le premier instant de sa conception, toute belle et sans tache ! Que tout soit vie, pureté et grâce dans la de-

meure vivante de votre Incarnation ! Que Marie n'ait rien à envier aux Anges, et que sa Conception, immaculée comme leur naissance, assure les droits de sa maternité divine à l'universelle royauté. En toute vérité, l'ange pourra dire qu'elle est pleine de grâce, pleine en tout son être et en tout instant de son existence : *Ave, gratia plena !*

Mes frères, ces arguments de haute convenance qui s'appuient sur le fait de la maternité divine, peuvent impressionner la raison d'un théologien, mais ils ne suffisent pas pour faire de l'Immaculée Conception de Marie un dogme de foi. Les dogmes ont leur raison dans la révélation, et la tradition est le canal par où s'écoule, à travers les générations chrétiennes, leur sève divine. Lors même que les livres saints ne nous fournissent que des indications vagues, la voix des Apôtres, des docteurs, du peuple chrétien doit être considérée comme un écho de la voix de Dieu. Or, tous les témoignages des apôtres, des docteurs et du peuple chrétien ont été recueillis dans la grande enquête que prescrit le Saint-Siège

avant de définir. — L'Église grecque est unanime dans les louanges publiques qu'elle a données de tout temps à son *Immaculée*. — L'Église latine ne s'est pas tue lorsque la scolastique, égarée peut-être par une physiologie erronée, certainement moins attentive à la tradition qu'à de fausses raisons théologiques, s'est fait une opinion qui l'isolait de la croyance populaire. L'Église enseignante a permis les disputes d'école, sans dissimuler sa croyance hautement manifestée par des fêtes et des privilèges. Elle attendait, car rien de plus propre à confirmer une vérité qui vient de Dieu que les discussions savantes des théologiens, rien de plus propre à déraciner une croyance erronée. L'Église, toujours sage, attendait donc, et la foi du peuple aidée de la science montait, montait toujours, tandis que la négation timide et respectueuse n'osait plus sortir des enceintes réservées. Enfin, le jour arriva, où, cédant aux instances des Évêques, des rois et des peuples chrétiens, l'Église tira, par une définition triomphale, le dogme, si longtemps vénéré, des limites

où la prudence le tenait enseveli. Écoutez ce qu'elle dit par la voix de son chef infallible : — « Par l'autorité de Notre Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux Apôtres Pierre et Paul et la Nôtre, nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine qui affirme que la Bienheureuse Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa conception, par une grâce singulière et un privilège du Dieu tout-puissant, ainsi que par les mérites de Jésus-Christ sauveur du genre humain, préservée et totalement exemptée de la tache du péché originel, est une doctrine révélée, et que par conséquent elle doit être fermement et constamment crue par tous les fidèles » (1).

Alors on entendit partout des cris d'allégresse, le monde catholique s'illumina et des fêtes pompeuses accueillirent d'un pôle à l'autre le dogme de l'Immaculée Conception. Nous avons été témoins de ce spectacle, mes frères. Il rappelait à notre siècle, où l'on

(1) Bulle *Ineffabilis*.

croyait la foi mourante, l'attendrissement et l'enthousiasme de l'Église d'Éphèse dont les fidèles s'embrassaient en criant : — Marie est mère de Dieu ! — après que les Pères du Concile eurent condamné l'impie Nestorius. Mais ici la définition naissait, comme d'ordinaire, de l'imminence d'un péril ; de nos jours, privilège inoui, la définition de l'Immaculée Conception est née de l'exubérance de la foi. C'est le cas ou jamais d'appliquer cet axiome théologique : « Dans les questions de foi, le sentiment du peuple chrétien est du plus grand poids » (1). Vous étiez, pour la plupart, de ce peuple chrétien, mes frères ; vous en êtes encore. Vous croyez avec moi, vous croyez avec l'Église tout entière que le Verbe divin a fidèlement gardé la demeure vivante de son Incarnation et qu'il l'a sanctifiée par une grâce primordiale qui l'a préservée de toute souillure. Il nous faut maintenant étudier les effets de cette grâce.

(1) In quæstione fidei communis fidelis populi sensus, non levem facit fidem. (Melch. CANO, *De Locis Theologicis*, Lib. v. cap. 6).

II

Toutes les beautés de Marie sont en germe dans la première grâce d'innocence et de sainteté dont nous devons considérer brièvement l'excellence, l'effusion sur la nature, l'épanouissement surnaturel, la précoce et persévérante action.

L'excellence de la première grâce dont le divin ouvrier embellit sa demeure vivante se peut mesurer sur l'intimité de leurs rapports. « Il est manifeste, dit saint Thomas, que plus un être se rapproche du principe dont il reçoit ses propriétés, plus il participe à l'efficacité de ce principe. Les anges ne sont mieux doués que les hommes que parce qu'ils sont plus rapprochés de la source de tout bien. Mais plus rapprochée que les anges est la Vierge bénie qui doit revêtir le Verbe de Dieu de notre nature et l'appeler son fils; à elle donc une grâce plénière qui l'emporte sur toute grâce » (1); à elle de devenir le chef-

(1) Quanto aliquid magis appropinquat principio in quolibet genere, tanto magis participat effectum illius prin-

d'œuvre des opérations surnaturelles de Dieu. Si nous comparons le seul germe de sa sainteté aux perfections multiples que le Créateur a répandues dans son œuvre, il les contient toutes. L'éternel et juste distributeur des grâces a condensé, en quelque sorte, tous les dons qu'il a faits et fera à ses saints, pour qu'ils devinssent le premier ornement de la plus chère des prédestinées (1). C'est toute la puissance de la rédemption qui la saisit en son premier instant (2), et lui confère une telle plénitude que les splendeurs du ciel et de la terre s'effacent devant sa splendeur (3).

cipii. Unde Dion. dicit (4 cap. Cæl. hier.): *Quod angeli qui sunt Deo propinquiores, magis participant de bonitatibus divinis, quam homines. Christus autem est principium gratiæ, secundum divinitatem quidem auctoritative, secundum humanitatem vero instrumentaliter: unde et Joan. I. dicitur, Gratia et veritas per Jesum Christum facta est. Beata autem virgo Maria propinquissima Christo fuit, secundum humanitatem; quia ex ea accepit humanam naturam. Et ideo præ cæteris majorem debuit a Christo gratiæ plenitudinem obtinere.* (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 27, a. 5).

(1) Quidquid creator singulis distributor justus contulit Mariæ adornandæ congegssit. (Arnold. CARNOT.)

(2) Redempturus humanum genus, pretium universum contulit in Mariam. (S. BERNARD., *Sermon. De Aquæductu.*)

(3) Virgo inter animas sanctorum et angelorum choro

De cette créature bien-aimée, dont il va devenir l'image en prenant chair, Dieu voudrait faire comme une image infinie de son infinie bonté (1); c'est pourquoi, dit un pieux théologien, « il lui donne une première grâce qui commence là où toutes les autres finissent; une première grâce plus élevée, plus parfaite, plus intense que la grâce de chacun des êtres raisonnables qui furent depuis le commencement, et qui seront jusqu'à la fin des siècles; une première grâce, qui écrase sous le poids de son excellence les hiérarchies célestes, la foule des prédestinés et le chœur immense des créatures qu'embellit la justice » (2).

Cette grâce éminente opère en toute la nature de Marie l'effet que produisait en Adam

supereminet, merita singulorum et omnium titulos antecedit, et sic spirituum hebetat dignitatem, ut sint quasi non sint. (S. Petr. DAMIAN., serm. *De Assumptione*).

(1) Fecit hanc Deus bonitatis suæ infinitam imaginem. (S. THOM. opusc. *De Charitate*).

(2) Quæ certe prima gratia tanta fuit, ut crediderim Mariæ primam gratiam ibi incepisse, ubi aliorum omnium gratiæ desinunt; ita ut primitivus Marianæ gratiæ gradus fuerit major, perfectior, et intentior, quam gratia omnium angelorum hominum quotquot fuerunt ab origine mundi, et ad finem usque futuri sunt. Unde Maria novem Ange-

la justice originelle, source des privilèges de l'intégrité. Elle illumine l'intelligence, et si elle ne lui communique pas cette singulière pénétration, cette science universelle des choses naturelles que devait avoir le premier homme pour enseigner et gouverner le genre humain (1), elle la prépare à de plus hautes révélations et à une plus profonde connaissance des mystères éternels ; elle lui donne

licarum Hierarchiarum, et totius praedestinationum turbae, quam dinumerare nemo potest. dona gratiae quasi in arca quadam, sed cum multo prorsus cumulo primo die conceptionis habuit : et etiam si totus contra Mariam sigillatim justorum appendatur chorus, inveniatur trutina gratiarum ponderibus à Mariæ parte depressa. (CONTESSEX, Theolog. mentis et cordis, lib. X, dissert. VI Mariologia, cap. I, specul. 2).

L'Église exprime la même pensée dans la bulle de définition de l'Immaculée Conception. « Quapropter illam longe ante omnes Angelicos Spiritus, ennetosque Sanctos caelestium omnium charismatum copia de thesauro divinitatis deprompta ita mirifice cumulavit, ut ipsa ab omni prorsus peccati labe semper libera, ac tota pulchra et perfecta eam innocentiae et sanctitatis plenitudinem prae se ferret, qua major sub Deo nullatenus intelligitur, et quam praeter Deum nemo assequi cogitando potest ».

(1) Quantum ad notitiam rerum supernaturalium et theologicorum majorem habuit B. Virgo quam Adam. Quantum vero ad notitiam rerum materialium et civilium, majorem habuit Adam quam beata Virgo ; quia inter eas

plus de fermeté dans la contemplation des choses surnaturelles, plus d'aptitude à l'intimité divine; elle lui rend plus faciles et plus douces les délicates et parfaites opérations de la vie mystique; elle la prédispose à de plus fréquentes extases et à de plus sublimes ravissements; elle l'établit plus inébranlablement dans la possession de la vérité contre les assauts des fantômes intérieurs, causes de nos illusions, de nos erreurs et de nos déceptions. Elle fortifie la volonté, la dirige et lui fait prendre ses pentes vers des vertus qui ne seront jamais égalées. Elle affranchit la liberté; elle enchaîne les puissances inférieures, les soumet à l'empire absolu de la raison, leur défend de prévenir ses desseins, de troubler ses conseils, de résister à ses commandements, d'empêcher aucun des mouvements par lesquels l'esprit et le cœur s'élèvent

res plures sunt quas B. Virginem scire nihil referebat, et quæ in ea fuissent superfluæ, ut sunt plures artes quæ sunt propriæ viris, v. g. militiæ, mercaturæ, navigationis, cementariæ, etc. Item ea quæ spectant populorum gubernationem ad quam non erat destinata B. Virgo (S. ANTONIN., *Theol.*, part. iv, tit. xv, c. x).

vers les choses célestes pour les contempler et les goûter. En un mot, elle fait de l'âme de Marie la plus parfaite qui soit jamais sortie des mains de Dieu.

A cette âme il faut une demeure où tant de perfections soient à l'aise, un instrument exquis dont de si excellentes facultés puissent se servir sans effort pour leurs nobles opérations. Aussi, mes frères, tandis que la grâce travaille l'âme de Marie, du même coup elle pétrit, elle sculpte (1) pour elle, selon l'expression d'un pieux auteur, un corps virginal, où la vie va faire jaillir les sources immaculées de la rédemption ; un corps digne d'être fécondé par la vertu de l'Esprit Saint et de servir de temple à la majesté du Verbe anéanti ; un corps qui pénétrera de sa vie, qui revêtira de ses charmes et de ses grâces le plus beau des enfants des hommes ; un corps dont la voix mélodieuse, dont les pieuses palpitations et les saints tressaillements chanteront, mieux que la harpe des séraphins, les louanges du Très-Haut ; un corps dont la mys-

(1) *Sculpta a Deo ipso statua (Andræas Hierosolym).*

térieure et chaste beauté, reflétant les perfections de l'âme et la gloire même de son hôte divin, fera rêver les poètes, inspirera les artistes, séduira les vierges et ravira les saints ; un corps dont les éléments incorruptibles résisteront dans la tombe, aux forces de destruction qui décomposent toute chair, et la réduisent en une aride poussière. — Mais pourquoi la tombe ? La grâce marianique est-elle donc moins forte que cette primitive justice qui conférait au père du genre humain les privilèges de l'impassibilité et de l'immortalité ? — Non, mes frères. C'est à dessein que la chair immaculée de Marie reste ouverte aux envahissements de la souffrance et de la mort. Mais la souffrance ne sévira, plus sensible et plus profonde en cette nature d'élite, que pour devenir une source féconde de gloire et de mérites qui s'ajouteront au trésor de la rédemption ; mais la mort n'entrera que sur l'appel de l'amour, et ce sera un plus grand honneur pour la Vierge de la vaincre, par l'incorruptibilité et une prompte résurrection, que de l'avoir évitée.

La nature est parfaite. Et maintenant, — « germes divins obéissez aux ordres de la sagesse éternelle; fleurs, épanouissez-vous, remplissez de vos parfums ce saint paradis, parez-vous de gracieux rameaux, et chantez la gloire de Dieu dans le plus beau de ses ouvrages. *Obaudite me divini fructus... florete flores... et date odorem et frondete in gratiam et collaudate canticum et benedicite Dominum in operibus suis* » (1). La voix de Dieu est entendue, mes frères. La grâce produit son fruit dans l'âme de Marie et, par une plénière effusion, les dons de l'Esprit Saint perfectionnent son ouvrage à mesure qu'elle opère. Toutes ensemble les fleurs montent, s'entr'ouvrent et envoient au ciel leurs parfums (2). Voici la foi, nourrie de la lecture et de la méditation des livres saints, abreuvée des lumières de la contemplation, affermie par la conversation des anges et les communications intimes de la sagesse divine; la foi, que ni

(1) Eccli., cap. XXXIX, 17, 19.

(2) In beatâ Virgine debuit apparere omne illud quod fuit perfectionis (S. THOM., in IV *Sent.*, dist. 30. quæst. 2, a. 1).

l'incrédulité des hommes, ni les voiles dont se couvrira la majesté de Dieu, ni l'obscurcissement de ses perfections dans le grand scandale de la croix ne pourront ébranler ou troubler. Voici l'espérance, qui s'empare des promesses de Dieu et concentre, dans le plus fervent des désirs, tous les désirs de l'humanité affamée de rédemption ; l'espérance, déjà préparée à résister aux épreuves et aux abandons qui assureront le triomphe de la malice des hommes. Voici la charité, qui ne veut s'attacher qu'au céleste bien-aimé, qui se donne à lui sans réserve, qui embrasse toutes les créatures pour les lui offrir ; la charité, qui creuse, à l'avance, dans le cœur de notre future mère, ces abîmes de miséricorde où viendront se réfugier tous les pécheurs de la terre. Voici la prudence, si délicate qu'elle peut se troubler à l'approche des anges et hésiter devant les glorieuses propositions du ciel. Voici la justice, prosternée devant Dieu dans une continuelle adoration, docile à tous ses commandements, souple à toutes ses inspirations, tendrement abandonnée à la sage

conduite de la Providence, prête à tous les devoirs jusqu'à l'oubli de tout repos, miroir le plus fidèle de cette éternelle justice qui sait donner libéralement à toutes les créatures la part du festin auquel la divine bonté les convie. Voici la force, magnanime et invincible sous les voiles de la faiblesse, la force, qui s'essaye dans l'ombre aux combats de l'adversité, la force qui saura, quand le temps sera venu, se tenir debout sur le Golgotha, recevoir, sans murmure, de la colère divine, les coups destinés aux pécheurs et faire d'une vierge timide la reine des martyrs, du cœur de la plus tendre des mères l'autel où sera immolé, d'abord, le plus aimable des fils. Voici la tempérance, qui se détache de toute joie terrestre pour ne goûter que les chastes plaisirs de la grâce, et qui marchera bientôt d'un pas allègre et ferme dans les saintes voies de la pauvreté.

Autour de ces vertus héroïques, fleurs royales du plus beau des jardins spirituels, se pressent les touffes des mille vertus aimables auxquelles nous devons ce charmant

portrait, que nous a tracé la plume de saint Ambroise dans son livre des vierges. — « Marie était humble de cœur et prudente d'esprit, grave dans ses discours, sobre dans ses entretiens, pudique et réservée dans ses moindres paroles, appliquée à la lecture des Saintes Lettres, attentive à toutes ses œuvres, accoutumée à s'en rapporter au jugement de Dieu plutôt qu'au jugement des hommes, ne blessant personne, voulant du bien à tous, respectant ce qui est grand et surtout la sainte majesté de l'âge.... Rien d'affecté dans le regard à la fois modeste et franc de ses beaux yeux, rien de hardi dans sa parole, rien d'inconvenant dans ses actions ; son geste, son pas, sa voix tout était harmonie, et son corps était si bien l'image de sa belle âme qu'on croyait voir en elle l'incarnation de l'honnêteté... Imposante et vénérable dans sa démarche et son abord, elle n'avait pas de meilleur gardien qu'elle-même, et l'on cherchait à sa suite non pas tant la trace de son pied virginal que le degré de vertu qu'elle venait de franchir. Pratiquer la vertu, c'était moins

un exercice pour elle qu'une leçon qu'elle donnait au monde » (1).

De qui ce portrait, mes frères ? De la mère admirable dont la sainteté fut accrue et confirmée par les attouchements sacrés de la Divinité ? — Non, mais de la Vierge cachée qui attendait l'accomplissement des promesses faites au genre humain. La grâce précoce se fit sentir en elle dès le matin de ses jours (2). Eut-elle conscience de son action à cette époque ténébreuse où l'enfant, bercé dans le sein de sa mère, sommeille encore et reçoit passivement tous les bienfaits de la vie ? Je ne

Gen. 1. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

(1) *Erat Maria corde humilis, verbis gravis, animi prudens, loquendi parcior, legendi studiosior, intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita non hominem sed Deum querere, nullum lædere, bene velle omnibus, assurgere majoribus... Nihil torvum in oculis, nihil in verbis procax, nihil in actu inverecundum, non gestus fractior, non incessus solutior, non vox petulantior; ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis, figura probitatis... Nullo meliore custode sui quam seipsa, quæ incessu, affatuque venerabilis non tam vestiginum pedis tolleret, quam gradum virtutis attoleret: quia quidquid egerit, disciplina est. Sic Maria implebat virtutis officia, ut non tam disceret, quam doceret (S. AMBROS., lib. II *De Virginibus*).*

(2) *Adjuvabit eam Deus mane diluculo (PSAL., XLV).*

veux pas pénétrer ce mystère. Il me suffit de savoir qu'elle était mûre à l'âge où les autres âmes s'éveillent à peine, et qu'au moment de sa présentation au temple sa raison de trois ans était capable de concevoir de magnanimes desseins et de dicter à sa volonté d'héroïques résolutions. Pendant que les filles d'Israël convoitent l'honneur de la maternité, dans l'espoir de donner le jour au Messie, elle veut être vierge (1). Son bien-aimé n'est pas de cette terre, et déjà la grâce fait chanter à son cœur ces paroles du cantique : « Je vous adjure, ô filles de Jérusalem, si vous avez trouvé celui qu'aime mon âme, dites-lui que je languis d'amour (2). — Je suis à lui et il est à moi, ce bien-aimé qui se nourrit au milieu des lis : *Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi qui pascitur inter lilia* » (3).

(1) Cf. *Summ. Theol.* III. p., quæst. 28, a. 4. *Utrum mater Dei virginitatem voverit ?*

(2) *Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo.* (CANT., cap. v, 8).

(3) CANT., cap. vi, 2.

Elle est bien à lui ! Son esprit, son cœur, sa chair immaculée, tout lui appartient. Le travail commencé par celui qu'elle a choisi pour son unique partage, s'unissant à la persévérance de ses efforts, va, de jour en jour, accroître la plénitude primitive de sa sainteté. Ces heures stériles pendant lesquelles notre nature s'oublie afin de réparer ses forces sont pour sa vertu des heures fécondes. Son cœur veille pendant que son corps repose, car le sommeil n'a point la force d'enchaîner l'activité de son amour, ni d'arrêter les incalculables progrès de la grâce, qui toujours opère en elle, et toujours ajoute la perfection à la perfection (1).

O sage et tout-puissant préparateur ! Vous pouvez venir, votre demeure vous attend. Oasis au milieu du triste désert auquel le fleuve de la rédemption va bientôt rendre la vie, elle sourit à tout ce qui l'entoure et an-

(1) *Illic nulla intermissa tempora : dormiendi non prius cupiditas, quam necessitas fuit ; ut tamen dum quiesceret corpus vigilaret animus* (S. AMBROS., lib. II *De Virginitibus*).

nonce l'approche des jours désirés. La terre, honorée d'une si grande merveille, exerce sur le ciel une attraction mystérieuse ; le Verbe va descendre du sein de son père. Ce qui l'attire plus que les fervents désirs de sa bien-aimée, plus que le parfum des lis qui s'exhale de sa virginité, c'est son humilité profonde. Séduisante vertu que l'humilité ! Elle ne tempère l'éclat du génie que pour nous faire plus ardemment rechercher ses lumières, elle ne cache les bonnes œuvres que pour nous les rendre plus précieuses et plus chères, elle ne dissimule la sainteté que pour lui donner plus de relief. Nous l'aimons et, à cause d'elle, nous aimons mieux les perfections qu'elle couvre de son ombre. En cela, mes frères, nous imitons celui qui a menacé les superbes de sa foudre et promis aux humbles les préférences de sa bonté. Plus on se rapproche, par des abaissements volontaires, des rivages du néant, plus on est près des merveilleuses opérations de sa toute-puissance. La dernière touche de ses préparations, c'est l'humilité de celle qu'il a choisie. Marie comblée de tant

de dons, semble ignorer sa perfection (1). — « Vierge mère, fille de ton fils, s'écrie Dante, plus haute et plus humble qu'aucune créature (2) ! » — En effet, elle est si humble, que, nuit et jour, elle demande à Dieu, comme la plus grande des faveurs, d'être l'esclave soumise et dévouée de l'heureuse femme qui va devenir la mère du Messie. Ah ! Seigneur, qui avez fait de rien toutes choses, cet anéantissement est pour vous le plus grand des charmes. Déchirez les cieus et descendez ! votre heure est venue. Au grand mystère de votre Incarnation il fallait un sanctuaire sans souillure et orné de toutes les perfections par l'épanouissement d'une conception immaculée : La voilà ! c'est la Vierge pleine de grâce : *Ave, gratia plena.*

Saluons-la avec l'ange, mes frères. Admiron et vénérons l'insigne privilège qui la prépare au plus grand des honneurs, prodiguons-

(1) Beata Virgo expressam fidem habebat incarnationis future ; sed cum esset humilis non tam alta se sapiebat (*Summ. Théol.*, III. p., quæst. 30, a. 1, ad. 2).

(2) Virgine madre, figlia del tuo figlio
Umile ed alta piu che creatura.

lui nos louanges, et remercions Dieu de l'avoir sanctifiée au matin de ses jours.

Mais ne nous contentons pas de ces hommages, sous prétexte qu'il n'y a rien pour nous dans le mystère de grâce qui préserve Marie de notre honte et de notre malheur. J'y vois un enseignement qui s'adresse à notre vie pratique et nous rappelle des devoirs trop souvent oubliés.

Nous n'avons pas eu l'honneur d'être soustraits à la loi fatale qui saisit toute génération humaine, et nous sommes nés, comme le reste des hommes, dans l'esclavage du péché. Mais, par la vertu du même sang et des mêmes mérites qui ont préservé Marie, nous avons été conçus et enfantés spirituellement dans la grâce de Dieu. Nous étions morts ; le baptême nous a donné la vie divine, et a fait de nous des êtres nouveaux. Cette régénération était dans notre nature purifiée la grâce initiale d'où devaient sortir toutes les grâces, toutes les vertus. Elle n'avait point, sans doute, en nous cette plénitude qui affranchissait l'âme de la bienheureuse Vierge des sollicita-

tions de la concupiscence ; mais en nous donnant une vie nouvelle, elle créait en nos âmes un organisme surnaturel en rapport avec cette vie : mystérieux *plexus* de vertus infuses, d'habitudes divines dont l'efficace est d'incliner l'âme aux actes surnaturels qu'elle ne pourrait produire par sa propre énergie, de contrebalancer les forces de l'appétit et de prévenir sa domination. C'est la foi, l'espérance, la charité, ternaire sacré de vertus surhumaines, autour duquel doivent se grouper et s'affermir les bonnes et saintes habitudes de la nature. Et pour compléter notre organisme surnaturel, l'Esprit Saint et ses dons, dont chacun est un rayon de soleil qui éclaire le champ d'opération de chaque vertu, règle sa marche et ses progrès. Les Pères ont bien dit : « Le baptême est une fête de lumière et de sainteté ! »

Voilà, mes frères, la grâce initiale que nous avons reçue. Qu'en avons-nous fait ? — Avons-nous, comme Marie, veillé sur le germe sacré que Dieu avait déposé dans nos âmes ?

L'avons-nous fait fructifier autant que le

demandait notre vocation à la sainteté ? — « Marie, dit un grand orateur chrétien (Bourdaloue), quoique exempte de toute faiblesse et confirmée en grâce dans sa conception, n'a pas laissé de fuir le monde et la corruption du monde. Marie, quoique conçue avec tous les privilèges de l'innocence, n'a pas laissé de vivre dans l'austérité et dans les rigueurs de la pénitence. Marie, quoique remplie du Saint-Esprit dès l'instant de son origine, n'a pas laissé de travailler, et sans mettre jamais de bornes à sa sainteté, elle a toujours été croissant en vertus et en mérites ». Mais nous, sachant bien que le monde est un danger pour notre faiblesse, nous le recherchons, nous l'aimons, nous nous laissons pénétrer de ses maximes et enivrer de ses plaisirs. Nous, sentant bien que les passions nous tourmentent, nous avons horreur des saintes austérités qui pourraient les contenir. Nous, dont le devoir est de faire fructifier le germe divin de notre conception spirituelle, nous ne l'avons cultivé qu'avec mollesse, si nous ne l'avons pas mille fois

étouffé dans la corruption de nos péchés. Nous avons laissé notre foi se couvrir d'ombre, notre espérance fléchir vers la terre, notre amour s'égarer sur des biens périssables, nos vertus naturelles céder la place à des habitudes vicieuses et notre nature devenir insensible à la touche de l'Esprit Saint. Oh que j'ai grand'honte de moi-même quand je compare ce que je suis à ce que je serais si j'avais su profiter de la grâce de mon baptême !

Vierge immaculée, je vous en prie, jetez un regard sur notre misère et prenez-nous en pitié. En ce jour où nous fêtons votre parfaite innocence et votre constante fidélité, obtenez-nous de ressaisir la grâce de notre baptême, de l'entourer d'une austère vigilance et de réparer par une culture intense de ce germe sacré les années perdues de notre vie. Nous ne serons sauvés qu'à ce prix. Il faut que nous puissions dire, comme l'apôtre, ce que votre vie nous dit mieux que lui : « La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi : *Et gratia ejus in me vacua non fuit* ».

NOEL. — SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

ÉVANGILE : « *In principio, etc.* »

NOEL. — SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

*In principio erat Verbum et Verbum erat
apud Deum et Deus erat Verbum... et
reliqua...*

Mes Frères,

L'Évangile que je vous annonce n'est pas celui de la fête que nous célébrons aujourd'hui, mais il s'y rattache parce qu'il est l'œuvre et le plus bel éloge de l'apôtre dont il est dit dans la sainte Liturgie : « Jean était vierge quand il fut élu par le Seigneur, et pour cela il fut aimé plus que tous les autres. Jésus le fit reposer sur sa poitrine, et à cette

source sacrée, il but les eaux lumineuses de son Évangile : *Supra pectus Domini Jesu recumbens, Evangelii fuenta de ipso sacro dominici pectoris fonte potavit* ».

Admirable privilège de la pureté. Elle dispose l'âme à la science intime du suprême intelligible. L'incorruption la fait vivre dans le voisinage de l'incorruptible et Jésus-Christ lui promet la vision des mystères divins : « *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt* : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu ». Nulle part cette parole du Sauveur n'a reçu une plus admirable application que dans l'âme du saint Évangéliste. On peut résumer son éloge dans ces quelques mots : — Il a mérité par sa pureté de nous donner doctrinalement le Verbe de Dieu, comme Marie par sa pureté a mérité de nous le donner réellement. Exposer sa doctrine c'est révéler moins la splendeur de son génie que la perfection de sa vertu.

Écoutez donc le profond et sublime début de son Évangile.

Dans le principe était le Verbe, et le Verbe

était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était ce Verbe, il était dans le principe auprès de Dieu, chez Dieu, en Dieu lui-même. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise... Oui le Verbe était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu. À ceux qui l'ont reçu, qui ont cru en lui, qui ne sont point nés de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu, il a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire, sa gloire de Fils unique du Père plein de grâce et de vérité ».

Tout cela n'est point un récit, mes frères, tout cela n'est point un discours; qu'est-ce donc? C'est l'épopée abrégée du Verbe de Dieu chantée par une âme pure qui voit ce

qu'elle chante. Homère et Virgile invoquaient la muse ; Jean, aigle divin, s'élève d'un vol hardi au-dessus des nuages de la nature dans la région de la lumière incréée... Vous n'entendez pas le battement de ses ailes, vous ne voyez pas le feu de ses regards, mais son cri retentit aujourd'hui dans toute l'Église. *In principio erat Verbum...* Que puis-je dire pendant qu'il parle, après qu'il a parlé?... Pauvre aveugle que je suis, chantre impuissant, oserai-je ouvrir la bouche sur un si grand sujet? Eh bien oui, je parlerai. Comme l'aigle des évangélistes je ne ferai pas de discours, mais emporté sur ses ailes je chanterai avec lui l'épopée du Verbe de Dieu. J'expliquerai la pensée de l'apôtre bien-aimé ; et parce qu'il faut dire des héros ce qu'ils furent et ce qu'ils ont fait, je dirai du Verbe ce qu'il est, et ce qu'il a fait, invisiblement et visiblement. Si je languis en interprétant notre sublime Évangile, vous me pardonneriez, et vous voudriez bien comprendre que ma faiblesse est d'autant plus grande aujourd'hui que mon sujet est plus relevé. Puisse mon sujet grandir d'autant

plus en votre estime qu'il sera plus maltraité par ma parole.

I

Les espaces vous entourent et circonscrivent vos mouvements, élanchez-vous par la pensée au-delà des espaces ; le temps pèse sur vous de tout le poids du passé et mesure chaque goutte de votre existence, élanchez-vous par la pensée au-delà du temps : le Verbe était : *In principio erat Verbum*. Ce vieux monde qui nous porte, a conservé dans ses entrailles les cicatrices peut-être mille fois séculaires des révolutions qui l'ont amené à sa perfection, mais avant ces révolutions le Verbe était : *In principio erat Verbum*. La terre n'est qu'une fraction de la masse immense dont les éclats ont rempli l'univers. Le soleil qui nous éclaire, les satellites qui le suivent dans le tourbillon général, les astres qui émaillent le firmament pendant les nuits sereines, tout était contenu dans un globe gigantesque, une incommensurable

nébuleuse que le mouvement a rompue et le temps affermie ; mais avant cette matière primitive du monde le Verbe était : *In principio erat Verbum*. Les anges contemplèrent avec admiration le travail de Dieu, ils furent ravis du déploiement de sa force et des manifestations successives de sa sagesse qu'ils avaient contemplées et admirées déjà dans leur parfaite nature et l'harmonie de leurs phalanges sacrées ; mais avant les anges le Verbe était : *In principio erat Verbum*. Notre esprit peut s'emparer des nombres et reculer par des formules qui épouvantent notre imagination l'instant premier de toute création, mais avant cet instant hypothétique qui met un terme à tous les calculs de l'esprit, le Verbe était : *In principio erat Verbum*. Il était, il était, il était : *Erat*. Ne lui cherchez pas un commencement : quand vous croirez l'avoir trouvé ce seul mot suffira pour vous confondre : Il était : *Erat!*

Il était VERBE. *Erat Verbum*. La parole éternelle du Dieu vivant qui a dit de lui-même : Je suis celui qui suis : *Ego sum qui*

sum. Ce grand Dieu que sa perfection fait unique est une nature animée qui se peuple elle-même de ses propres mouvements. Il se parle comme se parle toute nature intellectuelle ; mais aucune nature n'ayant sa perfection, aucune nature ne peut produire un Verbe comme le sien. Nous parlons, mais notre verbe se forme lentement par des opérations successives de notre intelligence. Il est possible avant d'être formé. Le Verbe de Dieu ne connaît point ces lenteurs, il éclate spontanément dans les profondeurs de l'essence divine, aucune évolution ne le prépare, il est toujours, comme son principe même, un acte infini. — Nous parlons, mais notre verbe ne peut exprimer toutes nos conceptions, il appelle à son secours une foule de mots qui ne représentent que par parties les pensées qui se meuvent en notre intelligence. Souvent même nous avons peine à retrouver ces pensées dans la troupe ordonnée des paroles qui ont la prétention de les reproduire, notre verbe est imparfait ; mais le Verbe divin est la perfection même. Dieu se voit et il voit tout dans

son essence, et comme cette sublime vision est un seul acte, il l'exprime par un seul verbe ; Dieu ne parle qu'une fois est-il dit au livre de Job : *Semel loquitur Deus* ; et en cette seule fois il reproduit tout ce qui est en lui. Nous parlons, mais notre verbe n'est qu'un accident dans notre nature ; il n'est pas, il ne peut pas être notre nature même. Mais Dieu qui est et son être et son intelligence ne peut rien produire par accident, son Verbe reçoit toute sa nature, il subsiste comme lui ; et au lieu de se tenir devant lui comme un signe, il se tient en lui comme une personne. Voilà le Verbe : *Verbum*, la raison vivante de Dieu, l'image parfaite de son être, son œuvre immanente, coéternelle, adéquate ; la splendeur de sa substance, la définition subsistante et personnelle du Père qui l'engendre.

Nous faisons sortir de nous-mêmes la parole péniblement éclore en notre esprit ; mais Dieu garde son Verbe chez lui : *Et Verbum erat apud Deum*. Et parce que Dieu n'a pas d'autre chez lui que lui-même, c'est en lui-même que son Verbe habite. Il habite donc,

il est par lui-même, il est distinct de celui chez qui il est, et cependant il lui est uni, car autrement il ne serait pas chez lui.

Le Verbe est uni à Dieu, mais de quelle union, chrétiens ? De l'union la plus intime et la plus parfaite que l'on puisse concevoir, l'identité naturelle, car il est Dieu comme son principe : *Et Deus erat Verbum*, Dieu par essence et non par participation. Dieu sans diviser l'être, Dieu sans multiplier la nature, Dieu sans nuire à l'unité, Dieu sans introduire la rivalité des perfections ; le même Dieu que son Père sans se confondre avec lui. *Et Deus erat Verbum*.

Voilà, Chrétiens, le Verbe qui était au commencement en Dieu. *Hoc erat in principio apud Deum*. Admirez-le, adorez-le, et soyez attentifs à ce qu'il va faire.

Il aime son Père et son Père l'aime. Mais ce double amour est fécond et de ces embrassements procède celui que nous appelons l'amour même, l'Esprit Saint, Dieu aussi comme les deux adorables personnes aux-

quelles il doit la vie. C'est assez, le mouvement intime de l'Être divin se termine à cette opération sacro-sainte. Dieu se contemple en son Verbe, il l'aime en son Esprit et par son Esprit. Il est heureux. O vous qui êtes sans avoir reçu l'être, nature infinie peuplée de trois personnes vivantes, incomparable famille où l'unité fait le nombre sans se diviser, où le nombre se résout dans l'unité sans se confondre avec elle, jouissez de votre béatitude. On ne peut rien vous en ravir, on ne peut rien y ajouter. Vous n'avez besoin de personne ni d'aucune chose, restez ce que vous êtes, c'est assez et tout est bien.

Mais d'où vient, chrétiens, que ma faible voix s'élève aujourd'hui pour chanter un si grand mystère? d'où vient que vous êtes rassemblés autour de moi pour m'entendre? Qui vous a mis en ce monde? Et ce monde qui l'a mis dans l'espace? Et l'espace, qui a ouvert son vaste sein? Écoutez : « *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil* : Tout a été fait par lui et rien de tout ce qui est n'a été fait sans lui ».

Dieu qui était heureux en lui-même et de lui-même a voulu se répandre, communiquer à d'autres que lui son être, sa perfection, sa béatitude. C'est pour cela que nous sommes et que nous trônons au sommet de la nature inférieure. Mais Dieu n'a pas agi sans son Verbe : *Sine ipso factum est nihil*. Il ne s'en est pas servi comme d'un instrument, comme d'un ministre, mais il l'a appelé, et tous deux ils ont agi avec la même puissance. Égaux selon la nature, ils sont égaux dans leur opération extérieure. Dieu a tout fait avec son Verbe et par son Verbe. *Per ipsum*, car en lui donnant la vie il lui a donné tout ce qui est en lui, son omnipuissance avec toutes ses autres perfections ; *per ipsum*, car tout ce qui est fait doit être conçu ; l'artiste ne produit que ce qu'il a vu dans les profondeurs de son esprit. Il lui faut une idée, un type qu'il cherche, qu'il saisit, qu'il contemple, qu'il caresse, qu'il fixe dans son œuvre. Ainsi Dieu, dit saint Thomas, il ne cherche pas, sans doute, « mais il ne fait rien que par un concept de son intelligence : *Deus nihil facit nisi per conceptum*

sui intellectus » (1). Or ce concept de Dieu c'est sa sagesse éternelle, son Verbe, son Fils. Il est donc impossible que Dieu fasse quelque chose autrement que par son Fils. Avant de produire il faut qu'il passe par lui. Car le Verbe est la raison éternelle et vivante de toute chose. Dieu regarde donc son Verbe et il prononce son *fiat*. Voilà pourquoi il est dit que tout a été fait par le Verbe.

Vous avez lu sans doute le poème de la création écrit par Moïse : Quelle page magnifique ! On y entend les explosions du Verbe de Dieu sur le chaos que les eaux enveloppent : *Fiat ! Fiat ! Fiat !* Et l'on voit la lumière se séparer des ténèbres, le firmament s'étendre sur le globe en formation, la terre sortir des eaux, les plantes germer en son sein et la couvrir d'un manteau de verdure, les astres briller au ciel, les êtres vivants s'agiter dans les eaux et traverser les vastes plaines de l'air, les montagnes et les vallées se peupler d'animaux de toute espèce, le roi du monde, enfin, l'homme apparaît pour commander à la

(1) *Exposit. in Joan.*, Cap. I., Lect. 2.

création et lui servir d'interprète. — Et Moïse n'a pas tout nommé, cherchez dans les hauteurs des cieux, cherchez dans les profondeurs des abîmes, cherchez dans le monde visible et dans le monde invisible : tout ce qui existe, tout ce qui vit est un effet de cette cause transcendante qu'on appelle le Verbe de Dieu : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil.*

Et tout ce qui a été fait était vie en lui. *Quod factum est in ipso vita erat.* Les êtres, leurs espèces, leur nombre, leur ordre, leur harmonie, leur perfection, tout était vie dans le Verbe de Dieu. Car il voyait tout, il comprenait tout, et son *voir* et son *comprendre* ne sont pas distincts de sa vie et de son essence. « Toute créature en tant qu'elle est en Dieu est l'essence créatrice elle-même. Si donc, dit le docteur angélique, on considère les choses dans le Verbe divin, non seulement elles vivent, mais elles sont la vie même ».

Tout a été fait par le Verbe. Mais dans ce monde qu'il a créé, que fait-il ? Il répand à grands flots la lumière : *Et vita erat lux ho-*

minum. Toutes ces beautés de la nature et, entre toutes ces beautés, la vie, ce qu'il y a de plus beau : tout nous illumine, car tout nous parle de Dieu.

Les cieux nous racontent sa gloire, le firmament se montre à nous comme l'œuvre de ses mains. Le soleil et les astres, les mers et les montagnes, les vallées et les plaines, la verdure, les fleurs et les fruits, les animaux de l'onde et de l'air, des forêts et des champs, tout nous dit : — Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes ; c'est lui qui nous a faits : Venez, adorons-le et chantons ensemble : — « O Verbe divin, que ton nom est donc admirable par toute la terre : *Quam admirabile est nomen tuum in universa terra* » !

Mais, la plus éclatante lumière c'est notre nature et notre vie à nous : ce corps dont la magnifique architecture révèle un artiste divin ; cette âme qui porte l'empreinte lumineuse de la face de Dieu ; ces nobles facultés qui sont un reflet des perfections de Celui qui est dans les cieux la splendeur du Père ; ces principes éternels qui éclairent notre raison et notre

conscience, et dans notre vie naturelle, la vie surnaturelle, la vie divine elle-même, communiquée originairement à l'humanité par le souffle de Dieu : voilà la lumière : *Et vita erat lux hominum.*

Mais la lumière luit dans les ténèbres : *Lux in tenebris lucet.* Le péché a amassé des nuages autour de nos âmes, et à travers ces nuages nous ne voyons plus qu'amoindries et décolorées les manifestations de Dieu. Si au lieu de dissiper courageusement ces ténèbres, nous les rendons plus épaisses par nos crimes, Dieu a beau se montrer et dire dans la nature : c'est moi ! — dans notre corps : c'est moi ! — dans notre raison : c'est moi ! — aux saints rivages de notre cœur : c'est moi ! sa voix n'est ni entendue ni comprise : *et tenebræ eam non comprehenderunt.* Et notre vie pleine d'impétés, livrée aux passions, tout entière à une sacrilège indépendance s'écrie : *Non est Deus.*

C'est ce qui est arrivé, hélas ! Je vous l'ai montré assez longuement dans ma dernière instruction, pour qu'il soit utile de revenir sur ce lugubre tableau. Le monde ancien n'est

que ténèbres. Et cependant Dieu n'a pas épargné la lumière. Aux révélations de la nature, de la raison, de la conscience, il a ajouté d'autres révélations. Il a envoyé des hommes chargés par lui de nous annoncer sa vérité. Depuis Moïse jusqu'à Jean-Baptiste quelle longue suite de révéléteurs ! Jean-Baptiste est le dernier. Il vient rendre témoignage à la lumière ; mais il n'est pas la lumière. Comme toutes les voix qui se sont élevées dans l'antiquité il a rendu témoignage, un témoignage à la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*. Car tout homme reçoit l'empreinte lumineuse du Verbe dans sa raison, du Verbe qui est la face de Dieu : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*. Tout homme peut se préparer par la lumière de la raison aux lumières de la foi dont le Verbe est la source éternelle. Tout homme, non pas seulement aujourd'hui, mais toujours : *Omnem hominem venientem in hunc mundum*. Toujours, car toujours il était dans le monde : *In mundo erat*.

Eh bien, chrétiens, le monde qui a été fait par lui ne l'a pas connu : *Mundus per ipsum factus est, mundus eum non cognovit*. Ils ont reçu des dieux mensongers, des passions glorifiées, des vices adorés. Temples, autels, sacerdoces, victimes, foule empressée d'adorateurs, tout cela à Moloch, à Baal, à Jupiter, aux idoles muettes, sourdes, impuissantes, mais lui ! lui le créateur, ils ne l'ont pas reçu : *Et sui eum non receperunt*. Il était dans le monde : *In mundo erat*, mais ils l'ont chassé, chassé ignominieusement. Sa propriété c'était surtout le peuple qu'il avait choisi. Il y est venu par ses prophètes : *In propria venit*. Mais le peuple infidèle a tué les prophètes, torturé les oracles, et le temps venu, il ne rêve plus qu'un Messie grossier comme lui, tout autre que celui qui lui fut promis pendant plus de vingt siècles. Cependant, çà et là, de temps en temps, on voit apparaître quelques âmes fidèles nées de Dieu et non de la chair et de la volonté de l'homme, appliquées par la foi au vrai sens des oracles, recevant déjà le Verbe de Dieu comme la vraie

lumière, et s'élevant par l'intime pénétration de sa vie jusqu'à la dignité d'enfants de Dieu : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri; his qui credunt in nomine ejus, neque ex voluntate viri, neque ex voluntate carnis, sed ex Deo nati sunt.*

Mais ce n'était pas assez. Le Verbe de Dieu voulait un plus grand peuple. Ces âmes éparses comme les épaves d'un immense naufrage ne pouvaient honorer assez sa haute majesté, ni contenter son amour sans rivages. Il supplie son Père, il lui demande — quoi donc? D'embellir le monde afin que sa lumière soit plus vive? — Non. — D'envoyer encore des prophètes? — Non. — Mais de venir lui-même, dans notre chair. Caché jusqu'ici, il veut être visible. Le Père cède à ses ardents désirs, et le plus étrange, le plus touchant des mystères s'accomplit. Le Verbe se fait chair : *Et Verbum caro factum est.* C'est la seconde partie de l'épopée du Verbe de Dieu.

II

Cette seconde partie de l'épopée du Verbe de Dieu est exprimée en peu de mots ; mais par ce peu de mots nous savons tout ce qu'il est et tout ce qu'il fait visiblement en ce monde. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Nous avons vu sa gloire, la gloire qui convient au Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité ». Ces paroles nous révèlent la vérité du mystère de l'incarnation et sa miséricordieuse destination.

Le Verbe incarné est Dieu et homme tout ensemble : deux natures, la nature divine et la nature humaine en une seule personne que nous appelons le Christ Jésus : Voilà la vérité du mystère.

Jean, tout ému encore des palpitations du cœur divin sur lequel sa tête s'était reposée, entendait nier autour de lui cette vérité, et son esprit prophétique entrevoyait dans l'avenir la suite des erreurs acharnées à défigurer le mystère de l'homme-Dieu. C'est pour

les confondre qu'il a composé son évangile ; mais, au début et en quelques mots, il les frappe toutes d'un coup mortel.

A ceux qui prétendent que la divinité ne peut se compromettre, sans déchoir, dans une union avec notre nature, que le corps qui s'est manifesté dans l'œuvre sanglante de la rédemption n'est qu'un fantôme, que le genre humain n'a eu sous les yeux qu'un simulacre de vie humaine, de souffrance et de mort, l'Évangéliste répond par cette énergique parole : « Le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est*. Cette chair vraie et vivante a habité parmi nous : *Et habitavit in nobis*. Nous l'avons vue de nos yeux, entendue de nos oreilles, touchée de nos mains, et c'est par ses réelles manifestations que nous avons vu la gloire d'un Dieu plein de grâce et de vérité.

Arius viendra plus tard. D'une main sacrilège, il dépouillera le Christ de sa divinité, en réduisant le Verbe à la condition d'une créature tirée du néant et inférieure au Père de toutes choses. — Mais déjà le chantre du Verbe a protesté contre ce blasphème. Celui

qui se fait chair est en Dieu depuis que Dieu est Dieu ; il est Dieu comme le Père qui l'engendre éternellement : Dieu créateur et non pas créature. Fût-il le plus parfait des êtres, il ne serait pas plus fils de Dieu que nous s'il était créé ; mais c'est déjà sa gloire de Fils unique de Dieu qui se manifeste dans le touchant mystère de son enfance : *Gloriam quasi unigeniti a Patre* : gloire qu'il affirmera lui-même quand il dira : « Moi et le Père nous sommes un : *Ego et Pater unus sumus*.

Veut-on, avec Nestorius, diviser la personne du Christ ? Ne voir en lui qu'un prophète, temple de la divinité et instrument privilégié de son énergie infinie ? Un saint, fils d'une Vierge, conservant sa personnalité humaine, sous l'influence constante et toujours victorieuse du Verbe Fils de Dieu ? Deux personnes distinctes, dans une même parole, une même action, une même œuvre ? — Non, s'écrie l'Évangéliste : Il y a entre le Verbe et la nature humaine qu'il épouse une union plus intime et plus profonde que l'union d'influence, d'affection, d'autorité, de puis-

sance et de dignité. « Le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est* ; et le fils qui a reçu sa chair d'une Vierge et nous apparaît plein de grâce et de vérité, n'est point une autre personne que le Fils de Dieu dont nous voyons la gloire.

Le Verbe incarné est un homme-Dieu, vrai Dieu et vrai homme. — Arrière l'Eutychien qui s'imagine qu'en lui les deux natures peuvent se mêler ensemble et devenir une seule nature composée de divin et d'humain ; nous donnant ainsi un être innommé et innommable qui ne serait ni Dieu ni homme ; un être méconnaissable pour son Père des cieux et pour sa mère de la terre, un être incapable d'aucun acte rédempteur à cause de l'altération simultanée de sa divinité et de son humanité. Le Verbe, être infini, se refuse à devenir la partie d'un tout ; le Verbe, être complet et immuable, se refuse à servir de forme à la matière ; le Verbe, être incommunicable, se refuse à prendre rang parmi les espèces créées. L'intégrité de sa nature est sa gloire, et c'est cette gloire, gloire qui convient au Fils

unique de Dieu, que nous voyons en lui. *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre.* Tout en lui est vérité, et la nature divine, et la nature humaine, unies, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation, par une grâce ineffable : *Vidimus... plenum gratiæ et veritatis.*

Telle est, chrétiens, la vérité du mystère : deux natures en une seule personne. Un Dieu, un homme et un seul Jésus-Christ : voilà ce qu'est le Verbe de Dieu dans la seconde partie de son épopée, sa vie visible.

Mais pourquoi l'Évangéliste dit-il : *Verbum caro factum est* : Le Verbe s'est fait chair, et non pas : *Verbum homo factum est* : Le Verbe s'est fait homme ? — C'est à dessein, mes frères. Jean sait bien que la chair doit être dans la personne du Verbe incarné le sanctuaire, l'instrument, la conjointe d'une âme intelligente et libre, afin qu'il puisse mériter le salut du genre humain. Cependant il ne nomme que la chair parce que ce mot révélateur nous fait plonger le regard plus avant

dans les profondeurs du mystère et nous en manifeste mieux la sublime et miséricordieuse destination.

Le Verbe s'est fait chair : *caro*, afin que le fini soit représenté sous tous ses aspects dans les noces sacrées de Dieu avec sa créature. L'âme de l'homme ne représente que le monde supérieur des intelligences, sa chair est une réduction savante et harmonieuse du monde inférieur de la matière. Les mouvements des astres, les rapides fluides qui traversent l'espace, les feux souterrains qui travaillent le globe, les admirables soulèvements de l'Océan, le cours des fleuves, des rivières et des ruisseaux, les ondulations des montagnes et des collines, les plantes, les animaux de la création, tout cela est dans la chair : dans les sourdes évolutions de ses molécules, dans les courants qui la font tressaillir, dans la chaleur qu'elle dégage, dans les palpitations de son cœur, dans la circulation de son sang, dans les lignes harmonieuses qui la circonscrivent et la dessinent, dans sa vie végétative et animale, dans ses instincts et ses penchants.

Par la chair unie à l'esprit l'homme est toute créature, disent les saints Pères : *Homo est omnis creatura*. Donc, en affirmant que le Verbe s'est fait chair, l'Évangéliste exprime énergiquement que la rencontre du fini et de l'infini est aussi profonde, aussi complète qu'elle pouvait l'être.

En s'abaissant vers la chair, le Verbe tout-puissant a fait comme ces forts qui, pour soulever un grand poids le prennent au plus bas. Il a pris le monde à l'endroit le plus vil afin de le mieux soulever vers l'infini.

Le Verbe s'est fait chair, *caro*, afin de nous révéler en sa personne la dignité de la chair corrompue par le péché. Il y a tant d'instincts dépravés qui se cachent en ses replis ; elle est si hostile à notre vertu, si remplie d'infirmités et de douleurs que nous sommes tentés de croire qu'elle vient d'un mauvais principe et qu'on ne peut que l'exécrer et la maudire. Mais le Verbe nous montre qu'elle n'est point si méprisable, puisqu'il la juge digne d'être le tabernacle de la divinité.

Le Verbe s'est fait chair : *caro*, parce que les sens jouent dans notre vie intellectuelle, morale et religieuse un rôle important. Le langage du monde extérieur et le ministère des hommes n'ayant plus assez de puissance pour élever notre âme vers Dieu, le Verbe divin se rapproche de nous et se fait voir par la chair. Sa gloire transpire à travers le voile dont il a couvert son infinie majesté, sa parole et ses attouchements opèrent des merveilles, sa bouche sublime nous révèle les secrets du ciel et nous rappelle toutes les vérités et tous les devoirs oubliés, ses traits s'illuminent des perfections de sa sainte âme, ses actions édifient. Il combat toutes les séductions, il corrige toutes les erreurs, et ainsi s'accomplit cette remarquable parole que le prêtre chante avant le sacrifice : « C'est pour nous élever jusqu'à l'amour des choses invisibles que Dieu se fait connaître visiblement : *Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur.*

Par sa chair il se prouve, par sa chair il instruit, par sa chair il nous donne l'exemple

de toutes les vertus, par sa chair il est pour nous, tout ensemble, gloire, vérité et grâce : *Et vidimus gloriam ejus plenum gratiæ et veritatis.*

Le Verbe s'est fait chair : *caro* ; car puisqu'il vient pour réparer notre chute, et répondre en notre nom aux exigences de la justice divine, il faut bien que nous lui donnions quelque chose de nous-mêmes. Que lui donnerons-nous, sinon notre chair et notre sang ?

L'homme n'a que cela à transmettre aux enfants qui naissent de lui. C'est par sa chair que Jésus-Christ est fils de la race humaine ; c'est dans sa chair qu'il reçoit les flots du sang que notre premier père a corrompus et avec eux la responsabilité de tous nos crimes. Responsable de nos crimes dans sa chair, il en portera la peine dans sa chair. Par elle il se donne le pouvoir de mourir, pour répondre à la sentence qui pèse sur l'homme pécheur, et offrir à la justice divine une victime qui mérite notre pardon en subissant notre châ-timent.

Le Verbe se fait chair : *caro*, afin de nous

manifester au plus haut degré son amour. Le sang, ce fleuve empourpré dont les ondes fertiles vont porter la vie du centre aux extrémités de notre corps ; le sang, si précieux et si nécessaire à qui veut vivre ; le sang, Jésus-Christ veut le répandre pour nous jusqu'à ce qu'il n'en reste plus dans ses veines sacrées, afin que chaque goutte qui tombe à terre puisse nous dire : « *Je vous aime* » !

Mais vous avez fait plus encore, ô Verbe adoré ! Vous avez pris notre chair, pour nous la donner, pour résider perpétuellement au milieu de nous, pour vous immoler tous les jours devant nous et pour nous, pour devenir notre nourriture, pour entrer en nos âmes et les faire vivre de votre vie dans la plus intime union qui se puisse concevoir. Le mystère de votre incarnation se consomme dans nos tabernacles, sur nos autels et au plus intime de l'âme qui reçoit votre Eucharistie, la plus grande largesse de votre amour et la conclusion sublime de votre épopée.

Et maintenant, saint Apôtre qui avez chanté

si glorieusement cette épopée, je vous remercie en mon nom et au nom du peuple qui m'entend. En interprétant votre parole, j'ai publié votre gloire. Demandez à Jésus pour nous un cœur pur, afin que nous puissions le voir dans le sein de son Père et dans le mystère de sa chair comme vous l'avez vu. En ce temps de la sainte enfance, prenez-nous par la main, conduisez-nous près de la crèche et faites-nous dire avec vous :

O cher petit enfant Jésus, nous croyons que vous êtes la splendeur du Père, l'image de sa substance, vrai Dieu de vrai Dieu, créateur de toutes choses et lumière du monde... Vous êtes venu parmi les vôtres et ils ne vous ont point connu, ils ne vous ont point reçu... Mais restez au milieu de nous, nous vous connaissons, nous vous entourons de nos hommages, nous vous protégerons contre tous vos ennemis, ô Verbe fait chair ! O cher petit enfant Jésus, laissez-nous contempler, toucher et baiser votre front adorable où habite la sagesse éternelle qui a conçu le dessein de notre salut ! — O cher petit enfant Jésus, laissez-nous

contempler, toucher et baiser vos lèvres charmantes qui ont répandu sur le monde la doctrine de vie! — O cher petit enfant Jésus, laissez-nous contempler, toucher et baiser vos mains, vos pieds, votre côté sacré d'où sont tombés les flots de sang qui nous ont purifiés de nos péchés! — O cher petit enfant Jésus, laissez-nous contempler, toucher et baiser cette chair sainte et virginale que nous avons le bonheur de recevoir dans nos communions! — Et puis, la tête appuyée sur votre cœur, comme votre apôtre bien-aimé, nous attendrons en paix l'effusion de votre grâce et de votre vérité qui nous préparera à l'effusion de votre gloire de fils unique du Père, par laquelle nous serons éternellement comme vous les vrais enfants de Dieu. Ainsi soit-il.

FÊTE DE LA CIRCONCISION

ÉVANGILE : « *Postquam consummati sunt, etc.* »



FÊTE DE LA CIRCONCISION

« *In illo tempore: Postquam consummati*
« *sunt dies octo, ut circumcideretur puer:*
« *vocatum est nomen ejus Jesus, quod voca-*
« *tum est ab Angelo, priusquam in utero*
« *conciperetur: En ce temps-là, après que*
« *huit jours furent écoulés, le temps vint de*
« *circoncire l'enfant. On l'appela Jésus,*
« *nom qui lui avait été donné par l'ange*
« *avant qu'il fût conçu dans le sein de sa*
« *mère ».* (Luc., cap, II).

Mes frères,

Parmi les noms que reçoivent les enfants des hommes, il en est qui expriment des souvenirs, des désirs, des qualités, des accidents,

il en est qu'on emprunte à leur famille ou aux circonstances de leur naissance : ces noms-là tout le monde peut les donner. Mais il en est d'autres que Dieu seul impose, parce que, seul, il connaît le mystère de notre prédestination, et que, seul, il peut le résumer en un seul mot dont il pénètre et fera connaître, en temps voulu, le sens profond.

Tel est le nom que reçoit l'enfant-Dieu le jour de sa circoncision. Ce sacrement de la loi ancienne est un signe de salut en même temps qu'un signe d'alliance, et, selon la remarque de saint Bernard, « il convient mieux à ceux qui doivent être sauvés qu'à celui qui doit sauver les autres : *Circumcisio quippe magis salvandi quam salvatoris esse videtur* ». Cependant le fils de Marie n'est pas appelé sauvé, mais Sauveur : *Vocatum est nomen ejus Jesus*. Pour nous faire pressentir l'importance de ce nom, Dieu n'attend pas le jour où l'on doit l'imposer, mais, par une double révélation, il le fait connaître d'avance à la bienheureuse mère de l'enfant et au juste craintif qui doit être son protecteur. « Vous concevrez

et enfanterez un fils, dit l'ange à Marie, et vous l'appellerez du nom de Jésus ». Et au juste Joseph : « Ne crains pas de garder près de toi ton épouse Marie, car ce qui est né en elle est le fruit de l'Esprit Saint, et elle enfantera un fils, et tu l'appelleras Jésus : *Et vocabis nomen ejus Jesum.*

O mystérieux enfant ! Quelle est donc la signification du nom prophétique que Dieu veut vous donner ? — C'est le nom de votre mission ; — c'est le nom de votre gloire. — Jésus est le nom de votre mission, car l'ange dit à Joseph : « Il sauvera son peuple : *Ipse salvum faciet populum suum,* » et votre peuple ce n'est pas seulement la nation juive, c'est l'humanité tout entière. — Jésus est le nom de votre gloire, car l'ange dit à Marie : « Votre Jésus sera grand et il règnera éternellement : *Hic erit magnus... et regnabit in æternum* ».

Méditons ces deux pensées, mes frères, sous l'œil bienveillant de la très sainte mère dont le cœur tressaillit en entendant tomber de la bouche du messager céleste le nom mystérieux de son cher fils. *Ave, Maria.*

I

Celui qui devait restaurer l'ordre divin renversé par la faute de notre premier père ; celui dont la venue a été préparée par quarante siècles d'expérience, d'oracles, de désirs, de bouleversements et de catastrophes nous apparaît dans l'Écriture et les traditions sous divers aspects et divers noms. C'est le vainqueur du serpent, le promis de Dieu, sa bénédiction, son Messie, le désiré et l'attente des nations, la sagesse incréée, le juste, le saint. Mais le nom que Dieu lui destine, le nom qu'il portera, le nom qu'on inscrira officiellement sur sa tête couronnée d'épines à l'heure où il expirera, c'est le nom propre de sa mission : Roi Sauveur : *Hic est Jesus Rex.*

Avant que l'ange le prononce, les prophètes le chantent dans leurs oracles. — « J'ai été établi roi sur la montagne sainte de Sion », s'écrie le Psalmiste, interprète du Fils éternel

de Dieu, et le Seigneur m'a dit : « Demande-moi, je te donnerai les nations pour héritage » (1). Ce roi divin, David l'entrevoit dans ses visions prophétiques. Il l'interpelle, il le presse : « Arme-toi, dit-il, de tes attraits et de ta beauté. Avance, que les chemins te soient prospères et règne » (2). — Et Isaïe : « Un enfant nous est né, un fils nous est donné !... Il sera assis sur le trône de David et gouvernera son royaume aujourd'hui et toujours » (3). — Et Jérémie : « Le jour arrive, dit le Seigneur, je ferai sortir de David un germe de justice. Le roi règnera et fera régner la justice sur la terre » (4).

O Prince attendu ! Est-ce donc toute votre mission d'entrer de plain-pied dans l'héritage que Dieu vous a promis, et de le gouverner avec une souveraine justice ? — Non pas, chrétiens, celui que les prophètes annoncent est roi parce qu'il est Jésus, parce que sa

(1) PSALM., II.

(2) PSALM., XLIV.

(3) ISAÏ, Cap. IX, 6, 7.

(4) JEREM., Cap. XXIII, 5.

mission est de sauver son peuple. — « Nous l'avons attendu, disent les oracles, c'est lui qui nous sauvera : *Expectavimus et salvabit nos* (1). — Peuple, le roi qui va venir à toi est le juste Sauveur : *Ecce rex tuus veniet tibi justus et salvator* (2). — Dites à la fille de Sion : le voici qui arrive : *Ecce salvator tuus venit*. On l'appellera le peuple saint, racheté par le Seigneur : *Et vocabunt eos populus sanctus, redempti a Domino* (3). Venez, peuples joyeux, venez boire l'eau de la grâce aux sources que vous ouvre le Sauveur : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris* » (4). — Voilà les oracles, mes frères, Dieu les accomplit en donnant au fils de Marie le nom de Jésus.

Eh quoi, cet enfant pauvre et sans prestige qu'un ouvrier présente au couteau de la circoncision, c'est le roi Sauveur, si pompeusement annoncé par les prophètes !. Tais-toi, juif charnel ; Jésus n'est pas le roi sauveur que rêve ton ambition. Tu voudrais des richesses,

(1) ISAÏ, Cap. xxv, 9.

(2) ZACHAR., Cap. ix, 9.

(3) ISAÏ. Cap. lxii, 11, 12.

(4) *Ibid* Cap. xii, 3.

des honneurs, l'empire du monde. Les peuples qui t'environnent et grandissent autour du petit coin de terre où tu végètes, sous le sceptre asservi d'un étranger, sont pour toi autant d'ennemis de tes grossières espérances. Il te faudrait pour contenter tes désirs un chef illustre et puissant selon le monde, capable de te donner une revanche sanglante sur toutes les nations dont Dieu s'est servi pour te châtier et soumettre par les armes l'univers entier. Peuple aveugle, tes malheurs et ta dispersion ne t'ont pas corrigé de tes vues ambitieuses. Tu rêves encore aujourd'hui l'universelle domination, et ne pouvant l'obtenir par de glorieuses conquêtes, tu espères y arriver par la ruse, le vol, l'exaction, le pouvoir de l'argent. Garde tes illusions et laisse-nous comprendre autrement que toi le mystère du salut.

Nous autres chrétiens, nous croyons que le chétif enfant dont le couteau de la loi fait couler le premier sang est vraiment le roi Sauveur promis par les oracles. Fils de Marie, il est humble et presque misérable d'aspect,

mais la foi nous dit qu'il est le Fils de Dieu, son Verbe fait chair et par conséquent roi par droit de naissance.

Comment ne serait-il pas roi, celui qui prend éternellement l'être, la vie, la puissance dans le sein même du roi des rois et à qui nous devons tout ce que nous sommes ? Nous sommes ses créatures. Non-seulement il était au commencement avec son Père, Dieu comme lui, agissant avec lui, et faisant jaillir du néant toutes les merveilles du monde, mais toutes choses ont été faites par lui. « Pourquoi, s'écrie le grand Augustin, pourquoi l'Écrivain sacré dit-il : *In principio Deus creavit cælum et terram* : dans le principe Dieu créa le ciel et la terre, et quel est ce principe ? — C'est le Verbe : *In principio id est in Verbo* ; parce que Dieu a tout fait par son Verbe : *quia omnia fecit Deus Verbo*. Dieu se parle éternellement et engendre sa propre vie et les perfections et l'harmonie de sa vie en son Verbe et par son Verbe ; de même, il parle et produit dans le temps le monde, la vie du monde, les perfections et l'harmonie du monde dans son

Verbe et par son Verbe. S'il y a des hommes et des peuples en ce monde, et pour ces hommes et ces peuples une magnifique et riche nature, à chaque instant prodigue de ses biens, nous le devons à la parole de Dieu, au Verbe de Dieu. Or, nous le croyons, nous le confessons : le fils de Marie est le Verbe de Dieu ; on ne peut pas être plus maître, plus roi qu'il ne l'est, en vertu de son éternelle et féconde génération.

Il est roi encore par droit d'investiture. Dieu qui le voyait dans sa chair humiliée, longtemps avant qu'il l'eût prise, lui a fait dire par son prophète : « Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage : *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* — Or, dans l'anéantissement de l'incarnation et dans les honneurs divins que le Verbe anéanti rend à son Père, n'y a-t-il pas la plus éloquente et la plus puissante de toutes les prières ? Et Dieu peut-il refuser à son Fils ceux dont il exalte la nature en sa personne et dont il divinise le culte en ses hommages.

Mais, écoutez : le Fils de Dieu doit être roi

par un droit plus touchant et plus décisif pour nous. — Comment cela, mes frères ? — En ajoutant au droit de naissance et d'investiture le droit de délivrance et de salut. Il est beau pour un roi d'être le fils d'une race illustre et d'hériter sans conteste de tous ses droits à la souveraineté. Mais combattre l'ennemi de son peuple, rompre ses légions, les disperser, les mettre en fuite au prix de mille blessures, au péril de sa vie : enfin, délivrer son peuple, le sauver de la mort et revenir à lui empourpré de son propre sang, couronné des lauriers de la victoire et plus maître que jamais de tous les cœurs par le prestige de son courage et de son dévouement, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus royal ?

C'est ainsi que Dieu veut que son fils soit roi. Voilà pourquoi il lui donne le nom du Sauveur : *Jésus*. — Mais de qui et de quoi nous sauve-t-il ? — Du péché, le plus grand ennemi du genre humain. Par le péché, l'homme a offensé l'infinie majesté de Dieu, brisé les liens de grâce et d'amour qui l'unissaient à son créateur ; il est tombé, par ce fait,

au pouvoir de l'esprit maudit dont il imitait l'ingratitude et la rébellion. Comment l'arracher à cette fatale domination ? Comment le rapprocher du souverain bien dont il s'est violemment séparé ? Comment laver l'outrage qu'il a fait à son seigneur et à son maître ? Il appartient à Dieu seul, mes frères, de répondre à ces questions. Or, la réponse de Dieu la voici : Il s'est résolu à ne rien sacrifier de son droit ; il lui a plu que sa justice infinie fût manifestée dans le monde à l'égal de ses autres perfections ; il a décrété que l'humanité ne serait sauvée que par une réparation égale à l'outrage fait à la majesté divine par le péché, et cela dans l'immolation sanglante d'une seule victime, volontairement et librement substituée au genre humain prévaricateur.

Hélas ! où trouver dans la création cette victime, et dans cette victime la matière d'une peine qui égale le péché ? Il se détourne du souverain bien, il le nie, et autant qu'il est en lui, il le détruit, car il voudrait le réduire à l'impuissance et le voir disparaître, pour le

remplacer par quelque bien subalterne auquel il a rivé les désirs de l'âme humaine. La majesté qu'il outrage, dit saint Thomas, lui donne une sorte d'infinité qu'aucune satisfaction d'un être fini ne peut compenser. Quel bien, en effet, pourrait sacrifier le pécheur qu'il soit possible de comparer au bien infini qu'il a méprisé et que Dieu soit tenu d'accepter ? Quel bien que Dieu ne soit en droit de lui reprendre pour le punir de son crime avant qu'il ait satisfait ? Et quand bien même un innocent, s'il s'en trouve, voudrait répondre pour les coupables, quel bien possède-t-il dont il ne doive déjà l'hommage à son créateur ? Non, aucune créature ne peut rendre à Dieu l'honneur que le péché lui enlève. L'immense hécatombe de la nature entière ne nous donnerait pas la mesure des exigences de la majesté divine.

C'est donc en vain que l'homme prévaricateur cherche à se racheter par une substitution sacrée qui inonde de sang les autels, en vain qu'il multiplie les hécatombes, en vain qu'il égorge son semblable dont il a fait une hostie de la divinité, en vain qu'il donne au

sacrifice expiatoire des propositions tragiques et cruelles dont le souvenir nous épouvante, en vain que le peuple de Dieu lui-même offre des holocaustes pour le péché ; près des autels ensanglantés, il faut chanter avec les vrais Israélites : « Cieux, répandez votre rosée ; nuées, pleuvez le juste : que la terre s'entrouvre et germe le Sauveur : *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum. Aperiatur terra et germinet salvatorem.*

Les cieux se sont ouverts pour laisser passer le juste, et la terre lui a donné la matière du sacrifice qu'il doit offrir pour notre délivrance. Regardez-le, mes frères : c'est l'enfant Dieu, l'enfant de la circoncision.

O cher petit enfant, vous seul pouvez nous sauver, car en vous seul Dieu trouve ce qu'il aurait en vain cherché dans les autres victimes : l'innocence dévouée pour toucher son cœur, le péché à châtier pour exercer sa colère, l'infini pour réparer l'offense faite à sa majesté et pour satisfaire rigoureusement aux exigences de sa justice.

Le fils de Marie est saint et innocent : *sanc-*

tus, innocens, et bien que confondu avec les pécheurs, en subissant comme eux la loi commune, il en est séparé par sa pureté immaculée : *segregatus a peccatoribus*. Jamais être plus pur n'a réjoui l'œil de Dieu ; jamais victime ne fut plus capable de toucher son cœur par les charmes de son innocence. Elle ne subit aucune contrainte, mais elle va elle-même au-devant des coups. En entrant dans le monde, le Verbe incarné dit à son Père : « Me voici pour remplacer les hosties qui n'ont pas su vous plaire » ; quand son heure sera venue, les bourreaux obéiront à son amoureuse volonté : *oblatus est quia ipse voluit*. Son sacrifice procède d'un libre et joyeux dévouement.

C'est l'innocent qui se dévoue, et, en même temps, c'est le pécheur universel. Pourquoi Dieu le frapperait-il s'il ne voyait en lui le péché qu'il faut expier ? Aussi en reçoit-il la marque dans sa chair innocente. La circoncision est comme le signe sensible du décret éternel qui le condamne à la souffrance et à la mort. S'il ne contracte pas la souillure du

péché, il en prend la ressemblance en se faisant marquer comme les pécheurs : *In similitudinem carnis peccati* ; il en accepte l'effroyable responsabilité. Toute la dette du genre humain passe à son compte, si bien que Dieu ne voit plus en lui que le péché vivant : *Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit*. C'est pour cela qu'il va le frapper et le broyer : *Attritus est propter scelera nostra*.

Voilà précisément ce qui nous sauve, mes frères, car cet innocent, ce pécheur universel est le Fils de Dieu. En échange de la gloire que le péché a ravie à son Père, il lui rend, par son immolation, un hommage où elle se retrouve tout entière. L'outrage du genre humain se mesure sur la dignité d'un Dieu offensé ; son expiation se mesure sur la dignité d'un Dieu immolé. Infinité d'un côté, infinité de l'autre ; la balance est parfaite. Il faudra bien vous rendre, justice de mon Dieu, et laisser tomber entre les mains blessées que vous tendra le Sauveur le décret fatal qui nous maudissait.

Toutefois, mes frères, Dieu n'attend pas que le sacrifice de son Fils soit consommé pour lui donner le nom de Sauveur. Il le mérite déjà dans l'acte légal qui fait couler son premier sang. « Telle est la force de la circoncision, dit l'apôtre, que par elle on s'oblige à accomplir toute la loi : *Testificor omni homini circumcidenti se quoniam debitor est universæ legi faciendæ* » (1). Dans l'effusion précoce de son sang, le Fils de Dieu donne à son Père les arrhes de sa parfaite obéissance au décret vengeur qui le condamne à la souffrance et à la mort. Le sang de la circoncision est la première goutte du fleuve sacré qui doit noyer dans ses flots les iniquités du monde. Un jour, ô divin enfant, on le verra couler de votre chair déchirée par les verges, de votre front couronné d'épines, de vos pieds et de vos mains percés de clous, de votre cœur traversé par la lance d'un soldat, et quand vous aurez poussé ce cri suprême : *consummatum est*, on pourra lire au sommet de votre croix : « Voilà le Roi Sauveur : *Hic est Jesus rex* ».

(1) GALAT., cap. V, 3.

Saluons-le, mes frères, et chantons avec l'Église : « Heureuse faute qui nous a valu d'avoir un tel Sauveur : *O felix culpa quæ talem meruit habere redemptorem* ». Vous le voyez, ce cher Sauveur, dès les premiers jours de sa vie mortelle, dans le mystère de la circoncision, entrer en lutte avec le péché. C'est le prélude d'une bataille effroyable, dans laquelle sa gloire semblera sombrer avec sa vie. Rompu, déchiré, sanglant, martyrisé, il expirera sur le cadavre de l'ennemi ; mais bientôt, sortant du tombeau, il reviendra vers les siens et leur rappellera la promesse qu'il leur a faite de vaincre le monde : *Confidite, ego vici mundum* ». Le prophète l'a vu dans son triomphe. « Quel est, s'écrie-t-il, celui qui vient d'Edom et de Bosra avec des habits teints de sang ? Qu'il est beau dans sa parure, et comme il s'avance avec force et majesté ! — C'est le Verbe qui annonce la justice et qui vient pour défendre et sauver. — Pourquoi donc, ô Verbe, ta robe est-elle rouge, et ton vêtement comme les habits de ceux qui foulent la vendange ? — J'étais seul au pres-

soir ; aucun homme d'entre le peuple n'est venu m'aider : mais j'ai renversé l'ennemi dans ma fureur. je l'ai foulé aux pieds dans ma colère, et son sang (avec le mien) a jailli sur mes vêtements et ils ont été souillés. Le jour de ma vengeance est dans mon cœur ; peuples, voici l'année de la délivrance ». — O roi Sauveur, salut ! Vous êtes beau dans la splendeur de votre éternelle génération, et je suis ravi de pouvoir vous appeler le Fils de Dieu, le rayonnement du Père, l'image vivante de sa substance infinie, le premier-né de toute créature, l'héritier de toutes choses, le maître et le dominateur de l'univers ; mais quand je contemple votre chair ensanglantée, quand je vous vois revenir triomphant du combat de la mort, couronné de gloire et d'honneur par votre passion et pour le salut du monde, je vous trouve plus beau encore, et je suis plus ravi de pouvoir vous appeler Jésus ! Jésus ! mon Jésus ! — C'est bien le nom de votre mission. Laissez-moi dire encore que c'est le nom de votre gloire.

II

Dieu devait une récompense à son Fils pour l'accomplissement de sa mission de délivrance et de salut. Il la lui donne dans le nom même qu'il lui impose. C'est de l'Apôtre saint Paul que je tiens cette vérité : Écoutez-le : « Le Christ Jésus, qui avait la nature de Dieu et pouvait se dire son égal, s'est anéanti en prenant forme et nature de serviteur, et en se faisant semblable aux hommes, si bien qu'on le prit pour l'un de nous. En cet état, il s'est encore rabaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, la mort honteuse de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, lui donnant un nom au-dessus de tout nom, afin qu'AU NOM DE JÉSUS tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers » (1).

Il y a des noms d'hommes qui nous rappellent de grandes qualités, de grandes vertus, de grandes actions, de grands événements ; mais que leur gloire est donc peu de chose

(1) PHILIPP., Cap. II, 6-10.

en regard du glorieux nom de Jésus, de ce nom de force et de douceur, de justice et d'amour qui a pris et prend encore tous les jours possession du monde, possession des âmes, possession de Dieu.

L'histoire nous montre, mes frères, de grands monarques envoyant leurs capitaines dans les pays voisins de leur empire, ou vers des contrées inexplorées pour en prendre possession. On y plante leur étendard, on y proclame leur puissance, on y inscrit leurs noms sur des monuments. Ils ont la force, on se soumet à leur pouvoir : pouvoir circonscrit, qui ne parvient jamais à réaliser l'universelle domination que rêvent les ambitieux, pouvoir éphémère, que les révoltés de la liberté outragée renversent du jour au lendemain. Une seule force a pu soumettre le monde et y établir un empire universel et durable ; c'est la force d'un nom.

Point d'armes aux mains des conquérants qui doivent fonder et étendre le royaume de la rédemption, mais sur leurs lèvres le nom du Sauveur Jésus ! On leur a donné toutes les

nations à conquérir : *Omnes gentes*, et ils ne sont que douze pauvres gens auxquels vient se joindre un persécuteur converti. Mais la grandeur de l'œuvre ne les effraie pas, tant ils sont sûrs de la force triomphante du nom royal qu'ils proclament. Écoutez-les : — « *Certissime sciat domus Israel, quia et Dominum eum, et Christum fecit Deus, hunc Jesum, quem crucifixistis* : Sachez, maison d'Israël, que le Jésus par vous crucifié, Dieu l'a fait votre maître et lui a donné une royale onction. — Vous voulez être sauvé. Eh bien, il n'y a de salut qu'en lui. Pas un autre nom, sous le ciel, n'a été donné aux hommes qui soit pour eux le nom d'un Sauveur » (1). Ainsi parle l'Apôtre saint Pierre. — Et ce vase d'élection que le Sauveur a purifié pour qu'il portât son nom aux gentils, l'apôtre saint Paul : « *Prædicamus Jesum et hunc crucifixum*, nous prêchons Jésus et Jésus crucifié. — Dieu a tout mis à ses pieds : *Omnia subjecit sub pedibus ejus*. Il faut qu'il règne : *Oportet illum regnare* » (2).

(1) ACT., Cap. iv, 10-12. — (2) I COR., Cap. xv, 25.

Les pouvoirs publics ont beau leur dire : — Nous vous défendons de prêcher et d'enseigner au nom de Jésus ; nous vous défendons de prononcer ce nom. Ils prêchent, ils enseignent, ils proclament le nom béni du Sauveur : ils le transmettent aux héritiers de leur libre éloquence et de leur divine mission ; et depuis plus de dix-huit siècles, on entend, chez les civilisés, les barbares et les sauvages, au centre et aux extrémités du monde, ces cris apostoliques : Jésus est maître ! Jésus est roi ! Jésus est Sauveur ! Nous prêchons Jésus crucifié ; il faut qu'il règne : *Oportet illum regnare !*

Comment, mes frères, ces hérauts du Fils de Dieu peuvent-ils espérer que le nom d'un crucifié prenne possession du monde ? — Comment ? — Mais parce que le nom de Jésus est plus fort que toutes les armées des conquérants. Il commande à la nature. Au nom de Jésus, les apôtres et leurs successeurs disent à toutes les infirmités et à la mort même : « Levez-vous ; *Surge !* » et ils sont obéis. A défaut de ces prodiges, ils font parler le mi-

racle de leur courage et de leur sang. Pour le nom de Jésus, ils bravent la faim, la soif, la nudité, la misère, le froid glacial, les chaleurs dévorantes, les longs voyages, les tempêtes, les veilles, les fatigues, les périls de toutes sortes ; et, si l'on attente à leur vie, ils la livrent joyeusement pour le nom de Jésus : *Tradiderunt animas suas pro nomine Jesus.* Aussi, voyez où en est aujourd'hui leur conquête : partout Jésus a des sujets ; partout la croix, son étendard, se dresse avec cette inscription : *Hic est Jesus Rex* ; partout s'élèvent des temples où l'on chante, où l'on adore le saint nom de Jésus. On peut dire de lui comme du créateur : Seigneur, notre maître, que ton nom est donc admirable par toute la terre : *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra !*

Et remarquez, je vous prie, que, dans cette prise de possession du monde, il n'y a ni empires renversés, ni villes détruites, ni pillages, ni carnages, ni peuples condamnés au sacrifice de leur liberté et au lourd tribut de la conquête. Le roi pacifique n'ambitionne que la

possession des âmes ; c'est assez de son nom pour les soumettre. Son nom est la révélation succincte des secrets du ciel, le résumé d'une doctrine sainte qui ne s'impose à l'esprit humain que pour le délivrer de toutes les erreurs ; son nom est la promesse d'une grâce qui, après avoir purifié l'âme de ses souillures et effacé en elle toute trace de damnation, s'attaque à la racine même du péché, à ces odieuses convoitises d'où procèdent les mouvements désordonnés qui sollicitent et finissent par pervertir notre volonté ; d'une grâce qui tempère la rigueur des peines dont le péché a peuplé la terre, d'une grâce qui pénètre l'âme, y fait fleurir toutes les vertus et l'enlève jusqu'aux sommets de la perfection.

Le croyant qui dit : Jésus ! confesse par ce nom sacré toutes les vérités de la foi : le mystère de la vie divine, le Père qui nous a donné son Fils, le Fils qui s'est fait semblable à nous, l'Esprit Saint que le Fils nous a légué pour achever l'œuvre de notre salut et de notre sanctification, l'origine divine de l'humanité, sa déchéance, sa restauration, son

éternelle et surnaturelle destinée, la loi nouvelle et les institutions saintes qui sont devenues la règle de notre vie.

Le pécheur qui dit : Jésus ! voit se dresser devant lui l'arbre sanglant d'où coule le fleuve qui le doit purifier de ses fautes. Il s'humilie et ouvre son âme confiante à l'immense miséricorde qui s'est manifestée dans le sacrifice de l'homme-Dieu.

L'âme tentée qui dit : Jésus ! attend de celui qui fut tenté comme nous en toutes choses, pour mieux nous ressembler, une mystérieuse onction qui la fortifie dans la lutte et lui assure la victoire.

Le pauvre qui dit : Jésus ! se rappelle le dénûment volontaire de son divin roi : les misères de sa crèche, les austérités de sa vie d'ouvrier, les privations de sa vie publique et le suprême dépouillement de la croix. Il trouve moins dur et moins amer d'être pauvre en si haute et si sainte compagnie.

L'affligé, le souffrant qui dit : Jésus ! voit se dérouler sous ses yeux les humiliations, les opprobres et les maux infinis qu'a endurés

l'homme de douleurs. Il comprend qu'on ne peut pas marcher par une route de plaisir et de joie sur les traces de ce divin chef, et il se console en pensant que les immenses souffrances de son Sauveur ont été la cause de son immense gloire.

Le juste qui dit : Jésus ! entend dans ce nom béni comme un cri d'appel qui le convie à la perfection de toutes les vertus. Il se laisse emporter par la grâce et configurant sa vie à celle du divin modèle dont il copie la sainteté, il peut s'écrier : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ».

Nom glorieux de mon roi Sauveur ! Je ne saurais dire toutes les voies par lesquelles vous prenez possession des âmes. Elles sont à vous et c'est pour elles que vous prenez possession de Dieu.

Vous connaissez, mes frères, la puissance d'un nom sur le cœur des rois et des princes de la terre, quand ce nom leur rappelle quelque grande affection, quelque grand dévouement et quelque grand service. Il leur suffit de l'entendre pour qu'ils ouvrent leurs mains

libérales et répandent leurs faveurs. Or, le nom de Jésus est le nom du Fils unique du roi des rois volontairement immolé, pour rendre à son Père une gloire égale à celle que le péché lui a ravie. — Comment Dieu pourrait-il résister à la puissance de ce nom, et refuser quelque chose à ceux qui l'invoquent ? Lorsque Moïse, son serviteur, le conjurait d'épargner son peuple infidèle, il pouvait lui dire : « Laissez-moi tranquille : *dimitte me* ». Mais en entendant le nom sacré du bien-aimé qui s'est sacrifié pour sa gloire, il faut qu'il cède : Jésus est aussi fort que lui. Aussi le Sauveur nous a-t-il dit, avant de consommer son sacrifice : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera ».

Vous entendez : Jésus n'excepte rien, rien des maux dont nous voulons être délivrés, rien des biens que nous pouvons légitimement désirer, rien des grâces nécessaires à notre sanctification et à notre salut. Par la puissance de son nom, nous sommes certains de tout obtenir. Voilà pourquoi l'Église nous apprend à terminer nos prières par cette for-

mule : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Mais c'est surtout le bien suprême, l'éternel repos en Dieu, l'éternelle vision et jouissance de Dieu qu'il faut demander par Jésus : Car il en a pris possession, non seulement pour lui-même, en faisant triompher son humanité sainte à la droite du Père, mais pour tout le genre humain qu'il appelle à sa suite. « Par le voile déchiré de sa chair, il nous a ouvert la voie nouvelle et vivante qui conduit au ciel : *Initiavit nobis viam novam et viventem, per velamen, id est carnem suam*. — Nous n'avons qu'à suivre avec confiance les traces de son sang pour arriver à la porte du vrai saint des saints : *Habentes fiduciam in introitu sanctorum, in sanguine Christi* » (1). Et pour que cette porte s'ouvre devant nous, il nous suffira de pousser ce cri de foi et d'amour : Jésus ! Jésus ! doux Jésus ! Et alors nous entrerons dans l'éternelle demeure où nous continuerons à chanter sans fin la gloire du Roi Sauveur, pendant que les réprouvés, qui se sont tus sur la terre, rempliront les

(1) НЕБ., Cap. x, 19, 20.

abîmes de cette plaintive confession : *Non est in alio aliquo salus.* — Et ainsi sera accomplie cette parole de l'Apôtre annonçant l'universelle gloire du nom de Jésus : *In nomine Jesus omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum.*

Nous n'attendrons pas, mes frères, les suprêmes révélations du désespoir pour comprendre la puissance et la gloire du nom de Jésus. C'est en lui que chacun de nous cherchera son salut et sa perfection ; c'est par lui aussi que nous demanderons le salut des sociétés ravagées par l'incrédulité et le vice et menacées de guerres intestines qui les extermineront plus sûrement que le choc des armées sur les champs de bataille. Peuples, défiez-vous des noms de Sauveur qui courent le monde. Ni les ambitieux couronnés, ni les hommes de fer, ni les renards politiques, ni les charlatans à prestiges, ni l'alliance armée des États, ni leur intervention pacifique dans les querelles de la misère et de la richesse, du travail et du capital, n'empêcheront les sociétés de s'effondrer, si elles n'ont recours à

l'unique Sauveur, le roi Jésus. Il a fait ses preuves en transformant le monde à l'heure où l'antique humanité achevait l'expérience de ses égarements et de sa corruption. Il a remplacé par une doctrine élevée et pure les triviales et monstrueuses erreurs qui enténébraient l'esprit humain ; il a soumis les instincts révoltés et les passions déchaînées au joug d'une loi sainte. Plus que par sa doctrine et par sa loi, il a, par ses exemples et par sa grâce, ramené le genre humain sur la voie de ses destinées éternelles. Nous lui devons tout ce qu'il y a de juste et de saint dans la vie des sociétés humaines. C'est à lui seul qu'il appartient de rajeunir et de féconder ces germes de vie, à lui seul de conjurer les périls de mort, « car, sous le ciel, aucun autre nom que le sien n'a été donné aux hommes qui soit pour eux le nom d'un Sauveur : *Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* ».

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE : « *Cum natus esset, etc.* »



FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

Cum natus esset Jesus in Bethleem Judæ in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Hierosolymam dicentes : ubi est qui natus est rex Judæorum ? Et reliqua. (Saint Matthieu, ch. III)).

Mes frères,

Je vous expliquais dernièrement ces paroles de l'Évangile de saint Jean : *Et verbum caro factum est et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre plenum gratiæ et veritatis*. La majesté divine n'a point été étouffée sous les ombres de la nature humaine. C'était

un nuage, dit le prophète : mais un nuage transparent qui permettait de voir dans un éclat tempéré les rayons du soleil éternel. Les premiers qui virent la gloire du fils unique du Père furent les anges, car ils furent conviés dès l'éternité à cette touchante contemplation. Dieu qui préparait avant tous les temps le plan de notre rédemption, montra avant tous les temps l'image sacrée du Rédempteur aux esprits bienheureux qui entouraient son trône et s'écria : *Adorate eum omnes angeli*. Quand l'heure fut venue, au milieu d'une nuit froide et sombre, le Verbe tout-puissant de Dieu apparut et les anges se précipitèrent autour de son berceau ; après l'avoir adoré ils se répandirent dans l'espace, l'inondèrent de lumière et chantèrent ces paroles devenues célèbres : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Les hommes de bonne volonté furent d'abord des pasteurs. Héritiers de la vie patriarcale, simples d'esprit et de cœur, pauvres et humiliés, ils méritaient entre tous les hommes la première manifestation du Dieu qui naissait dans une ombre faite pour la

foi et dans une condition qui le rapprochait des pauvres et des humiliés. Avertis par les anges, ils se rendirent à la crèche et s'en revinrent le cœur plein d'une naïve admiration.

Aujourd'hui le Verbe fait chair franchit la distance qui sépare les dernières couches de la société de ses sommets. Il appelle auprès de lui les mages, sages et rois de l'Orient. Trois voyageurs illustres, trois puissants de la terre, disent nos vieilles traditions catholiques, après avoir traversé des terres inconnues sur la foi d'une étoile, viennent frapper à la porte de l'humble demeure où repose l'enfant Jésus. Dans l'obscurité de ses premiers jours, le divin enfant possède assez de charmes pour séduire le cœur des rois, et dans le temple grossier qui les reçoit les mages ont assez de foi pour adorer un enfant qui souffre. Il y a là, mes frères, un fait important et un type admirable. Il faut expliquer le fait et appliquer le type : c'est l'objet de ce discours.

I

Les interprètes se sont occupés de cette question : d'où venaient les mages ? Étaient-ils les descendants de ces illustres sages qui entouraient jadis le trône des rois de Perse et balançaient par leur prestige l'influence des prophètes ? Étaient-ils de ces Chaldéens rêveurs dont toute la vie était occupée à contempler le ciel, à considérer le cours des astres et à mesurer leurs mouvements ? Étaient-ils les princes et les oracles de ces peuples enthousiastes qui confinent les grandes régions de l'Inde où s'arrêtèrent les armes d'Alexandre ? Étaient-ils enfants de cette Arabie heureuse où s'établirent les fils d'Abraham et de la fugitive Agar ? L'Évangile ne nous dit rien, sinon qu'ils venaient d'Orient. *Ecce magi venerunt ab oriente.*

Ils venaient d'Orient appelés par les deux signes admirables dont Dieu se sert pour manifester son intervention : la prophétie et le miracle. Le maître des temps et le roi suprême de la nature se plaît, comme je vous

l'ai déjà fait remarquer, à montrer son pouvoir par des oracles et des prodiges, afin d'éveiller l'attention des hommes et de les préparer à la foi. Un fidèle, un pécheur, avait, jadis et contre son gré, laissé tomber de ses lèvres impies des torrents de bénédictions sur les tentes d'Israël, et surpris tout à coup par les visions de l'avenir il s'était écrié : « Une étoile se lèvera sur Jacob : *Orietur stella ex Jacob* ». Le peuple, sans doute, avait oublié cette parole mystérieuse de Balaam, mais les sages, dépositaires des antiques traditions, en avaient conservé le souvenir. Aux jours du Sauveur ils s'aperçoivent que leur science appliquée aux merveilles de la nature est dépassée, que leurs calculs sont déjoués, qu'un astre inconnu s'est jeté soudainement au milieu des lignes savantes qu'ils ont tracées pour emprisonner le mouvement des planètes et marquer la place des constellations. Est-ce un météore formé par une puissance souveraine dans les sommets de l'atmosphère ? Est-ce une conjonction inattendue des radieux voyageurs qui parcourent l'espace ? Ils n'en savent rien.

Leur science confondue reconnaît un prodige, et dans ce prodige l'accomplissement d'une prophétie.

Dieu les appelle. Ils ne cherchent point comme font les orgueilleux à se dissimuler son intervention. Ils n'invoquent point contre elle les lois cachées de la nature, mais ils répondent au Seigneur par la promptitude et la plénitude de leur obéissance. L'étoile de Jacob est apparue : Ils se lèvent, ils s'apprêtent, ils parlent, les voici : *Ecce !* Les voici conduits à l'aventure sur des routes qu'ils n'ont point choisies : *Ecce !* Les voici entraînés par une lumière dont ils ignorent la dernière station : *Ecce !* Les voici qui s'avancent vers le pays des montagnes : *Ecce !* Les voici qui entrent à Jérusalem sans y être attendus : *Ecce !* Ils ne visitent pas le temple de Dieu ni les merveilles de la ville sainte ; mais tout de suite ils demandent Celui qu'ils viennent chercher. Où est le roi des Juifs qui vient de naître, car nous avons vu son étoile en Orient ? *Ubi est qui natus est rex Judæorum ? Vidimus enim stellam ejus in Oriente.*

C'est pour le voir et l'adorer, qu'ils ont quitté leur patrie sans savoir s'ils la reverront, leurs biens sans savoir s'ils en jouiront encore, leur famille sans savoir s'ils lui donneront le baiser du retour. Par un mystérieux dessein de la Providence, l'astre qui les guide s'éclipse tout-à-coup. Ils ne sont pas découragés par ce contre-temps, ils ne retournent pas en arrière ; le ciel leur fait défaut, ils interrogent la terre : *Ubi est qui natus est rex Judæorum ?* Hérode se trouble et toute la ville de Jérusalem avec lui. Ils n'en sont point effrayés, ils ne se croient pas le jouet d'une mystification ; ils demandent toujours : *Ubi est qui natus est rex Judæorum ?* Et quand ils ont entendu la réponse de la synagogue et le nom de la bourgade bénie où doit s'arrêter leur pèlerinage, ils partent de nouveau, et c'est alors que Dieu, satisfait d'une épreuve qui couronne leur première correspondance à la grâce, les inonde d'une grande joie en leur rendant la lumière voyageuse qu'ils regrettent. *Et videntes stellam gavisii sunt gaudio magno valde.*

Mais la distance qui les séparait de Bethléem est moins grande encore que celle qui les sépare de la vérité. Ils sont nés dans la patrie des ombres et de l'erreur ennemie de Dieu, source éternelle et infinie du vrai. Tout homme est capable d'erreur, hélas ! qui ne le sait ? Qui ne sait que l'intelligence blessée ne se meut plus qu'entre des rivages bornés qui souvent lui dérobent la vue du cher et unique objet de ses recherches. Il faut avoir pitié de cette misère. Finalement on la guérirait si l'homme épris de lui-même ne s'attachait à l'erreur avec une funeste passion, s'il n'en faisait la patrie de son intelligence, s'il ne bâtit autour de son âme comme un mur opaque qui renvoie au dehors les chaudes et vivifiantes clartés du soleil divin et répand au dedans les ombres de la mort. Peut-être les mages ne s'abaissaient-ils pas jusqu'à la fange immonde où la foule aveuglée cherchait la pâture de son intelligence ; mais ils étaient sages selon l'esprit du monde. Or un sage selon l'esprit du monde, c'est un homme superbe qui croit avoir fait la vérité parce

qu'il s'est donné la peine de la chercher et de créer des systèmes ; c'est un homme vain qui se nourrit du bruit de sa réputation et des honneurs que l'ignorance rend à son savoir. Eh bien ! encore une fois, les sages seront confondus, car il va falloir qu'ils apprennent une nouvelle science à l'école d'un enfant. Un enfant, dont la tête fragile ne peut contenir encore le ferment sacré d'une pensée ; un enfant, qui vient de naître sans bruit et qui demeure inconnu au milieu des siens ; un enfant, qui vagit entre les bras de sa mère. Voilà le docteur. C'est révoltant !

Et à ce spectacle qui révolte l'orgueil de l'esprit s'en joint un autre qui révolte l'orgueil du rang. Le docteur infirme qui les appelle aux lumières d'une nouvelle science vait-il leur apparaître au moins dans tout l'éclat des grandeurs humaines, éclat qui fascine nos âmes puérides et les dispose au respect par l'admiration ? Non, Jésus se montrera entouré de toutes parts d'humiliation et de pauvreté. Pour les recevoir il n'aura qu'une chétive demeure, sa mère, un vieillard et des larmes.

Voilà son palais, voilà sa cour, voilà ses fêtes. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on reçoit les grands seigneurs, surtout quand on veut en faire les Apôtres de sa puissance et de sa gloire. Les rois mages auront pitié, peut-être, de la famille indigente qui les reçoit ; mais devant un si triste spectacle, ils seront en droit de considérer leurs espérances comme des chimères et des illusions.

Je le croirais, mes frères, si Jésus n'était pas un Dieu aussi puissant qu'il est humilié. Il se présente dans un état d'abaissement ; mais soyez tranquilles, sa gloire va paraître. Il a des charmes cachés plus forts et plus infailibles que ceux dont les hommes se servent pour séduire. A peine les mages sont-ils entrés dans son misérable palais qu'il les pénètre d'un rayon lumineux à la clarté duquel ils découvrent les étonnants mystères de l'Incarnation. Jésus leur révèle à la fois et la virginité de sa mère, et la divinité de sa personne, et le but de ses abaissements et de ses souffrances. Ses larmes les touchent, son sourire les ravit, ses bras les attirent. Bethléem, la maison des

humiliations et des premières douleurs de l'Enfant Dieu, devient tout-à-coup un séjour de gloire et de délices que le ciel envie à la terre.

Ils ne résistent pas à tant de prodiges ; mais à peine ont-ils trouvé l'enfant et sa mère, nous dit l'Évangile, qu'ils se prosternent et adorent. *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus et procidentibus adoraverunt eum.* Leur correspondance est aussi prompte que la lumière qui les pénètre. Séduits par les révélations de la crèche, ils se dépouillent d'eux-mêmes. Ils méprisent les vains artifices de la sagesse humaine, ils foulent aux pieds cette science prétentieuse qui semble n'élever l'esprit que pour le rendre intraitable, ils reconnaissent dans la lumière d'un instant le néant de leur savoir, ils croient ce qui les surpasse et ils consomment dans la plénitude d'un sacrifice si délicat la plénitude de leur correspondance à la lumière divine.

Cependant leur vocation n'est pas achevée. Ils sont nés dans une terre heureuse et magnifique où le luxe et la volupté sont en honneur.

Les ingénieux raffinements de la vie orientale, les exigences d'un rang distingué parmi les hommes, leur ont fait du bien-être et du faste une sorte de nécessité. La richesse et les plaisirs sont des maîtres artificieux et exigeants qui commandent sans repos, et notre soumission à leur égard va jusqu'à l'esclavage. Grands, riches et voluptueux comme tous les princes qui ne connaissent guère d'autre loi que de satisfaire la nature, tels étaient, sans doute, les rois qui venaient visiter l'enfant de Bethléem. Le plus répugnant des contrastes vient offenser leurs habitudes mondaines ; et pour leur cœur comme pour leur esprit c'est encore une amère dérision. Ils n'ont sous les yeux que l'abaissement, la pauvreté, la souffrance d'un enfant misérable. Et remarquez, je vous prie, que tout cela n'est pas un spectacle muet et sans portée pour leur conscience. C'est un spectacle impérieux qui pèse sur leur volonté et s'impose à leur vie, c'est un ensemble étrange d'habitudes contradictoires qu'ils doivent accepter comme conséquences pratiques des révélations qui

leur ont montré un Dieu dans l'humiliation, et cela malgré les protestations de la nature. Grand Dieu ! quel coup ils ont dû recevoir pour comprendre et goûter ce qu'ils ont sous les yeux ; pour comprendre que l'humiliation est l'acte excellent d'une âme qui ne connaît rien de grand que la majesté de son Dieu, rien de misérable que celui qui l'offense ; pour comprendre que la pauvreté est le désir sensible, substantiel, en quelque sorte, des richesses d'une patrie meilleure que la terre ; pour comprendre que la souffrance est la justice d'une vie qui satisfait à la grandeur d'un Dieu infiniment offensé par les hommes ; pour goûter toutes les choses qu'ils ont comprises, se les appliquer à eux-mêmes, et les mettre à la place de leur faste, de leurs richesses, de leurs plaisirs !

Eh bien ! chrétiens, les mages ont compris et goûté les austères enseignements de Bethléem, tant est vigoureuse l'étreinte qui saisit leur cœur. Un dernier prodige achève leur vocation. Ils se laissent aller aux entraînements de la grâce, se répandent tout entiers dans

leurs présents. En adorant, ils ouvrent leurs trésors et déposent aux pieds de l'enfant Jésus de l'or, de l'encens, de la myrrhe. *Et apertis thesauris suis obtulerunt ei aurum, thus et myrrham* ». Vous vous demandez, peut-être, pourquoi l'Écriture énumère avec une sorte de complaisance les offrandes apportées par les mages. Sans doute qu'elles n'avaient eu primitivement, en leur pensée, aucune autre signification que celle qui est commune à tous les dons ; mais dès qu'ils ont senti les coups victorieux de la grâce, ils représentent par leur générosité la plénitude de leur correspondance. Ils offrent de l'or, et ainsi ils reconnaissent la royauté du Christ. Ils offrent de l'encens, et ainsi ils reconnaissent la divinité du Christ. Ils offrent de la myrrhe, et ainsi ils honorent les souffrances du Christ. Voilà l'intelligence des mystères qui les étonnaient d'abord. En voici maintenant le goût et l'application. Par l'offrande de l'or ils renoncent aux biens passagers de la terre ; par l'offrande de l'encens ils renoncent aux vains prestiges de la grandeur ; par

l'offrande de la myrrhe ils renoncent aux voluptés des sens. Ces symboles sont les témoignages de leur foi et les promesses de leur future sainteté.

Leur vocation est achevée, le christianisme est commencé pour eux. Une dernière fois ils se prosternent, une dernière fois ils baisent les pieds du cher petit docteur qui les a instruits et du bien-aimé tyran qui s'est emparé de leur cœur. Ils s'en vont comme les pasteurs pleins d'admiration et de joie. Avertis par une inspiration céleste ils déjouent les projets barbares d'Hérode et rentrent dans leur pays, où ils racontent les merveilles de Bethléem. Là où ils n'étaient que des sages, dit S. Jean Chrysostome, ils deviennent des évangélistes : *Ipse adventu tuo magos ab oriente vocasti, et evangelistas eos ad sua remisisti.* Il faut que dans les contrées qu'ils habitent les chemins du Christ soient préparés. Les mages, précurseurs du christianisme, annoncent sa prochaine arrivée. Ils reçoivent sous leur toit hospitalier les hardis Galiléens qui bientôt vont se partager la conquête du

monde. Il les conduiront jusqu'aux extrémités de l'Orient. Ils verront de leurs yeux le triomphe du roi des Juifs qu'ils ont adoré dans son berceau.

Voilà, mes frères, le fait évangélique. Je vous l'ai expliqué naïvement et sans art, afin de mettre ma parole en harmonie avec l'admirable récit de nos saintes lettres. Je pourrais m'arrêter ici et vous laisser admirer dans la paix de vos réflexions la miséricorde de Dieu : les ressources de sa puissance, l'obéissance des saints rois, leur parfaite correspondance à toutes les grâces qu'ils reçoivent, et le grand dessein de Dieu qui prépare en leur personne la diffusion complète du christianisme ; mais j'ai dit qu'il y avait dans le fait évangélique un exemple à suivre. Je vais m'expliquer sur ce point.

II

Pendant que dans sa crèche Jésus offrait à Dieu ses premières larmes et ses premières souffrances, on disait dans le monde : L'univers est à César. Mais à quel César ? Aux dé-

bauchés couverts de pourpre qui trônaient à Rome ? — On le croyait alors ; et ils ne faisaient que trop sentir leur effroyable pouvoir. Mais Dieu, dans sa sagesse et sa souveraine puissance, avait disposé du monde pour un autre. Le vrai maître de l'univers, c'était l'enfant couvert de pauvres langes qui reposait à Bethléem. Voilà le vrai César à qui le monde devait appartenir. Depuis longtemps, Dieu lui avait fait dire par un homme inspiré : Demande-moi et je te donnerai les nations en héritage : *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam...* et la première chose que Jésus demande en entrant dans le monde c'est l'héritage des nations... Les nations étaient à lui, il fallait donc qu'il les appelât, qu'il leur manifestât sa présence, qu'il en prît possession, c'est ce qu'il fait au jour de son Épiphanie.

Les mages sont les prémices des peuples appelés aux lumières de la foi et à la sainteté de l'Évangile. Ce qui se passe entre eux et le Sauveur est la représentation abrégée de ce qui doit se passer bientôt dans le monde en-

tier. Dieu veut bien venir au-devant de nous, mais il ne s'impose pas : il attend de l'homme un mouvement qui l'amène à ses pieds : « Nous avons vu et nous sommes venus », disent les mages : « *vidimus et venimus* ». Qu'est-ce à dire, mes frères, sinon que, aux prévenances divines, qui nous donnent Jésus-Christ dans l'adorable mystère de l'incarnation, doit correspondre la recherche de Jésus-Christ. Les mages nous apprennent que cette recherche est un devoir de conscience.

Il y a par le monde, mes frères, quelques esprits forts qui croient pouvoir s'en tenir à ce qu'ils appellent les grandes lignes de la raison. Le matérialisme leur paraît abject ; l'athéisme est insensé ; la négation de la Providence ne supporte pas la discussion. Il n'y a, disent-ils, qu'un noble et pur déisme qui puisse satisfaire un esprit sage et un cœur droit. Il faut donc croire en Dieu, adorer ses perfections, bénir sa Providence, se soumettre à ses volontés, reconnaître, sous notre enveloppe charnelle, une âme impérissable destinée à une félicité éternelle, mettre en pratique les

préceptes de justice et d'amour qu'une main divine a inscrits sur les tables mystérieuses de notre conscience, être honnête homme, en un mot ; cela suffit. Si certaines âmes, plus tourmentées qu'il ne faut par l'instinct religieux, veulent contenter leur imagination ardente et leur pieuse activité par des mystères, des symboles, des personnifications, des pratiques surérogatoires, on ne doit pas les contrister par une opposition qui peut devenir impie, mais les laisser faire avec une douce pitié et une calme indifférence. Toutes les formes religieuses ont du bon, en tant qu'elles correspondent à certains besoins de la nature humaine ; mais le mieux est assurément de se dégager de toute forme positive, pour ne suivre que les tranquilles et sages inspirations de la raison.

Mes frères, ceux qui pensent ainsi sont-ils sincères ? — Je veux le croire. — N'ont-ils point quelque arrière-dessein de s'affranchir, en réglant eux-mêmes leurs rapports avec Dieu, des devoirs qui gêneraient les mouvements des appétits auxquels ils veulent laiss-

ser une pleine liberté ? — C'est fort possible. — Mais, qu'ils soient sincères ou non, je me permets de leur faire remarquer que leur théorie religieuse est insuffisante, et qu'elle porte en elle-même sa propre condamnation. Ils conviennent qu'il faut croire en Dieu, adorer ses perfections, bénir sa Providence, se soumettre à ses volontés ; assurément cela veut dire qu'il faut croire en Dieu, tel qu'il se manifeste à nous ; adorer ses perfections, là où il nous les montre ; bénir sa providence, dans toute l'étendue de son action ; se soumettre à ses volontés, telles qu'il nous les intime. Or, mes frères, Dieu n'a pas cru devoir s'en tenir, pour nous, à ce qu'on appelle les grandes lignes de la raison. — Il s'est manifesté au monde par son Fils ; Il nous a montré ses perfections dans son Fils ; il a subordonné le plan de la Providence à l'incarnation de son Fils ; il a fait de son Fils le promulgateur de ses volontés, dans une loi supérieure à la loi de la nature. — Je ne vous dirai pas les raisons de sagesse, de bonté et d'amour qui ont présidé à ce grand dessein ; constatons seu-

lement que, si l'intervention d'une personne divine dans l'ordre du monde, la vie et les destinées de l'humanité est un fait, il ne nous est plus permis de ne prendre conseil que de notre nature, pour déterminer nos relations avec Dieu ; de n'être que des hommes, si Dieu veut que nous soyons davantage ; de professer l'indifférence à l'égard de toute forme religieuse, car, il en est une que nous devons subir, ou plutôt à laquelle nous devons spontanément et joyeusement adapter notre vie. Sans aucun droit, sans aucun mérite de notre part, le Fils de Dieu est venu à nous ; notre devoir est de dire comme les Mages : « Nous avons vu et nous sommes venus : *Vidimus et venimus* ».

Mais, qu'avons-nous vu ? me demandez-vous. Les jours, les années et les siècles ont succédé à la froide nuit de la Nativité, qui ne nous apparaît, dans le lointain, que comme un souvenir légendaire. Les signes célestes, l'étoile voyageuse : pieuses chimères qui ne peuvent plus nous émouvoir. Si Dieu veut nous faire sortir du monde naturel, où notre

raison se contente, pour nous entraîner à la recherche de son Fils, qu'il nous donne un signe.

Avez-vous donc des yeux pour ne pas voir, mes frères ? Les signes divins vous appellent et vous pressent. Plus heureux que les Mages, vous êtes en présence, non de manifestations passagères, mais de phénomènes constants dont le temps ne fait qu'accroître la puissance provocatrice. Ce n'est plus une étoile qu'il faut saisir au passage et qui brille dans les cieux pour annoncer aux peuples la naissance du Roi des Juifs ; c'est tout un firmament d'astres nouveaux qui publie sa grandeur. Des cieux vivants racontent la gloire de Dieu. *Cæli enarrant gloriam Dei*. Des cieux ! car c'est ainsi que l'Église dans son office appelle les apôtres. Par la simplicité de leur foi, l'ardeur de leur amour, la perfection de leur vie, la sublimité de leur parole, l'éclat de leurs miracles, ils ont été les astres de l'humanité assise dans les ombres de l'erreur et plongée dans les abîmes du vice. Ces astres se sont rapprochés et fondus ensemble ; leur lumière

mêlée est devenue un soleil resplendissant où Dieu a fixé sa demeure : *In sole posuit tabernaculum suum*. C'est l'Église, astre radieux toujours levé sur l'horizon du monde. Voilà votre signe : *Et hoc vobis signum*.

L'Église est un fait, l'Église est un monde. — Ce monde se présente à nous comme l'un des plus grands phénomènes qui se puissent voir. Ses mouvements d'intelligence et d'amour, ses perfections exceptionnelles, son inimitable harmonie, nous parlent, avec une irrésistible éloquence, d'une cause vivante, personnelle, surhumaine. Il y a plus, mes frères, l'Église est une société de témoins, dont l'affirmation a envahi les espaces, et résiste depuis vingt siècles bientôt, aux vicissitudes des temps, aux contradictions de la raison, aux conspirations déloyales des passions humaines, aux caprices de l'arbitraire, aux violences de la force. L'intelligence, l'honnêteté, la générosité s'unissent ensemble, pour donner à cette affirmation un relief tellement prodigieux qu'il n'est aucun esprit sérieux et honnête qui n'en doive être frappé. On cher-

cherait en vain, dans la somme des vérités qui reposent sur l'autorité du témoignage, une vérité plus robustement étayée et plus splendidement éclairée que celles que confessent nos docteurs, nos saints, nos apôtres, nos martyrs. Or, mes frères, nos docteurs, nos saints, nos apôtres, nos martyrs, confessent unanimement, depuis l'origine du christianisme, l'intervention de Dieu dans le monde par son Fils. « C'est la vie éternelle, disent-ils, avec leur Maître divin, de connaître le vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ » (1). Celui-là sera sauvé, qui dira d'une voix ferme et d'un cœur convaincu : « Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu : *Credo in Jesum Christum Filium Dei unicum* ».

Non seulement vous entendez cette confession, mes frères, mais, si vous voulez bien rentrer en vous-mêmes, vous la verrez écrite en caractères ineffaçables. La foi que vous dédaignez peut-être aujourd'hui, vous l'avez

(1) *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* (JOAN., cap. xvii, 3).

eue à l'état d'habitude infuse. Vos âmes d'enfants ont reçu, par le baptême, l'héritage sacré que se transmettent les générations chrétiennes. Plus impérissables que le marbre et l'airain, elles gardent l'empreinte du sacrement qui les a incorporées à la famille de Jésus-Christ. Il fut un temps où vous confessiez de fait celui que l'Église confesse, et peut-être que ma parole éveille, à l'heure qu'il est, des souvenirs qui protestent contre votre actuelle indifférence et vous accusent d'infidélité. — Mais, à supposer que vous n'avez pas de souvenirs, à supposer que les milieux dans lesquels vous avez vécu n'aient pas permis à l'habitude de la foi de passer à l'acte, toujours est-il que vous avez été marqués du signe du Christ. Franchement, mes frères, en présence de tels faits, pouvons-nous légitimement nous abstenir d'une enquête qui nous éclaire sur leur origine et leur raison d'être ? Pouvons-nous, obstinément, parqués dans l'étroite sphère de la nature, nous refuser d'en sortir pour voir ce que Dieu a fait ? Pouvons-nous ne pas demander à ce monde chrétien où

brillent tant de lumières, où se dépense tant d'amour, où s'épanouissent tant de vertus, où se manifeste un si bel ordre, ce que la raison demande au monde physique : « *Quis fecit ista ?* Qui a fait cela ? » Pouvons-nous ne pas demander à l'Église, si universelle, si constante, si intelligente, si honnête, si généreuse, si héroïque dans son affirmation, de qui elle tient cette affirmation ? Pouvons-nous ne pas nous demander à nous-mêmes, pourquoi, en entrant dans la vie, nous avons été consacrés à ce Christ dont nous portons le nom, nom que nous voudrions peut-être oublier, mais qui demeure opiniâtrement inscrit dans la substance même de notre âme ? Bref, pouvons-nous ne pas chercher Jésus-Christ, raison suprême et divine de tous les faits qui sollicitent impérieusement notre attention ? — Ah je comprends, sans les excuser, ces entraînements des passions, et ces préoccupations tumultueuses qui font dériver notre âme, loin de toute vie religieuse, vers des plaisirs grossiers et des intérêts subalternes. Je comprends, encore, ces résistances orgueilleuses

d'une raison qui cherche et qui refuse d'abaisser, devant la vérité démontrée, le pavillon de ses préjugés. Mais cette hautaine indifférence, cette méprisante pitié qu'affectent, à l'endroit de toute forme religieuse, tant de gens qui se disent honnêtes, je ne les comprends pas. — Prétendre que l'on croit en Dieu, que l'on adore ses perfections, que l'on bénit sa providence, que l'on se soumet à ses volontés, et refuser, soit par paresse, soit par mauvais vouloir, d'examiner consciencieusement les faits qui pourraient nous montrer Dieu sous un nouveau jour, nous mieux faire connaître ses perfections, nous révéler un plan plus vaste et plus profond de sa Providence, nous manifester des vouloirs divins sur lesquels se tait notre conscience ; prétendre que l'on pratique la justice et s'exposer volontairement à commettre, à l'égard de Dieu, la plus grande des injustices ; enfin, mes frères, voir et entendre tant de choses extraordinaires qui nous disent : Jésus-Christ est venu, et ne pas chercher Jésus-Christ ; ce n'est pas d'un honnête homme. — L'honnête homme est celui qui,

mis en présence des signes divins, s'écrie résolument comme les Mages : *Vidimus et venimus.*

Ils nous précèdent, mes frères, suivons-les à la recherche du Sauveur. Suivons-les avec la même simplicité d'esprit qui écarte tous les partis pris, tous les préjugés et s'ouvre franchement à tous les faits révélateurs de la présence et de l'action de Dieu. Suivons-les avec cette même droiture d'un cœur où les passions n'ont pas étouffé la voix mystérieuse qui crie : En haut ! *Sursum corda !* et dont les affections tranquilles et pures ne cherchent que le vrai bien. Suivons-les avec cette même bonne volonté, c'est-à-dire avec cette volonté sincère qui sait se prononcer et marcher droit à son but ; avec cette volonté généreuse qui va, quoi qu'il en coûte, jusqu'au bout de la vérité ; avec cette volonté persévérante que ne rebute aucune difficulté. Suivons-les et comme eux nous serons récompensés par une grâce triomphante qui nous fera connaître à fond le mystère du Verbe incarné, et dans ce mystère les perfections de Dieu, la grandeur

et la misère de notre nature, les secrets de la Providence dans le gouvernement du monde et la splendeur de nos destinées.

Me direz-vous que vous n'avez pas besoin de chercher Jésus-Christ parce que vous le connaissez ? Je vous répondrai avec l'Apôtre saint Pierre : « Mes frères, cherchez encore, cherchez toujours afin de croître dans la connaissance et la grâce de Notre Seigneur : *Vos igitur fratres crescite in gratia et in cognitione Domini Jesu Christi.* Croissez, car vous ne connaissez pas encore tout le mystère de sa personne, toute l'immensité de ses perfections, toute l'étendue de ses droits sur vous, tous les excès de son amour, tous les bienfaits dont il est la source. « Que cherchez-vous, dit saint Bernard, que vous ne puissiez trouver en Jésus-Christ ? Êtes-vous malade ? Il est votre médecin. Êtes-vous égaré ? Il est votre guide. Êtes-vous attaqué ? Il est votre défenseur. Avez-vous soif ? il est votre breuvage. Avez-vous froid ? il est votre vêtement. Êtes-vous triste ? il est votre joie. Êtes-vous dans

les ténèbres ? il est votre lumière. Êtes-vous orphelin ? il est votre père (1). — Jésus-Christ est tout ce que vous pouvez et devez vouloir ; désirez-le, cherchez-le » (2).

Cherchez, afin de mieux comprendre ce que vous croyez ; car, selon la belle parole de saint Augustin : « celui qui comprend ce qu'il croyait est préférable à celui qui désire encore comprendre ce qu'il croit ; celui qui, ayant la foi, ne cherche pas à comprendre ce qu'il a commencé par croire, montre par là qu'il ignore à quoi la foi est bonne. Soyons passionnés pour comprendre » (3). — Nous connaissons Jésus-Christ ; cherchons-le toujours.

(1) Quid quæris quod in illo non invenies ? Si ægrotus es, medicus est. Si exul es, dux est ; si impugneris, pugil est ; si sitis, potus est ; si alges, vestimentum est ; si tristaris, gaudium est ; si obtenebraris, lux est ; si orphanus es, Pater est (*De passione Domini*, cap. xxiv).

(2) Omnia quæ velle potes et debes, est Dominus Jesus Christus. Desidera hunc, require hunc (*IBID*).

(3) Qui vera ratione quod jam tantum modo credebat intelligit profecto præponendus est ei qui cupit adhuc intelligere quod credit ; si autem nec cupit, et ea quæ intelligenda sunt credenda tantum modo existimat, cui rei fides prosit ignorat... Intellectum vero valde ama. (EPIST., cxx, ad Consent.)

Oui, cherchons-le toujours ! Cherchons-le dans la prière, dans la lecture, dans l'étude, dans les enseignements de l'Église, et dans la parole de ceux à qui elle a confié la mission d'instruire le peuple chrétien. Parole de vérité qui, comme une étoile radieuse, non seulement nous conduit au berceau du Sauveur, mais jusqu'aux intimes profondeurs du cœur divin qui nous a tant aimés.

Cherchons Jésus-Christ et, quand nous l'aurons trouvé, adorons-le comme les Mages, et offrons-lui nos présents. Le divin Sauveur ne se contente pas d'une connaissance platonique de sa grandeur et de ses perfections, d'une foi sans œuvres par laquelle nous confessons sa divinité sans tirer les conséquences pratiques de ce dogme fondamental. Celui qui se croit chrétien, dans de pareilles conditions, se ment à lui-même, et n'a trouvé Jésus-Christ que pour aggraver contre sa vie inconsciente le jugement de Dieu.

Par leurs présents symboliques, les Mages, en reconnaissant la perfection infinie, la royale grandeur, l'immense amour du Verbe in-

carné, se donnaient à lui. L'encens, signe d'une humble adoration, exprimait la parfaite soumission de leur esprit, de leur volonté, de toute l'activité de leur vie au Maître divin dont la souveraine autorité leur était révélée ; l'or, l'offrande d'un cœur qui cherche un ami ; la myrrhe, en honorant les souffrances du Sauveur, signifiait qu'ils voulaient configurer leur vie à la sienne.

Voilà, Chrétiens, la conclusion pratique de la recherche de Jésus-Christ. Nous devons aller à lui pour nous donner à lui, pour qu'il devienne notre maître, notre ami, notre vie, d'autant plus maître, ami et vivant dans nos âmes que nous le connaissons mieux. Et alors, selon la parole de S. Jean Chrysostome, nous serons, comme les mages, des évangélistes. Par la vivacité de notre foi, par l'ardeur de notre amour, par la splendeur de notre vie chrétienne nous témoignerons que le Fils de Dieu est venu en ce monde et que nous l'avons vu plein de grâce et de vérité : *plenum gratiæ et veritalis*.

Aujourd'hui, les mages d'occident, pontifes

de la raison et de la science, voudraient éteindre la lumière vivante qui appelle les peuples à la foi et réformer les enseignements de la Crèche et du Calvaire. Aujourd'hui, dans tous les gouvernements, il y a des Hérodes que l'universelle domination du Christ inquiète et tourmente, et qui voudraient se débarrasser de lui. Ne cherchez pas des chemins détournés pour les fuir, mais demeurez résolument en face de ces ennemis de votre Dieu, roi et sauveur. Répondez à tous leurs blasphèmes par l'hommage de vos humbles adorations, à leurs entreprises sacrilèges par les largesses de votre amour. Faites monter vos prières vers Dieu, pour apaiser sa colère et détourner les coups de sa justice. Et, quand viendront les jours de la grande tribulation, sachez lui offrir la myrrhe de vos souffrances, et que vos os broyés par la persécution lui rendent un dernier et suprême hommage.

Voilà, mes frères, mon dernier mot d'encouragement aux sentiments chrétiens dont vous m'avez donné la preuve pendant cette

station. Je ne veux pas me séparer de vous sans vous remercier du sympathique accueil que vous avez fait à ma parole ni sans remplir avec vous un devoir de reconnaissance envers l'auguste et vénéré Pontife qui a daigné m'ouvrir la bouche pour prêcher le peuple de son illustre et sainte ville. Prions pour lui le Roi Sauveur dont il est ici-bas le représentant. *Dominus conservet eum* : que Dieu le conserve toujours fort et vaillant pour défendre par ses énergiques protestations la justice outragée, toujours doux et bon pour prêcher aux peuples la paix, toujours patient dans l'épreuve en attendant l'heure de la délivrance. *Dominus vivificet eum* : que Dieu lui donne la vie : la vie du corps pour prolonger son règne ; la sainte vie de l'âme, toute de lumière et d'amour, pour éclairer le monde des intelligences, affermir les esprits chancelants, et porter vaillamment la sollicitude de toutes les églises. *Dominus beatum faciat eum in terra* : que Dieu le fasse bienheureux sur la terre. Non de ce bonheur grossier que donnent la richesse et les biens de ce monde, mais de ce

bonheur pur qu'éprouve un père qui voit se multiplier sa famille, et grandir, chaque jour, la vertu et les mérites de ses enfants. *Dominus non tradat eum in animam inimicorum ejus* : que Dieu ne le livre pas aux funestes desseins de ses ennemis. Ah ! s'ils pouvaient supprimer son autorité sainte et décapiter l'Église, ils se croiraient au comble de leurs vœux et au bout de leur carrière ! Mais le Christ l'a dit : Les puissances d'enfer ne prévaudront pas contre l'Église, ni contre la pierre vivante sur laquelle elle est bâtie : *Portæ inferi non prævalebunt.*

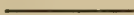
A cette prière, mes frères, ajoutons un acte d'amour filial et de charité fraternelle. Le Saint Père tendrement inquiet du salut de ses enfants désirerait que des églises fussent bâties dans les nouveaux quartiers de Rome absolument dépourvus de culte religieux.

Il en est une qu'on voudrait, sous le vocable de saint Joachim, son patron, lui offrir en présent pour son jubilé épiscopal. Cette église, monument commémoratif d'un grand pontificat, serait, en même temps, le centre universel

d'une vaste association réparatrice établie déjà dans plus de quatre cents diocèses et destinée à unir, dans une même et permanente expiation, tous les peuples de la chrétienté.

Les fidèles du dehors conviés à cette sainte entreprise ont déjà répondu par leurs offrandes. Il ne faut pas que les Romains se laissent vaincre en générosité, lorsque les donateurs de l'œuvre des nouvelles églises viendront leur tendre la main. J'attends d'eux des largesses et des sacrifices qui hâteront la réalisation des désirs du souverain Pontife, et nous permettront de voir bientôt dans un monument, digne de leur piété et de leur nature artistique, la manifestation, l'épiphanie de leur respect, de leur admiration, de leur amour pour le père de la famille chrétienne.

A L'ACADÉMIE DES ARCADES



A L'ACADÉMIE DES ARCADES

(*Le Moniteur de Rome, 9-10 Février 1891*)

Les fêtes récentes par lesquelles l'Académie des Arcades a célébré son deuxième centenaire viennent d'être on ne peut mieux complétées. Aux gloires littéraires dont s'honore cette Académie, elle a eu l'heureuse inspiration d'en ajouter une de premier ordre, en s'adjoignant l'un des maîtres contemporains les plus consommés dans l'art du bien dire, l'illustre orateur sacré dont toute l'élite de Rome a goûté naguère la prédication, le R. P. Monsabré, digne émule et vivant écho de l'éloquence du grand siècle. C'est un choix dont l'Académie des Arcades peut bien dire, grâce à ses glorieuses traditions, qu'il honore celui qui en

est l'objet, autant qu'elle en est honorée elle-même, grâce au génie dont l'éclat vient couronner ces mêmes traditions. En effet, dès ses origines, la célèbre Académie a su revêtir un caractère international, en appelant à lui appartenir des illustrations littéraires de tous les pays. Son nouveau choix renouvelle et rajeunit opportunément, au deuxième centenaire de sa fondation, ce caractère d'universalité.

C'est dans l'après-midi d'hier qu'a eu lieu à l'Arcadie la réception du R. P. Monsabré, sous le nom académique d'*Eliseo Elisindo*. La grand'salle de l'Académie, au palais Aitemps, avait pris pour la circonstance un air de fête, car elle apparaissait toute parée de fleurs et de draperies, au milieu desquelles se détachait le portrait de S. S. Léon XIII, du grand Mécène des lettres, associé de longue date aux gloires des Arcades et, tout récemment, aux fêtes centenaires qu'il a tenu à chanter lui-même dans deux poésies du plus beau style classique. Par une délicate pensée, Mgr Bartolini, Custode général des Arcades, a fait de nouveau distribuer hier ces poésies à tous les invités, comme pour rattacher le souvenir de la récente célébration du centenaire à la réception qui allait en être le couronnement.

Étaient présents les EEmmes cardinaux Aloisi, Mermillod et Mazzella, plusieurs évêques, parmi lesquels Mgr Ardin, de La Rochelle, de nombreux prélats, l'élite de la colonie française et une vraie foule de notabilités littéraires. Le récipiendaire a été fêté par d'excellente musique qu'ont exécutée au piano M^{me} la Comtesse Gaddi et M. Dado, d'après une composition spéciale du maestro Ciocci. Mais le plus beau régal de la fête a été sans doute le discours de remerciement qu'a prononcé le R. P. Monsabré et que nous reproduisons textuellement comme il suit, de peur d'en altérer le charme par une simple analyse :

Eminentissimes Seigneurs,
Messeigneurs, Mesdames, Messieurs,

Je ne puis pas résister au vif désir, au pressant besoin que j'éprouve d'exprimer ici ma reconnaissance. Ce sentiment a déjà fait explosion, lorsque j'ai terminé ma station de Saint-André-della-Valle ; je ne le retiendrai pas puisqu'il veut une seconde sortie. Je suis de l'avis du vieux philosophe qui disait : Demande

le moins possible ; ne te lasse pas de remercier. On m'a inscrit pour un discours sur le billet qui vous a convoqués ; on s'est trompé sur mes intentions. Ce n'est pas un discours que je veux vous adresser. En fait de discours, je ne fais guère que des sermons, et un sermon ne serait pas à sa place dans cette assemblée. Je veux tout simplement dire un mot du cœur à cette Rome que je vais quitter bientôt, et où j'ai rencontré de si nombreuses, si nobles et précieuses sympathies.

Je remercie d'abord le Père et le maître de tous, l'illustre et saint Pontife dont le paternel accueil et les douces paroles m'ont récompensé, plus que je n'aurais osé le désirer, de tous les travaux de ma longue carrière apostolique. Je m'en retourne heureux d'avoir reçu de près les rayons de sa belle intelligence et les encouragements de son grand cœur ; d'avoir pu admirer la vaste sollicitude de son génie, et la vaillance de son âme qui ne se lasse pas d'espérer au milieu des tribulations de l'heure présente.

Il est emprisonné ; mais son esprit, toujours

libre, plane fièrement dans les hautes régions d'où l'on contemple, à la lumière des vérités divines, les sciences qu'il faut diriger, les peuples qu'il faut gouverner selon les saintes lois de la justice et conduire à leurs destinées éternelles. Il souffre ; mais il ne désespère pas du retour de notre société moderne à de meilleures voies, et il attend avec confiance l'heure de Dieu, qui sait convertir les cœurs et confondre les desseins de l'iniquité. Aujourd'hui, je suis plus particulièrement touché de l'aimable condescendance avec laquelle il se rappelle qu'il est membre de votre Académie. C'est un enrôlement de jeunesse, me disait-il ces jours derniers avec un gai sourire ; il faut que je paie mon tribut. Et lui, qui fait entendre au monde les accents sublimes de ses immortelles Encycliques, il ne dédaigne pas de chanter en vers gracieux les charmes et les gloires de l'Arcadie. — Oh ! oui, j'emporte dans mon cœur l'image vénérée de ce génie uni à la bonté, et sur les chemins de mon retour, partout je sèmerai cette prière : — Que Dieu le conserve, que Dieu le délivre,

que Dieu l'exalte, que Dieu lui accorde le suprême triomphe qu'il mérite !

Après le Père, je remercie la famille c'est-à-dire vous, Messieurs, qui avez accueilli avec tant de sympathie ma parole apostolique pendant l'Avent. Je ne venais pas ici sans une certaine appréhension. On m'avait promis, d'un côté, une grande église, d'un autre, une société d'élite ; or les sociétés d'élite ne sont pas, généralement, le grand nombre.

Vous m'avez prouvé le contraire, et j'ai pu me croire en pays français au milieu de vous. Je vous en félicite et vous promets bien que je n'oublierai pas l'intelligente et pieuse attention avec laquelle vous avez écouté des discours évangéliques qui n'avaient rien pour flatter la curiosité, et qui ne pouvaient vous intéresser que parce que vous aimez, dans la parole du prêcheur, ce qui élève l'âme au-dessus des choses vulgaires, la rapproche de Dieu, lui rappelle sa dignité, ses devoirs et la grandeur de ses destinées.

Enfin je remercie les membres de l'Académie des Arcades qui ont eu l'aimable atten-

tion de m'ouvrir leurs rangs sans que je l'aie demandé. Me voilà donc enrôlé dans l'élégant bataillon des amis du beau langage. Des esprits graves, un peu lourds peut-être, et trop amoureux de ce qu'on appelle les hautes sciences, pourront être tentés d'une douce pitié à l'endroit de cet enrôlement. Je ne m'en émeus pas et je me sens fier de me trouver sous le doux nom d'*Eliseo Elisindo*, en compagnie du Néander Héraclée, le plus grand personnage du monde en ce moment.

Du reste, la culture du beau langage n'est point une si petite chose. Le beau langage est la note d'une civilisation qui se tient encore debout. Il ne faut pas désespérer des peuples qui savent encore exprimer élégamment et noblement leur pensée. Mais l'heure de la chute est à craindre lorsque de misérables écrivains s'appliquent à dépraver le langage et se font une gloire d'être appelés décadents.

Vous vous êtes donné, Messieurs, la mission de veiller à la pureté de votre belle langue et d'entretenir, parmi vos compatriotes, l'amour du bien dire ; je vous en félicite, et

c'est malheureusement tout ce que je puis faire, car ma collaboration dans l'Académie des Arcades ne vous sera pas d'un grand secours.

Je suis un peu, vis-à-vis de vous, dans la position du brave malade qu'un de nos auteurs comiques a mis en scène. Il n'avait jamais étudié la médecine qu'en prenant des remèdes, et pourtant la faculté lui délivre son diplôme en chantant : *Dignus, dignus est intrare in nostro docto corpore.*

Il est vrai que c'était une faculté pour rire. Vous, vous êtes une Académie sérieuse, et cependant vous me diplômez, bien que je ne sache parler votre langue que pour demander les choses de première nécessité. Et, encore, je réussis mieux en usant du langage spontané et universel du geste. Vous avez peut-être pensé, Messieurs, que je sais assez le français et qu'il est temps de me mettre à apprendre l'italien. Eh bien, j'accepte cet encouragement. J'apprendrai afin de pouvoir comprendre et goûter vos œuvres ; et peut-être qu'un jour je pourrai vous envoyer quel-

que production de ma plume de vieil écolier. En attendant, permettez-moi de vous offrir comme bouquet de mon action de grâce une toute petite poésie, puisque la poésie est en en honneur parmi les Arcadiens.

C'est un sonnet qui certainement n'est pas assez accompli pour valoir un long poème ; vous le prendrez pour ce qu'il vaut :

SONNET

*Je suis vieux. Ma muse endormie
Souffre d'une longue anémie.*

*Je veux lui demander, pourtant,
De quoi vous payer au comptant.*

*Aux feux d'une lumière amie
Ce qui brille est plus éclatant.
Voilà, messieurs, ce qui m'attend
Dans votre illustre Académie.*

*Qu'ai-je donc fait pour obtenir
L'honneur de vous appartenir ?
Pour moi, c'est un trop beau partage.*

*Car si je suis de vos élus
Vous n'en vaudrez pas davantage
Et moi j'en vaudrai dix fois plus.*

En des termes profondément sentis et qui étaient bien l'écho des sentiments de l'assistance, Mgr Bartolini a remercié le R. P. Monsabré et a dit combien l'Arcadie était fière et heureuse de le compter désormais parmi ses membres.

Enfin, sur l'invitation de Mgr Bartolini, S. Em. le cardinal Mermillod a pris à son tour la parole pour féliciter l'illustre orateur dont la gloire vient s'ajouter à celle de l'Académie des Arcades. Ancien Arcadien lui-même et brillant orateur, l'E^{me} cardinal Mermillod était tout à fait en situation pour honorer le nouveau récipiendaire et lui porter le salut de l'Arcadie. Il l'a félicité aussi comme poète en faisant ressortir le charme du sonnet composé pour la circonstance par le R. P. Monsabré, et en disant que ce sonnet vaut à lui seul un long poème. Puis, par une heureuse transition, l'éminent cardinal a exprimé son admiration pour l'auguste Pontife dont la verte vieillesse, les hautes inspirations, les sentiments si exquis et si nobles se sont manifestés encore une fois dans les deux poésies, au parfum

classique, par lesquelles il a célébré le centenaire de l'Arcadie. C'est une preuve de plus que cette Académie célèbre appartient en propre aux grandes traditions de la Rome papale, de la Rome catholique, et c'est là, a dit en terminant l'E^{me} cardinal, la première et la plus belle gloire des Arcades.

TABLE ANALYTIQUE

TABLE ANALYTIQUE

PREMIER DIMANCHE D'AVENT

ÉVANGILE : « *Erunt signa etc.* ». — Proposition des sujets de la station. — Évangiles des Dimanches et Fêtes. — Pourquoi l'Église nous rappelle, au commencement et à la fin de son année liturgique, l'austère vérité du jugement. — Deux jugements. — C'est du jugement général et dernier qu'il est question dans l'Évangile de ce jour. — 1° Signes avant-coureurs et solennité de ce jugement. — 2° Raisons qui l'expliquent et le justifient. 3

I. Description d'après l'Évangile des signes et des catastrophes qui précèdent le dernier jugement. — Apparition du divin juge. — Question de la raison étonnée. 9

II. La convocation de l'humanité aux dernières assises du souverain juge est un acte de justice que réclame l'honneur de Dieu — 1° pour justifier aux yeux de tous le gouvernement de la providence. — 2° pour venger publiquement la gloire publiquement outragée de Jésus-Christ. B D'un

autre côté, le pécheur ne peut être plénièrement convaincu que par la suprême et publique action judiciaire de Jésus-Christ. — 1° Elle saisit l'homme tout entier. — 2° Elle confond les lâches. — 3° Elle démasque les hypocrites. — 4° Elle révèle et châtie la contagion et la folie du péché. . . 17

Conclusion. — Quand se fera le dernier jugement? — Nous n'en savons rien, mais tous les préparatifs sont faits. — En attendant, appliquons-nous tropologiquement les signes du dernier jugement, pour nous inspirer la crainte du jugement particulier qui peut nous surprendre à chaque instant. 33

II

DEUXIÈME DIMANCHE

ÉVANGILE : « *Cum audisset Joannes, etc.* » — Lettre de l'Évangile. — Témoignage que Jésus-Christ rend de lui-même. — Témoignage qu'il rend à son précurseur. — Application pour nos temps affligés par l'incrédulité et la mollesse des enfants de Dieu. — 1° Témoignage que Jésus-Christ rend de lui-même contre les incrédules. — 2° Témoignage que nous devons attendre de lui, nous qui faisons profession de lui appartenir. 39

I. Deux camps dans la société contemporaine : — l'un chantant : *Tu es qui venisti ad nos* ; — l'autre demandant : *Tu es qui venturus es, an*

alium expectamus? — A cette question le Christ répond par le grand argument de ses œuvres miraculeuses. — Le miracle, preuve la plus simple et la plus populaire de la vérité. — Jésus s'en sert pour convaincre ceux qui l'entourent. — Sa démonstration n'a rien perdu aujourd'hui de sa vigueur. — Elle est renforcée par la communication faite à l'Église du pouvoir merveilleux du Sauveur. — Elle est complétée par le grand miracle de la transformation du genre humain. — Jésus est l'auteur de cette transformation ; nous n'avons pas besoin d'en attendre un autre. — Explication de cette parole : *Bienheureux qui ne se scandalisera pas à mon sujet*. — Cause de ce scandale : L'homme résiste à l'évidence des preuves pour se soustraire aux exigences d'une loi austère ; il demeure libre-penseur, pour rester libre-viveur. 42

II. Réponse du Sauveur aux disciples de Jean. — Son témoignage en faveur de son précurseur : Il est plus que prophète, il est ange. — Notre légèreté, notre inconstance, notre pusillanimité, nos lâchetés, notre esprit mondain, notre corruption ne nous rendent-ils pas indignes d'un pareil témoignage ? — Et pourtant la fermeté angélique, la pureté angélique, l'apostolat angélique devraient être le caractère du Christianisme contemporain, pour protester contre les scandales du monde. — Appliquons-nous à mériter le témoignage du Christ à son précurseur. . . . 56

III

TROISIÈME DIMANCHE

ÉVANGILE : « *Miserunt Judæi ad Joannem etc.* »

—Lettre de l'Évangile : Interrogatoire des Prêtres et des Lévites. — Réponses de Jean-Baptiste. — Dans ces réponses, il nous donne une magnifique leçon d'humilité. — Mais il y a quelque chose de plus grand dans cet évangile : la transfiguration du ministère sacerdotal en ses deux actes essentiels, la parole et le sacrement. — 1° Debout entre les temps anciens et les temps nouveaux, Jean-Baptiste annonce la fin du sacerdoce judaïque ; — 2° Il proclame l'excellence du sacerdoce chrétien. 65

I. Grand spectacle que nous donne l'humanité religieuse. — Au faite de tous les pouvoirs et de tous les ministères, Dieu a placé le pouvoir et le ministère sacerdotal, armé de la parole et du sacrement. — Comment ces deux choses ont été ennoblies et purifiées dans le sacerdoce judaïque. — Comment Dieu a consommé ce sacerdoce et fait l'essai du sacerdoce nouveau dans la personne du précurseur de son Fils. — Jean a dans sa bouche la dernière parole, entre ses mains le dernier sacrement des siècles préparateurs. — Il s'humilie devant le vrai Melchisédech et devant la génération sacerdotale qui doit lui succéder jusqu'à la fin des siècles 68

II. Depuis que Jésus-Christ a fait entendre sa parole, depuis que, sur la croix, il a offert son sacrifice, le sacerdoce est transfiguré. — Grandeur du Prêtre de la nouvelle alliance. — Ses réponses à cette question : *Qui es-tu ?* — Il ne peut pas répondre à cette question : *Es-tu le Christ ?* par les dénégations de Jean-Baptiste. — Comment le prêtre est le Christ : *Sacerdos alter Christus*. — C'est le Christ parlant et agissant. — Le Christ est en lui ; il le pénètre. — Il peut dire avec conviction et fierté : *Confiteor et non nego, et confiteor quia sum ego Christus*. — Témoignages de l'éminente dignité du prêtre dans le scandale de sa chute et la haine de ses ennemis. — Devoirs des chrétiens à son égard. 80

IV

QUATRIÈME DIMANCHE

ÉVANGILE : « *Anno quinto decimo, etc* ». — Par le début de cet Évangile, saint Luc a-t-il voulu simplement annoncer et préciser l'époque de la prédication de Jean-Baptiste ? — Non. — Le précurseur n'est pas de taille à supporter la majesté d'un tel prologue ; il s'adresse à plus haut et plus grand que lui. — L'Esprit Saint nous annonce que les préparations de Dieu sont achevées ; Jean demande aux hommes de se préparer eux-mêmes. — Pourquoi les préparations de Dieu ? — 1° Il fallait que l'homme sentit le besoin d'un

Sauveur et que ce Sauveur fût attendu et pût être reconnu. 2° Il fallait que tout fût prêt pour le recevoir. 97

I. L'homme ayant péché par orgueil, il fallait qu'il fût humilié jusqu'à reconnaître qu'il avait besoin d'un libérateur. — Pour cela il devrait faire l'expérience de sa profonde misère. — 1° Comment cette expérience a été faite, et comment elle a fait sentir à l'homme le besoin d'un sauveur. — 2° A ce sentiment se joint l'espoir excité et entretenu par les oracles. — Attente universelle. — 3° C'est par la confrontation des oracles avec la personne et la vie du Verbe incarné que le Sauveur sera reconnu. 100

II. Quand le Sauveur apparaît au monde, tout est prêt pour le recevoir. — 1° Comparaison des préparations divines du monde physique avec les préparations du monde moral. — Comment Dieu a travaillé ce monde pour y préparer l'avènement de son Fils. — Choix et formation du peuple de Dieu. — Catastrophes terribles et bienfaisantes qui bouleversent autour de lui ce monde et l'agitent lui-même sans le briser comme un vase destiné à répandre partout le parfum de ses croyances, de ses promesses et de ses espérances. — Succession des empires. — Triomphe final de Rome. — Dispersion et pénétrante influence du peuple Juif. — 2° Les préparations de Dieu étant achevées, les hommes doivent se préparer. — Comment le précurseur prêche aux Juifs cette

préparation. — C'est à nous aussi bien qu'aux auditeurs de Jean que s'adresse ces paroles : *Parate viam Domini*. L'avènement du Sauveur se renouvelle spirituellement pour nous dans les joyeuses fêtes de Noël. — Préparons-nous à cet avènement. 119

V

AVENT. — IMMACULÉE-CONCEPTION

ÉVANGILE : « *Missus est Angelus...* ». — Trois mots de cet Évangile résument le mystère proposé aujourd'hui à nos hommages et à nos méditations : *Ave, gratia plena*. — 1° Grâce primordiale de préservation accordée à Marie ; — convenances et définition. — 2° Quels sont en Marie l'excellence et les effets de cette grâce, et quels enseignements pratiques devons-nous y recueillir ? 135

I. Loi du péché originel. — Marie doit-elle en être préservée ? — Convenances de cette préservation. — 1° Association de Marie au Fils de Dieu dans le culte des figures et des prophéties auquel succède le culte présentiel : etc. Cette admirable chaîne ne doit pas être brisée. — 2° Association de Marie à la paternité de Dieu. — Elle doit être digne en tout temps de cet honneur. — 3° Marie épousée par la vertu de l'Esprit Saint. — Elle ne doit pas être un seul instant l'esclave de l'esprit des ténèbres. — 4° Marie mère du Verbe incarné. — L'honneur du Fils exige la parfaite intégrité de

la Mère. — Marie n'est véritablement *pleine de grâce*, en tout son être et en tout temps, que par l'Immaculée-Conception. — Définition de cette vérité. — Comment elle a été préparée, proclamée et accueillie. 138

II. Toutes les beautés de Marie sont en germe dans sa première grâce d'innocence et de sainteté. 1^o Par son excellence, cette grâce surpasse toutes celles accordées aux créatures. — 2^o Par son effusion sur la nature, elle fait de l'âme et du corps de la Vierge immaculée la plus belle et la plus parfaite nature qui sortit des mains de Dieu après la Très sainte humanité du Sauveur. — 3^o Par son épanouissement surnaturel, elle produit, les plus héroïques et les plus sublimes vertus. — 4^o Par sa précoce et constante action, elle commence dès le premier instant et accroît de jour en jour la plénitude primitive de la perfection de Marie. = Il y a dans ce mystère un enseignement qui s'adresse à notre vie pratique. — Il nous rappelle la grâce initiale de notre baptême. — Qu'avons-nous fait de cette grâce? — Après examen, invocation à la Vierge Immaculée. . . 155

VI

NOËL. — SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

ÉVANGILE : « *In principio etc.* » Pourquoi cet évangile de Noël le jour de la fête de saint Jean l'Évangéliste? — Parce que ce saint est le chantre

du Verbe incarné. — Le profond et sublime début de son Évangile est une épopée qui nous dit 1° ce qu'est le Verbe et ce qu'il fait invisiblement ; — 2° ce qu'il est et ce qu'il fait visiblement. 177

I. 1° Éternité du Verbe. — Le Verbe, parole de Dieu. — Le Verbe en Dieu. — Le Verbe Dieu. — 2° Le Verbe fécond avec son Père. — Le monde fait par lui. — Le monde vie en lui. — Le Verbe lumière du monde, — dans la nature, — dans notre vie, — dans la révélation. — Le Verbe méconnu. — Il veut venir personnellement dans le monde 181

II. Le Verbe fait chair, seconde partie de son épopée. — En quelques mots l'Évangéliste nous révèle la vérité du mystère de l'Incarnation et sa miséricordieuse destination. — 1° Comment il affirme la vérité du mystère, — contre ceux qui nient sa réalité de la chair du Sauveur, — contre ceux qui nient sa divinité, — contre ceux qui nient l'unité de sa personne, — contre ceux qui nient la dualité de ses natures. — 2° Pourquoi l'apôtre saint Jean dit-il : *Verbum caro factum est* et non pas *HOMO* ? — Par sa chair, le Verbe unit tout le fini à l'infini. — Par sa chair, il nous révèle la dignité de la chair déchue. — Par sa chair, il satisfait aux exigences de nos sens. — Par sa chair, il répond aux exigences de la justice divine. — Par sa chair, il nous manifeste au plus haut degré son amour. — Invocation au saint Évangéliste. — Prière à l'Enfant-Jésus 195

VII

FÊTE DE LA CIRCONCISION

ÉVANGILE : « *Postquam consummati sunt, etc* ». — Noms que donnent les hommes, noms que Dieu impose. — Signification du nom que Dieu donne à son Fils dans le mystère de la Circoncision. — 1° C'est le nom de sa mission. — 2° C'est le nom de sa gloire. 209

I. La mission du Fils de Dieu a été exprimée par l'inscription de sa Croix. — Il doit être Roi-sauveur : *Hic est Jesus Rex*. — Les oracles proclament sa royauté, mais il est *roi* parce qu'il est *Jésus* et doit sauver son peuple. — Apostrophe aux juifs charnels. — Nous chrétiens, nous voyons dans le premier sang de la Circoncision le Roi sauveur promis par les oracles. — Titres de J.-C. à la royauté : — la naissance, — l'investiture, — mais titre plus touchant, la délivrance, le salut. — Le salut commencé par le sang de la Circoncision, consommé par le sang de la passion. — *Jésus* est bien le nom de la mission du Fils de Dieu. 212

II. C'est le nom de sa gloire. — Belles paroles de S. Paul. — Par son nom, Jésus a pris possession du monde, — possession des âmes, — possession de Dieu. — 1° Conquêtes des Apôtres et des prédicateurs de l'Évangile par le nom de Jésus. — 2° Puissance du nom de Jésus sur les âmes, — le croyant, — le pécheur, — l'âme tentée, — le

pauvre, — l'affligé, — le juste. — 3^o Puissance du nom de Jésus sur Dieu. — Les prières *Per Jesum Christum*. — Jésus nous ouvre la Voie du Ciel. — Cherchons en Jésus notre salut et le salut des sociétés. — Défions-nous des sauveurs humains. — Il n'y a de salut qu'en Jésus : *Non est in alio aliquo salus*. 227

VIII

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE : « *Cum natus esset, etc.* » — Le divin Enfant a fait appel aux anges et aux bergers. — Aujourd'hui il franchit la distance qui sépare les dernières couches de la société de ses sommets. — Il appelle à lui les mages, sages et rois d'Orient. — Il y a, dans l'adoration des mages, — 1^o un fait important qu'il faut expliquer — 2^o un exemple admirable qu'il faut imiter. 241

I. D'où viennent les mages ? 1^o Ils sont appelés par la prophétie et le miracle ; deux signes divins. — Promptitude et plénitude de leur obéissance. — Leur arrivée à la crèche. — 2^o Ils doivent humilier devant un enfant, leur docteur, l'orgueil de l'esprit ; — devant un pauvre, l'orgueil du rang. — La grâce qu'ils reçoivent. — Leur correspondance. — Leurs présents. — Symbolisme de ces présents. — Leur vocation achevée, les mages s'en retournent pleins d'admiration et de joie. — De sages devenus Évangélistes, ils

vont préparer, dans les contrées qu'ils habitent, le chemin du Christ. 244

II. Les mages sont les prémices des peuples appelés aux lumières de la foi et à la sainteté de l'Évangile. — Ce qui s'est passé entre eux et le Sauveur doit se continuer dans le monde. — Pour trouver Jésus-Christ, il faut le chercher où il est. — Prétentions de la raison. — Elle doit céder aux manifestations de Dieu. — La venue du Fils de Dieu en ce monde est un fait. — Il faut étudier ce fait avec simplicité d'esprit, droiture de cœur, bonne volonté. — Toujours chercher pour mieux connaître. 256

Conclusion pratique : quand on a trouvé Jésus-Christ, se donner pleinement à lui. — Adieux et remerciements à l'auditoire. — Hommage au souverain Pontife Léon XIII. — Appel à la charité pour la construction de l'Église St-Joachim. 268

IX

A L'ACADÉMIE DES ARCADES

Récit et discours. 279



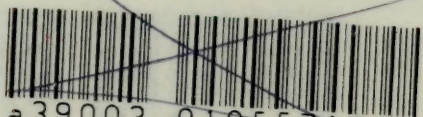


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ott
Date Due

--	--	--

CE



a39003 010557196b

B Q T 2 9 9 3 . M 6 D 1 9 0 2
M O N S A B R E , J . - M . - L .
D I M A N C H E S E T F E T E S D E

CE BQT 2993
.M6D 1902
COO MONSABRE, J. DIMANCHES ET
ACC# 1034893

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	03	01	19	06	0